

# CAROLINE EN SICILE.

## Du même Auteur.

**Rome Souterraine,** sixième édition, 2 vol. in-8°.

**Une Année en Espagne,** 2 vol. in-8°.

**Chavornay,** deuxième édition, 2 vol. in-8°.

**Romans du Maroc,** deuxième édition, 4 vol. in-8°.

**Campagne de Rome,** deuxième édition, 1 vol. in-8°.

**Raccolta,** 2 vol. in-8°.

**Promenade au Maroc,** 1 vol. in-8°.

**Nationalité Française,** 1 vol. in-32.

CORBEIL. — IMP. DE CRÉTÉ.

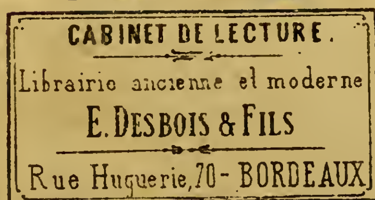
# CAROLINE

# EN SICILE,

PAR

**Charles Didier.**

In sanguine fœdus.
(*Devise de l'ordre de St-Janvier.*)




IV


PARIS,
JULES LABITTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI VOLTAIRE, N° 3.

1845

# LI

## GUERRE INTESTINE.

—

Les troupes anglaises, parties de Mazzara pour Sélinonte, avaient atteint Boncévino : c'était un beau régiment d'infanterie qui s'avançait en bon ordre et la giberne bien garnie, avec ce recueilement particulier aux soldats qui vont en campagne dans une contrée inconnue. Le major Dudley faisait partie de l'expédition. Un escadron de dragons, jetés en éclaireurs et conduits eux-mêmes

par des guides du pays, marchait en avant; la cassine fut laissée de côté, à la grande satisfaction de Pipo, qui la voyait déjà pillée, brûlée, et le reste. Quelques traînards y tentèrent bien une irruption, mais la vue de l'invalide en uniforme les mit en fuite, en leur faisant croire que la maison était occupée militairement, et qu'on allait les y recevoir à coups de fusil. Le vaniteux Pipo s'attribua toute la gloire de ce facile exploit.

— C'est égal, pensait-il en se rengorgeant, on gagne toujours à se montrer brave.

Après avoir dépassé la cassine, les Anglais se partagèrent en deux détachements, dont l'un poursuivit sa route à travers les terres, tandis que l'autre, commandé par Dudley, allait chercher la plage, afin de surprendre l'ennemi des deux côtés à la fois. Bientôt les habits rouges se perdirent dans l'éloignement, les uns derrière les bois, les autres derrière les dunes.

Avant d'aller à Trapani présider le conseil de guerre, Mac-Farlane avait sommé les Calabrais de se disperser sans délai et de rentrer dans les cantonnements respectifs qui leur avaient été assignés

précédemment. De retour à Mazzara, il les retrouva où il les avait laissés ; nouvelle sommation de sa part, nouveau refus de la leur, ou plutôt même inaction ; la coupe de la patience était débordée, et l'expédition avait été résolue.

Pendant ce temps, les bandes continuaient à vivre à discrétion dans le pays ; leur licence effrénée n'épargnait rien. Malheur aux vaincus, c'est-à-dire aux voisins ! Si quelque chose pouvait excuser leurs déprédations, c'était leur misère : tout leur manquait, surtout les vivres ; le brick qui devait les ravitailler n'avait point reparu depuis la terrible nuit si funeste aux Anglais. Qu'était-il devenu ? Personne au camp ne le savait, et la reine elle-même après l'avoir quitté à Castellamare, n'avait plus entendu parler de lui.

Tout le monde à l'envi se plaignait donc de ces hardis maraudeurs, excepté Fabio, qui leur devait la liberté. Arrivé à Sélinonte, il avait été présenté et reçu comme l'ami de la reine au quartier général de la Marinella. Le farouche Parafanti, son libérateur et son introducteur, l'avait pris sous sa protection spéciale ; cela voulait dire : Res-

pectez-le, sinon c'est à moi que vous aurez affaire.

— Capitaine, dit au nouveau venu le stratégique et méthodique Pandigrana, vous ne trouverez dans nos cantonnements ni la discipline sévère ni la bonne ordonnance des troupes de ligne ; j'en gémis tous les jours et suis le premier à blâmer ces mauvais exemples ; mais, que voulez-vous, la guerre, et surtout la guerre de partisans, a des nécessités auxquelles il faut s'accommoder, et, tout en les déplorant, je me résigne à ce que je ne puis empêcher. De meilleurs jours viendront, et alors je prendrai ma revanche.

Charles XII ou Frédéric II, recevant en campagne la visite d'un prince étranger, n'aurait pu s'exprimer en meilleurs termes, ni avec plus de majesté. Or, notez que cette harangue, digne des commentaires de César, se débitait dans la cuisine que nous connaissons déjà, en présence du même âtre et de la même broche, sinon du même mouton. Il fallait, pour ne pas rire, une dose énorme de gravité ; pourtant, Fabio garda son sérieux.

— Capitaine, dit à son tour le jovial Franca-

tripa, le camarade veut vous faire sa cour ; il faut que vous sachiez que son idée fixe est d'être colonel, ni plus ni moins. Gaetano, le garçon meunier, a bien été général. Donc, il est rigide comme un instructeur, et toujours à cheval sur la discipline ; mais que cela ne vous effraye pas : nous n'avons ici ni les corvées ni les consignes de la caserne ; si l'on est brave, on est bon vivant, ce qui n'est pas défendu et n'empêche pas de se bien battre à l'occasion.

— Les habits rouges en savent quelque chose, dit Parafanti en redressant la tête et en passant avec satisfaction la main dans sa barbe inculte ; le capitaine ici présent peut vous dire qu'ils ont dansé ce matin, à Boncévino, une fière tarentelle, et je puis ajouter sans me vanter que ma carabine leur a joué des castagnettes d'une façon un peu réjouissante. Nos écrevisses sautaient comme des lapins.

— A propos de lapins, dit Francatripa, les aimez-vous, capitaine ? Vous en aurez à souhait. Le lapin donne à Sélinonte, mais comme il faut du vin pour le mettre en gibelotte, et que le vin est plus rare

ici que l'eau, nous le mangeons sous l'invocation de saint Laurent, le grand patron des rôtisseurs, qui devraient tous porter son gril à leur bonnet blanc en guise de cocarde. Cela vous va-t-il?

— Mais, où donc est Spaccaforno? demanda Parafanti. Pourquoi n'est-il pas déjà venu faire connaissance avec son compatriote?

— Tu demandes où il est? répondit Francatripa. Ne le devines-tu pas? Il passe en revue son régiment. Fait-il autre chose tout le long du jour? Mais il a beau frotter et lessiver ses insulaires, on perd son savon à laver la tête d'un âne. Pardon, capitaine, il y a Siciliens et Siciliens, comme il y a fagot et fagot; et tout Sicilien que vous êtes, je vous ferais injure, si je comparais de pauvres recrues qui n'ont jamais vu que le feu de leur marmite à un bel et brave officier tel que vous.

— Messieurs, dit sévèrement à ses deux collègues le sévère Pandigrana, au lieu de vous moquer de notre ami Spaccaforno, dont j'ai toujours apprécié l'instinct militaire et qui connaît son île comme un renard son terrier, je vous engage à imiter plutôt son exemple. Il y a longtemps que nous n'a-

vons inspecté nos troupes, et c'est une faute : la bonne tenue en souffre et le bon ordre aussi. Prenez garde, messieurs, la discipline va se relâchant tous les jours, et sans discipline pas de soldats. Nous ne sommes déjà plus que des maraudeurs ; pour peu que ce scandale continue, nous ne serons bientôt que des bandits. Quant à moi, je vais mettre à l'instant mes hommes sous les armes, et si vous m'en croyez, vous en ferez autant de votre côté. De cette manière au moins, le capitaine pourra prendre de nous une meilleure opinion et rendre à sa majesté la reine Caroline un compte favorable de ses fidèles Calabrais.

Ce qui fut dit fut fait, et Fabio dut subir le fatigant honneur d'une grande revue générale. Ce qu'un militaire de profession méprise le plus après la garde nationale, ce sont les volontaires, et surtout les partisans. Qu'on juge avec quel œil de dédain Fabio, qui avait toutes les idées, tous les préjugés de son état, vit défiler devant lui ces hordes sauvages qui s'intitulaient modestement : Armée d'observation de Leurs Majestés Napolitaines au delà du Fare.

La vue de ces légions sanguinaires le reporta brusquement au souvenir de leur première rencontre dans la plaine de Castelvétrano. La voix rude et rauque de ces réprouvés le frappait comme alors, et il lui semblait, en l'entendant, que cent mille pistolets allaient lui partir dans les oreilles. O fille des Césars ! c'étaient donc là les instruments avoués de votre indomptable ambition et de vos implacables vengeances ! O soif du trône et du sang, tes ardeurs brûlantes donnent le vertige au cerveau et la mort au cœur !

Chaque bande avait le caractère de son chef : celle de Pandigrana, mieux vêtue, mieux armée que les autres, gardait mieux le rang, observait une tenue et une discipline plus militaires. Celle de Francatripa, au contraire, effrontée, débraillée, sans vergogne, allait à la débandade, en criant, riant et maugréant. Quant à celle de Parafanti, le plus cruel des trois partisans, elle avait la physionomie sinistre, le regard farouche et marchait à pas lents, la tête basse, plongée dans un morne et sombre silence.

Vint le tour de Spaccaforno avec son fameux ré-

giment insulaire, et ici l'amour-propre national de Fabio fut mis à une dure épreuve. Nous avons déjà dit que la première ardeur des recrues ne s'était pas soutenue ; la désertion avait fort éclairci leurs rangs. Il est vrai que les magnifiques promesses du beau parleur Francatripa s'en étaient allées en fumée à l'heure de l'exécution ; à peine leur avait-on octroyé la portion congrue : ainsi, par exemple, tandis que les Calabrais étaient fort commodément campés au milieu des ruines, qui leur donnaient de l'ombre, et, en attendant de leur faire un rempart contre l'ennemi en cas d'attaque, les abritaient contre les ouragans africains, les Siciliens étaient relégués dans une lande ouverte et découverte, en butte à tous les vents et à tous les rayons du soleil. Doubles gardes et triples factions, longues patrouilles, rondes fréquentes, toutes les fatigues, toutes les corvées leur tombaient en partage, et, pour compensation, qu'avaient-ils ? De maigres rations, la terre pour lit, une paye imaginaire, et, dans le butin, zéro. Tout le reste à l'avenant. Se plaignaient-ils, c'étaient des ingrats. Ne les avait-on pas tirés des griffes

des raccoleurs? Pouvaient-ils payer trop cher un si grand bienfait? Mais nos insulaires, qui ne voyaient pas de différence entre la servitude de la caserne et une liberté de cette espèce, perdaient à la fin patience et regagnaient leurs villages sans demander leur congé. C'était chaque jour un nouveau vide, et l'illustrissime Spaccaforno voyait fondre son influence avec son régiment. Il accablait ses trois collègues de réclamations, de reproches; mais on le payait en paroles, et son régiment fondait toujours.

Il faut dire pourtant qu'il s'était renforcé d'une troupe de vagabonds traqués par la justice ou échappés des galères, qui faisaient nombre s'ils ne faisaient pas honneur. Mais Spaccaforno n'était pas plus difficile sur ce point qu'un ministre constitutionnel; il tenait à la quantité plus qu'à la qualité.

Nous avons dit deux mots précédemment des coups de langue et des coups de couteau échangés tous les jours entre Siciliens et Calabrais. Comment deux races antipathiques, et si profondément hostiles, auraient-elles pu vivre côte à côte sans qu'une ligne de sang marquât la limite qui les sé-

paraît? Les plus irrités étaient les Calabrais. Ils avaient toujours sur le cœur, la distribution d'argent faite aux Siciliens, par Castroné, sous les yeux de la reine; n'ayant pu leur faire rendre gorge, ils leur gardaient rancune. Malgré leur petit nombre, les Siciliens n'étaient pas en reste, et les coups de couteau allaient leur train. Il y avait eu déjà des deux côtés des blessés et des morts. Ces sanglants préludes annonçaient quelque grande catastrophe.

Telles étaient les dispositions des esprits, à l'arrivée de Fabio. En apprenant qu'un officier sicilien, un ami de la reine, était au camp, Spaccaforno s'était piqué d'honneur, et n'avait voulu paraître devant son compatriote, qu'armé de toutes pièces, et à la tête de son régiment; cela pour la plus grande gloire de la Sicile. Sa troupe donc s'était mise en grandissime tenue; mais hélas! quelle tenue! La défroque des carabiniers ne leur avait pas profité; le peu qui en restait était en lambeaux, et les nouveaux venus n'avaient pour la plupart, comme les débardeurs de Naples, qu'un caleçon de toile. La chemise se laissait générale-

ment désirer, ce qui faisait dire à Francatripa, que le tailleur du régiment attendait la récolte du chanvre, pour leur couper leur uniforme. Cet ensemble immonde et grotesque n'ôtait rien à Spaccaforno de son importance ni de sa dignité. Il eût commandé les grenadiers de la vieille garde, qu'il ne se fût pas montré plus fier. Vêtu de son inséparable habit rouge, à épaulettes d'or, et coiffé du casque à crinière, il montait son grand cheval blanc et brandisait un sabre de cinq pieds de long. En passant devant Fabio, il le salua militairement, et se mit à crier : Vive la reine de Sicile !

— Vive la reine de Sicile! cria après lui son ignoble bande.

Ceci déplut aux Calabrais ; ils y virent un défi, et crièrent de leur côté :

— Vive la reine de Naples !

— Vive la reine de Sicile ! répétèrent les Siciliens.

— Vive la reine de Naples ! répliquèrent les Napolitains.

— De Sicile !

— De Naples !

— De Sicile !

— De Naples !

Et ainsi de suite, jusqu'à ce que la voix leur manquât à tous. Exaspérés par cette bravade, les Calabrais, qui couvaient depuis long-temps dans leur cœur des pensées de vengeance, lâchèrent la bride à leurs passions brutales, et commencèrent par vomir contre la Sicile et les Siciliens, de grossières injures et d'effroyables menaces ; puis, la parole ne suffisant plus pour assouvir leur fureur, un coup de fusil partit : aussitôt, la guerre civile éclata ; un second coup, un troisième, vingt autres à la fois retentirent, et le feu ne s'arrêta plus. Il faut rendre à Pandigrana cette justice que, commandé par la présence de Fabio, il fit violence à ses instincts sanguinaires, et eut assez d'empire sur sa bande pour la ramener promptement à la discipline. La bande de Francatripa, qui avait crié le plus fort, fit plus de bruit que de mal; mais celle de Parafanti fut digne d'elle-même et dé son chef, c'est-à-dire qu'elle fut atroce.

Le signal était parti de ses rangs, et une décharge n'y attendait pas l'autre; bientôt même, une

vengeance à coups de fusil ne paraissant ni assez prompte ni assez directe à sa féroce impatience brûlant d'étreindre ses ennemis corps à corps et de repaître ses yeux du sang qu'elle répandait, elle se précipita sur les Siciliens comme une bande de loups enragés, prête à les déchirer avec les dents à défaut d'armes plus meurtrières.

La lutte n'était pas égale: mal armés et presque nus, les malheureux insulaires avaient tout contre eux, et surtout le nombre. On les éventrait à coups de couteau, on les assommait à coups de crosse, ce qui ne les empêchait pas de traiter les Napolitains de bâtards de Polichinelle et de mangeurs de maccaroni. Les blessés eux-même et les moribonds n'étaient pas épargnés. Foulés aux pieds, écrasés sans pitié, on se livrait, sur eux, pour les achever, aux cruautés les plus raffinées. On les mutilait horriblement, et, par représailles, ces abominations se commettaient des deux côtés. L'avantage devait rester et resta en effet aux Calabrais. Les débris sanglants du fameux régiment insulaire s'enfuirent à travers la plaine; ils se dispersèrent dans les bois, dans les monta-

gnes, et pas un dès lors des fuyards ne reparut au camp.

Dès le début, et pendant tout le cours de l'action, Spaccaforno s'était bien comporté : il avait fait des efforts surhumains pour soutenir sa troupe pour la surveiller, la mettre en ligne, pour organiser, en un mot, une défense régulière; mais, renversé lui-même de son cheval et embarrassé dans ces hautes bottes à l'écuyère, il ne put jamais reprendre son aplomb. Son casque à crinière et son habit écarlate ne le sauvèrent pas du sort commun; il fut trouvé mort parmi les morts. Au moins n'eut-il pas le crèvecœur de survivre à son régiment.

Fabio s'était jeté l'épée à la main au milieu de la mêlée pour arrêter cette effroyable boucherie, mais, quoiqu'il exhortât, priât, menaçât et frappât au besoin, il ne fut pas plus heureux que Spaccaforno, à cela près, pourtant, qu'il se retira sain et sauf, lui et son cheval, de ce pèle mêle de bêtes féroces. Bien loin de modérer les homicides fureurs de sa bande, Parafanti l'excitait, au contraire par ses paroles et son exemple. A la vue du

sang, il se retrouvait dans son élément naturel; ses narines s'enflaient pour en mieux respirer l'odeur, et ses yeux couverts brillaient sous ses gros sourcils d'une joie sombre et sinistre. Il lançait son cheval au plus épais du carnage, afin que tous ses coups portassent, et, ruisselant du sang de ses victimes, il parcourait les rangs en criant:

— Tue! Tue! Mort aux insulaires! Point de quartier! Mort! Tue!

— Misérable! lui cria Fabio en se jetant au devant de lui, m'as-tu fait venir ici pour assister au massacre de mes compatriotes? Moi aussi, je suis Sicilien, et si tu n'étais pas un brigand tout souillé de rapines et de meurtres, je te forcerais bien à croiser le fer avec moi. Mais c'est un honneur qu'on ne fait qu'à ses égaux, et j'imprimerais à mon épée une éternelle tache si je la souillais de ton ignoble sang. Les scélérats de ta sorte sont réservés au gibet et ne doivent mourir que par la main du bourreau.

— Par saint Bologaro! répondit le bandit un peu déconcerté de l'apostrophe et de l'air résolu de Fabio, je suis tout comme vous au service de

sa majesté Caroline, qui est reine de Naples, entendez-vous bien, non de Sicile, et qui n'est comme moi dans votre île que par nécessité. Vous imaginez-vous, par hasard, qu'on y vient pour son plaisir? Je la donnerais, pardieu! tout entière, votre misérable Sicile et ses habitants par-dessus le marché, pour revoir seulement vingt-quatre heures ma bien-aimée Calabre.

—Retournes-y dans ta Calabre, et tout de suite, qu'on n'entende plus parler de toi ni de tes infâmes maraudeurs.

—Oh! quant à la maraude, ce n'est pas vous, en tout cas, qui avez droit de vous en plaindre, car si elle ne m'avait pas conduit ce matin à votre méchant poulailler de Bon..., Boncé.... Bonvi.... — est-ce que je sais seulement son nom? — vous ne seriez pas ici.

— C'est bien ce qui m'indigne. Je rougis de devoir quelque chose à un vil assassin tel que toi; va, sans cela, tu serais déjà mort: ainsi nous sommes quittes; tu m'as sauvé la vie, et je te laisse la tienne.

— Allons! allons! dit Francatripa en arrivant

au galop, toutes les paroles du monde, sortissent-elles de la bouche du pape, ne rendront pas la vie aux morts ; à moins que vous n'ayez, comme le Fils de la sainte Vierge, le don des miracles. Plût à Dieu que vous l'eussiez pour ressusciter ce pauvre diable de Spaccaforno qui, du moins, a eu la consolation de mourir dans son habit écarlate ! Jésus, ayez pitié de son âme ! Que voulez-vous ? c'est un accident ; il en arrive tous les jours, et puisque le mal est fait, on le réparera.

—C'est égal, dit sévèrement Pandigrana, la faute en est à vous. Que vous disais-je tous les jours ? Réprimez l'insubordination, faites observer la discipline. Vous n'avez tenu compte de mes recommandations, et vous voyez ce qui est arrivé. Vous avez donné au capitaine un véritable sujet de mécontentement.

—Eh ! taisez-vous donc, reprit Fabio, avec votre mécontentement et votre discipline, vous me faites horreur les uns comme les autres. Mais ne devais-je pas m'attendre à vous trouver ce que vous êtes, le rebut et l'opprobre de l'Italie, un tas de vagabonds sans foi ni loi, qui usurpent le beau

nom de soldat et parodient le noble métier de la guerre? Vous des soldats! vous n'êtes pas même des volontaires, pas même des partisans. Si la reine faisait bien... Soyez tranquilles; je m'en expliquerai avec elle, et je vous démasquerai à ses yeux; car vous compromettez son nom et vous perdez la cause que vous prétendez défendre. Vous n'êtes capables ni d'amour ni de haine; vous servez qui vous paye : aujourd'hui la reine, demain les Anglais; oui, les Anglais! Il n'y a déjà pas si longtemps que vous combattiez dans leurs rangs en Calabre; si vous vous êtes tournés contre eux, c'est qu'ils ont fini par rougir eux-mêmes, tout Anglais qu'ils sont, d'auxiliaires de votre espèce, et vous ont chassés de leur service comme sa majesté vous chassera du sien, si elle en croit mes conseils. Allez, misérables! j'aimerais mieux retomber entre les mains des Anglais que de rester avec vous une seconde de plus.

A ces mots, il remit son épée dans le fourreau, et, piquant des deux, il eut bientôt laissé derrière lui ce sanglant théâtre de meurtre et de barbarie.

— C'est pour de bon, ma foi! s'écria Francatripa

en le voyant disparaître derrière le taillis. C'est dommage, nous avions là un bel officier, quoiqu'il ait le propos un peu vif, et sa présence nous aurait fait honneur. Mais, par la Madone-des-Polsi, pourquoi s'est-il chaussé dans la tête d'être insulaire? Est-on Sicilien ?

— Voilà pourtant ce que vous m'attirez par votre indiscipline ! dit Pandigrana qui voyait avec inquiétude son régiment futur fortement compromis. Car enfin il a raison, ce capitaine, et je vous l'ai dit moi-même cent fois, nous ne sommes pas des soldats.

— Nous sommes ce que nous voulons être, répliqua le sombre Parafanti, de bons partisans ainsi que cela convient à de bons Calabrais. Ce n'est pas pour nous que la caserne est faite. Il faut aux enfants des montagnes la liberté, et nous l'avons. Cette vermine insulaire était de trop parmi nous ; grâce à Dieu, nous en voilà délivrés. Par saint Bologaro! je voudrais bien voir que quelqu'un ici ou ailleurs le trouvât mauvais ! Vous regrettez Spaccaforno ? je le regrette aussi : quoique Sicilien, c'était un bon chien de chasse, il connaissait les gîtes et flai-

rait bien la piste. Mais après tout, il n'a pas à se plaindre; il est mort par le plomb: c'est la mort des braves. Et quant à ce blanc-bec de capitaine insulaire qui m'a traité de brigand et d'assassin parce que je l'ai tiré ce matin des griffes des Anglais, il peut se vanter de l'avoir échappée belle. Rendez service aux gens, voilà comme ils vous en récompensent. C'est égal, corps de Dieu! ma carabine avait une furieuse envie de lui dire à l'oreille deux petits mots qui l'auraient fait rentrer en lui-même. Il a bien fait de partir. Fût-on le roi des anges, la patience a des bornes.

—Tout cela est bel et bon, reprit Francatripa, mais la pièce n'est pas finie. Ce n'est pas tout que d'avoir tué les insulaires, il faut les enterrer. Nous garderons Spaccaforno pour le bouquet. Préparez son catafalque, je me charge de l'oraison funèbre.

# LII

## L'ORAISON FUNÈBRE.

—

Les partisans avaient découvert près des temples une antique citerne qui autrefois, sans doute, avait dû servir pour abreuver les troupeaux sacrés destinés aux sacrifices; comme elle était profonde, ils eurent l'idée d'en faire un caveau funèbre, et tous les cadavres, siciliens et calabrais, y furent précipités sans distinction; on jeta par-dessus de la terre et des pierres, puis on la scella au moyen

de l'une des énormes colonnes couchées et dispersées dans la plaine. Réunis par la mort, et encore tout sanglants des coups qu'ils s'étaient portés, les ennemis de la veille allèrent attendre ensemble, dans les froides ténèbres du sépulcre, le jour des réconciliations éternelles et de la paix qui ne finira plus.

Gardé pour le bouquet, suivant l'avis de Francatipra, Spaccaforno échappa au sort du vulgaire dispersé qui n'a pas de nom, comme dit le poète de l'Italie moderne :

D'un volgo disperso che nome non ha;

Il eut l'honneur de funérailles splendides. Dès le matin, une haute estrade, formée de lauriers roses et de grenadiers, avait été dressée en manière de catafalque au pied de la colonne de Jupiter Olympien ; le cadavre de Spaccaforno était étendu sur ce lit de parade dans son grand uniforme écarlate à épaulettes d'or, sans oublier son casque à queue de cheval et ses bottes à l'écuyère. Son sabre et sa carabine étaient placés en sautoir sur sa poitrine, et vingt cierges empruntés le pistolet au

poing au sacristain de l'église la plus voisine, brûlaient tout autour. Armé d'une branche de myrte, en guise de goupillon, l'aumônier du camp, un capucin rubicond que Francatripa avait baptisé frère Bacchus, et qui méritait ce nom, aspergeait d'eau bénite, — de l'eau bénite par lui ! — le corps du défunt et la tête des assistants, en chantant à plein gosier les litanies d'usage ; quand sa voix commençait à s'enrouer, il s'esquivait furtivement et s'administrait, dans un coin, une forte dose de Syracuse ou de Marsalla, puis revenait à son poste la voix éclaircie et la face illuminée.

Les trois bandes rassemblées assistaient à la cérémonie avec tout le recueillement dont elles étaient capables ; les plus dévots murmuraient à genoux des *Oremus*, et des *Ave;* les autres se contentaient de faire de temps en temps le signe de la croix. Parafanti trouvait que c'étaieut bien des façons pour un insulaire ; Pandigrana occupait gravement la tête de sa division et commandait la manœuvre en personne, comme s'il se fût agi d'une revue ou d'une bataille. Quant à Francatripa, qui avait promis l'oraison funèbre du héros de la

fête, il tint parole, au grand déplaisir de frère Bacchus, qui avait préparé pendant la nuit un superbe sermon approprié à la circonstance.

— Ci-gît Spaccaforno ! dit Francatripa en montant sur un fût de colonne et en s'efforçant de donner un air triste et recueilli à sa physionomie joviale, et effrontée. C'était un insulaire, c'est vrai, mais en servant dans nos rangs, il auait reçu le baptême calabrais, et nous pouvons, sans déroger, prier pour lui. Prions donc, camarades, pour le repos de son âme ; prions en bons chrétiens, afin qu'en revanche il prie pour nous les saints du paradis.

A ces mots les partisans entonnèrent en chœur un *De profundis* répété sourdement par l'écho des ruines. La puissante voix du capucin dominait l'ouragan, comme un chantre de paroisse conduit le pieux orchestre des ouailles du village.

— Bien, mes amis, très-bien ! reprit l'orateur ; nos prières sont allées réjouir au purgatoire l'âme du trépassé, et lui ouvriront le paradis ; maintenant nous pouvons être tranquilles sur lui, son sort est assuré dans l'autre monde ; c'est un homme

sauvé, ni plus ni moins que s'il avait l'honneur d'être Calabrais comme nous. A tout péché miséricorde.

Ici commença l'éloge du défunt, éloge qui aurait pu s'appliquer à Alexandre, à César, à Napoléon ou à tout autre conquérant, beaucoup mieux qu'à Spaccaforno le chef de bandits. Bossuet n'en dit pas tant du haut de sa chaire épiscopale à la louange du grand Condé. Le défunt avait les quatre vertus cardinales sans préjudice des trois théologales; et quel marcheur! Cinquante milles par jour étaient son pain quotidien, et le double ne lui faisait pas peur. Quelle tête dans le conseil! quelle jambe dans la marche! quel bras dans l'exécution! — La prudence du serpent s'alliait en lui, comme dit la sainte Écriture, au courage du lion. Fallait-il éviter une embuscade, qui s'en tirait mieux que Spaccaforno? Et s'il s'agissait d'en dresser une, Spaccaforno n'avait pas son pareil. Si vous en voulez savoir davantage, interrogez la plaine de Sainte-Euphémie et les gorges du Campoténèse. La Calabre tout entière, et même la Sicile, retentissent du nom de Spaccaforno. Et puis,

quoique insulaire, c'était un bon enfant; tous les héros sont bons enfants.

Il comptait conclure son discours par le refrain de la fameuse chanson d'Henri IV, qu'il avait naguère entendu chanter, en Calabre, à un voltigeur français;

Belle conclusion et digne de l'exorde!

Mais la mémoire lui manqua.

— Vive Spaccaforno! s'écria-t-il, enivré lui-même de son éloquence.

— Vive Spaccaforno! répétèrent les assistants en lançant leurs chapeaux en l'air avec enthousiasme.

Et le *De profundis* du début se termina par le plus bruyant de tous les *Alleluia*.

Une fosse avait été creusée sous la colonne de Jupiter, afin que le Pilier des Géants servît de cippe funéraire à l'immortel partisan. Son corps fut déposé tout habillé dans sa dernière couche avec la pompe exigée par la circonstance. Il n'eut pas d'autre linceul que son habit écarlate. Mais en pouvait-il avoir un plus précieux, un plus cher? Une décharge générale marqua le moment où la

dernière pelletée de terre retomba sur sa dépouille mortelle et termina la cérémonie. Chaque bande rentra dans son campement, tandis que les chefs regagnèrent leur quartier général de la Marinella. Pandigrana était d'avis que l'on soumît le combat de la veille à un conseil de guerre, ne fût-ce que pour la forme, et dans l'intérêt de la discipline. Mais Parafanti n'en voulut pas entendre parler. Ne s'était-on pas assez et trop occupé de ces vils insulaires, et leur sang, après tout, était-il si précieux? Homme de conciliation par humeur, Francatripa observait sur la question en litige une prudente neutralité; mais il inclinait visiblement du côté de Parafanti, non qu'il lui trouvât raison, mais parce qu'il le craignait plus que Pandigrana. La discussion commençait à s'échauffer et menaçait de fournir au prôneur de feu Spaccaforno l'occasion d'une nouvelle oraison funèbre, lorsque Castroné entra tout à coup dans la bergerie.

— Soyez le bienvenu! lui dit Francatripa, enchanté qu'une diversion vînt mettre fin à la querelle de ses deux collègues. Qu'y a-t-il de nouveau?

— Il y a qu'il faut plier vos tentes à l'instant et décamper sans tambours ni trompettes.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît, signor Castroné ?

— Parce que tel est le bon plaisir de la reine, signor Parafanti. Cette raison vous suffit-elle ?

— Elle doit nous suffire à tous, dit Pandigrana, qui, toujours préoccupé de son régiment futur, s'efforçait de raccommoder ses affaires par une soumission aveugle et servile aux ordres de Caroline. En bonne discipline, comme en bon gouvernement, le supérieur ne doit compte de ses motifs à personne ; le droit de sa majesté est d'ordonner, le nôtre est d'obéir. Parlez, signor Castroné, où faut-il aller ?

— Vous le saurez tout à l'heure. Apprenez d'abord que les Anglais sont sur mes talons, et qu'ils seront rendus ici avant le coucher du soleil. Vous en avez tant fait qu'ils ont perdu patience, et ils ne parlent de rien de moins que de vous exterminer jusqu'au dernier.

— Par saint Bologaro ! s'écria le violent Para-

fanti en labourant la muraille avec la pointe de son stylet, c'est ce que nous verrons.

— C'est ce que nous ne verrons pas, attendu qu'avant une heure nous serons bien loin d'ici.

— Pour moi, dit Francatripa, qu'on aille au nord ou au midi, peu m'importe, pourvu qu'on aille quelque part. Je commence à m'enrouiller ici furieusement, je ne serai pas fâché de faire un peu d'exercice.

—Qu'à cela ne tienne, mon camarade, on te contentera. Mais écoutez-moi tous les trois. De grands événements se préparent en Sicile; en qualité de Napolitains, vous êtes désignés pour y jouer le premier rôle. Je vous parle à cœur ouvert; sa majesté a confiance en vous et vous réserve aux plus hautes destinées. Toi Pandigrana, ton lot est la place de Syracuse, occupée en ce moment par les Anglais. Mais ici la prudence est nécessaire. Tu vois cet écu? Nous allons le casser en deux; prends cette moitié, l'autre, je la garde, et, lorsqu'on te la remettra de ma part, n'importe où, n'importe qui, c'est que l'heure de l'action aura sonné; tu t'introduiras alors dans la place, par force ou par

adresse, c'est ton affaire ; et si les habits rouges font les méchants, ma foi ! tant pis pour eux, ils n'auront que ce qu'ils se seront eux-mêmes attiré. Tu sais maintenant continua Castroné en baissant la voix ce qu'il te reste à faire pour obtenir ton brevet de colonel. Je l'ai vu signé entre les mains de sa majesté.

Pandigrana témoigna par un regard d'intelligence qu'il comprenait son devoir et surtout ses intérêts.

— Il s'agit de te rapprocher de Syracuse, car le jour de l'exécution n'est pas éloigné. Tu prendras ton quartier général à quelque distance de la ville, sur les hauteurs du mont Bibino qui la domine au couchant, et c'est là que tu auras de mes nouvelles. Pars à l'instant ; sois prudent en route ; ménage les populations pour te les concilier.

— Vous pouvez, signor Castroné, vous en rapporter à moi ; Pandigrana connaît les obligations d'un bon militaire, et en fait de discipline, il peut dire sans se vanter qu'il a fait ses preuves.

— Toi, reprit Castroné en s'adressant à Parafanti, ton voyage ne sera pas long ; on te destine

Mazzara, c'est-à-dire les Anglais qui y tiennent garnison, car il ne s'agit que d'eux, entendez-vous bien : tout le reste doit être religieusement respecté. Mais, quant aux habits rouges, vous avez carte blanche ; on vous les livre corps et biens sans rémission ; mangez-en à votre faim et buvez-en à votre soif.

— Voilà qui s'appelle parler, corps de Dieu ! s'écria le farouche Parafanti, en passant sa langue sur ses lèvres comme une bête de proie qui a du sang aux babines. A quand la fête ?

— Bientôt, bientôt ; en attendant tu t'iras cacher dans les carrières de Sélinonte, et arrange-toi de façon à ne pas rencontrer les ennemis en route, car je te préviens qu'ils sont en nombre, et que tu ne serais pas le plus fort.

— Et moi, signor Castroné, demanda Francatripa, où m'envoyez-vous ?

— A la Ficuzza, et prends garde à la garnison de Corléone. Dans tous les cas, et quoi qu'il arrive, aie soin de tenir une vedette en permanence à la Rocca-Busambra, afin qu'on sache où te prendre quand on aura besoin de tes services. Quant à

Spaccaforno, que je m'étonne de n'avoir point encore vu...

— N'en soyez pas surpris, interrompit froidement Francatripa ; il lui est arrivé un petit accident : notre pauvre camarade s'est cassé le cou en tombant de cheval, et le régiment insulaire en a éprouvé un chagrin si vif, qu'il a demandé son congé.

Castroné n'était pas homme à prendre le change aisément. En fixant ses petits yeux gris sur les trois partisans, il s'aperçut, à leur air contraint et faux, qu'on lui cachait quelque chose, et devina à peu près ce qui s'était passé ; mais, comme ce n'était ni le temps ni le lieu des reproches, que d'ailleurs il n'avait jamais fait grand fonds sur les recrues, et qu'en sa qualité de Napolitain, il était loin de porter les Siciliens dans son cœur, il se paya des mauvaises raisons de Francatripa.

— Et le capitaine Fabio, demanda-t-il d'un ton qui dut prouver aux partisans que s'il était leur dupe, c'est qu'il le voulait bien, est-il aussi tombé de cheval ?

— Ma foi ! cela pourrait bien être, du train dont il est parti.

— Parti ! lui aussi ?

— Que voulez-vous ! le mauvais exemple est contagieux. Il a suivi ses compatriotes dans leur retraite. Tous ces Siciliens, voyez-vous, se soutiennent comme larrons en foire ; avec cela qu'ils ne nous veulent pas plus de bien qu'il ne faut. Ils sont jaloux des Calabrais, quoi !

— Et pourtant, s'écria Parafanti, qui a sauvé la vie à ce jeune insulaire ? Un Calabrais. Corps de Dieu ! l'ingratitude est un vilain vice. Je pardonne tous les autres ; mais celui-là, non, non, non !

— Entre nous, signor Castroné, dit le madré Pandigrana, qui ne perdait jamais de vue son but, c'est-à-dire son régiment futur, je crains que ce jeune officier ne fasse sur nous de faux rapports, et qu'il ne cherche à nous nuire dans l'esprit de la reine.

— Oh ! quant à cela, vous pouvez être sans inquiétude : Castroné est là ; comptez sur moi, d'autant plus que ce jeune blanc-bec se vante quand il

se donne pour l'ami de la reine. Il n'est pas mieux dans les papiers de sa majesté que dans ceux des Anglais. Enfin, il est parti, bon voyage ! Ce n'est pas moi qui prendrai la peine de lui courir après.

— Ni moi !

— Ni moi !

— Ni moi !

s'écrièrent en chœur les trois partisans, qui, après leurs exploits de la veille, avaient craint une mercuriale des plus sévères, et s'estimaient heureux d'en être quittes à si bon marché.

— Signor Castroné, reprit Pandigrana, les ordres de sa majesté seront exécutés de point en point, et les populations seront respectées. Seulement, je prendrai la liberté de vous faire observer, qu'en guerre comme en paix il n'y a que deux moyens de se procurer des vivres...

— Eh ! je te vois venir ! interrompit Castroné en cachant, sous une assurance affectée, un embarras réel, et le plus grand embarras de tous les embarras, celui du débiteur en présence de son

créancier : tu vas me dire, n'est-ce pas, que pour ne point voler il faut payer, et que pour payer il faut de l'argent ?

— Précisément.

Or, Castroné n'en avait pas ; mais aussi riche en promesses qu'il était pauvre en espèces, il allait, pour la centième fois, payer les partisans de cette monnaie-là, lorsqu'un coup de canon, suivi de deux autres tirés coup sur coup ; se fit entendre du côté de la mer.

— Par saint Janvier ! s'écria Castroné en frappant dans ses mains d'un air de triomphe, il y a une Providence pour les honnêtes gens. Tu disais donc, Pandigrana ?...

— Qu'une armée ne voyage pas sans argent.

— Eh ! croyez-vous donc que je sois venu ici les mains vides ? Pour qui me prenez-vous ? Castroné pense à tout. Préparez-vous au départ ; quand vos préparatifs seront terminés, je reviendrai vous faire mes adieux et vous lester décemment. Les bons comptes font les bons amis.

Un quart d'heure après, il était sur la plateforme

de la tour des Forts, occupé à hêler son brick, qu'on a reconnu sans doute aux trois coups de canon.

— Caporal, dit-il au commandant de la tour pendant que le navire mettait sa chaloupe à la mer, je n'étais pas sans inquiétude sur vous et sur vos hommes. Le brick arrive à point nommé pour me tirer de peine ; à moins pourtant que vous ne préfériez passer en conseil de guerre ; chacun son goût. En deux mots voici : parlons clair et parlons vite, car le temps presse. Avant la fin du jour, l'armée anglaise sera au pied de votre tour, et après la fameuse nuit... que vous savez, vous devez bien comprendre qu'il n'y a pas de quartier pour vous. Vous serez fusillé quoi que vous puissiez dire, vous et votre garnison. Si donc vous m'en croyez, vous vous embarquerez avec elle sur le brick que le ciel vous envoie, et vous y demeurerez jusqu'à ce que sa majesté vous attache au cou le hausse-col de lieutenant qu'elle vous a promis et que vous avez si bien mérité.

Entre les épaulettes d'officier et le conseil de guerre il n'y avait pas à balancer. Le caporal et ses

trois fusiliers accompagnèrent Castroné à bord du brick, et y restèrent avec le titre imposant de volontaires de royale-marine.

— *Alter-Ego,* mon ami, dit Castroné à son lieutenant, il me faut de l'argent.

—Je m'en doutais, et je vous en apporte.

— Sois béni dans ce monde en attendant d'être canonisé dans l'autre.

Le brick que nous avons laissé dans les eaux de Castellamare avait eu maille à partir avec la frégate anglaise dont la poursuite l'avait forcé de débarquer la reine. On avait échangé plus d'une bordée en manière de salut ; le canon est la langue universelle. Mais à ce jeu la chance n'était pas pour l'*Alter-Ego* : il pouvait disputer la partie vaillamment, mais non la gagner. Toute chose a des compensations ; si la frégate était plus forte en canons, le brick était plus fort en voiles, et comme il était bon marcheur il gagna le large non sans avoir logé plusieurs de ses boulets dans les flancs de son ennemie. Il doubla tant bien que mal et non sans peine le cap de San-Vito, et, gouvernant de là droit

sur l'île de Malte, il y avait réalisé et converti en beaux ducats sonnants la riche cargaison britannique, capturée par lui quelques semaines auparavant dans les parages de Sélinonte.

Remis fidèlement à Castroné par son lieutenant, le prix de ce butin suspect reçut un emploi non moins suspect, car il servit à défrayer et soudoyer l'armée d'observation de Leurs Majestés Napolitaines au delà du Phare. On devine l'importance officielle que se donna le trésorier de la reine, et le sordide enthousiasme qu'excita cette distribution opportune autant qu'inespérée. Toujours défiant, Castroné ne s'en rapporta point à la parole de ses bien-aimés Calabrais. Imitant le capitaine de vaisseau qui dans le danger n'abandonne son bord qu'après tout le monde, il resta le dernier à Sélinonte et ne reprit la route de Castelvétrano qu'après avoir vu, de ses yeux vu, les trois bandes partir pour leurs destinations respectives. Pendant ce temps, le brick, pourvu d'instructions nouvelles et renforcé des quatre volontaires de la Tour des Forts, s'était éloigné rapidement et se perdit bientôt dans les brumes du lointain. La tour, les ruines, les tem-

ples, la grève et les mers, tout rentra dans le silence et dans la solitude.

Ajoutons que, pendant ce temps, la vieille bande de Sainte-Euphémie, combinée avec les Indépendants de la Basilicata était toujours cachée dans les forêts de l'Etna en attendant le signal qui devait les lancer sur leur proie. N'ayant pas un toit en Sicile où reposer leur tête, et réduits toujours à la sauvage hospitalité de ces bandits, les carbonari continuaient à partager leur bivouac en réprouvant leurs excès.

Selon les prévisions de Castroné, l'avant-garde des Anglais venus par la côte, atteignit au soleil couchant les bords du Modiuni. La plage était déserte et muette, les montagnes roses, le ciel bleu, la mer calme; les brises du soir charriaient dans l'espace les agrestes parfums des algues et des bruyères. Ne rencontrant ni sentinelles ni postes avancés, les Anglais craignaient une embuscade à chaque pas et n'approchaient qu'avec des précautions infinies. Pourtant ils passèrent le fleuve à gué sans obstacle, et arrivèrent au pied de la tour si funeste à leurs compatriotes, en se promettant bien

d'en pendre aux créneaux la garnison tout entière ; mais la garnison voguait au large. Trouvant la tour ouverte et vide, Dudley désappointé en prit possession au nom de sa majesté britannique. Cette première position occupée, on pousse jusqu'aux ruines de la ville... personne ; on va plus loin... même solitude ; enfin l'on aperçoit la colonne de Jupiter, puis les temples, mais point d'ennemis.

Tout dans la plaine indiquait un campement récent, et le désordre d'un départ précipité. Charmés d'être enfin délivrés de la visite au moins importune des démons calabrais, les bergers de la Marinella confirmèrent par leurs rapports la retraite de l'ennemi ; mais quelle direction avait-il prise ? C'est ce qu'ils ne purent ou ne voulurent pas dire. Du reste, ils ne gagnèrent rien au change : les deux corps d'expédition qui s'étaient divisés à Boncévino ayant opéré leur jonction, le colonel prit possession de la bergerie sans plus de cérémonie que les partisans ; il y établit comme eux son quartier général, et s'il fût resté une seule tête de bétail dans les pâturages, il est probable que John Bull en aurait fait sans scrupule du beef-teak et du rosbif.

Déçus dans leurs projets de vengeance, mais ne rêvant toujours qu'embûches et que surprises, les Anglais multiplièrent les rondes, les sentinelles, les précautions de toute espèce, et bivouaquèrent toute la nuit au milieu des temples.

# LIII

## UNE EXPLICATION.

De retour à Castelvétrano, on devine dans quel état, après sa rencontre avec Rafaella, la reine apprit par sa camériste, un cerbère femelle de bonne race, qu'en son absence un moine, enfermé mystérieusement dans son capuchon, s'était présenté au palais ; on attendait les ordres de sa majesté pour introduire cet inconnu ou pour l'éconduire.

— Qu'on l'introduise ! s'écria Caroline avec un mouvement de joie bien visible ; qu'on l'introduise sur-le-champ !

Elle passa immédiatement dans son cabinet pour le recevoir.

— Enfin ! s'écria-t-elle en allant à sa rencontre lorsqu'il entra ; quelles nouvelles le frère Agathon m'apporte-t-il de Castoréo ?

— Agathon !... Castoréo ! répéta le moine en faisant une pause entre chacun de ces deux noms avec une intention marquée. Quels noms dans votre bouche et quel rapprochement !

A ces mots, le moine rejeta en arrière le capuchon qui lui couvrait la tête, et, au lieu de l'ermite qu'elle attendait, Caroline reconnut Fabio. Elle recula d'un pas et ne put retenir un cri ; son visage devint pourpre, puis d'une pâleur effrayante ; son œil clair et vif dardait des éclairs menaçants, ses lèvres blanches tremblaient convulsivement, et elle les mordait avec force pour retenir les paroles violentes qui menaçaient de faire explosion malgré elle. Les passions terribles qu'elle avait réprimées avec tant de peine à Boncévino l'as-

saillaient de plus belle et la bouleversaient. Le sein palpitant, l'haleine entrecoupée, elle alla tomber sur le divan sans avoir prononcé un seul mot.

Ignorant tout ce qui s'était passé à Boncévino, et resté sous les impressions de la Barbara, Fabio attribua à la surprise le saisissement de Caroline. Il s'approcha d'elle et se mit à lui raconter sa campagne de Sélinonte, et la manière dont il avait quitté les Calabrais après le massacre des Siciliens. Passant près d'un couvent dont le père gardien était de ses amis, il s'y était procuré l'habit qu'il portait, espérant déjouer, à la faveur de ce travestissement révéré, les poursuites de ses ennemis. Il ajouta que *saint* Jean de Procida, son patron, avait parcouru l'île sous un déguisement pareil, et armé d'une sarbacane, à travers laquelle il coulait le mot de ralliement dans l'oreille des conjurés; cette ressemblance de costume avec le héros des vêpres siciliennes exaltait son patriotisme, flattait sa vengeance et son orgueil.

Incapable de se contenir plus longtemps, la reine éclata.

— Ton orgueil! s'écria-t-elle; tu oses parler

d'orgueil, toi? Sais-tu seulement ce que c'est? Va, tu ne t'es jamais élevé jusque-là ; ce que tu appelles ton orgueil n'est qu'une vanité misérable : c'est par vanité que tu m'as trahie, que tu trahis la femme qui t'a sauvé la vie au péril de la sienne, et que tu l'as honteusement, lâchement reniée en ma présence au temple de Ségeste ; tu as fui devant elle comme un autre jour tu aurais fui devant moi ! Et tu parles d'orgueil !... Tu n'as pas même de l'honneur !

Fabio avait reçu ce coup de tonnerre dans le silence et l'immobilité de la stupeur ; mais les derniers mots de la reine le réveillèrent en sursaut :

— Pas d'honneur !... s'écria-t-il en se levant brusquement sur ses pieds ; vous avez dit que je n'ai pas d'honneur ?

— Je l'ai dit, répliqua la reine avec une froideur écrasante, et je vous le répète afin qu'il ne puisse vous rester aucun doute à cet égard. Oui, vous avez manqué à l'honneur ; vous vous êtes placé vis-à-vis de moi, d'abord, et vis-à-vis d'une autre personne dans une position dégradante. Vous voyez

que je sais tout. M'oserais-tu dire en face que je suis mal informée?

Peut-être, en posant à Fabio cette question directe, Caroline avait-elle encore au fond du cœur un rayon d'espérance; elle fit une pause comme pour lui laisser le temps de se justifier; mais, si elle s'était en effet bercée de ce dernier espoir, elle fut déçue cruellement, car loin d'entrer dans la voie des justifications, Fabio se retrancha dans un silence impénétrable.

— Ah! reprit-elle, en repassant de la froideur à la colère, tu t'es figuré qu'il n'y avait qu'à me tromper, que tu serais impunément faux et fourbe avec moi. Flattons sa faiblesse, te seras-tu dit insolemment; quoiqu'elle ne soit plus reine, elle peut l'être encore, et, d'ailleurs, elle sera toujours assez bonne telle qu'elle est, pour me servir de marchepied. Mais, dis-moi donc, pygmée, où tu veux arriver? De quoi es-tu capable? De quoi es-tu digne? Quelles preuves as-tu données de ta prudence, de ton génie? Malheureux! mes bontés pour toi faisaient tout ton mérite; tu n'avais d'autres titres à ma faveur que ma faveur même, et il en est de

ton ambition, vois-tu, comme de ton orgueil : c'est encore de la vanité. On veut paraître avant d'être ; on ne rêve dans son néant qu'honneurs et dignités ; on aspire à tout, sans même se demander si l'on est propre à quelque chose ; on prend sa présomption pour de la capacité, ses prétentions pour des droits ; on se pose en grand homme, et l'on ne s'élève ni par l'esprit ni par le cœur au-dessus du vulgaire. Tout cela ne serait que ridicule et digne de pitié ; mais, ce qui est odieux et méprisable, c'est de ruser et mentir par intérêt, c'est de feindre des sentiments qu'on n'éprouve pas, qu'on n'a jamais éprouvés ; c'est de spéculer sur la tendresse et de fonder sur l'amour des calculs... que je ne veux pas qualifier. Ah ! certes, j'ai pu, comme reine et comme femme, commettre en ma vie bien des fautes ; mais, grâce à Dieu, je n'ai jamais trahi mon âme ni joué avec personne la comédie avilissante que tu as jouée avec moi ! Et pourtant je t'aimais ; ta disgrâce m'avait intéressée, ta solitude me touchait, me plaisait. En te voyant pauvre, isolé dans ta retraite, je m'étais imaginé trouver en toi un cœur simple, droit, austère, éprouvé par

l'infortune, détaché des vanités, incapable d'artifice, et je me promettais avec joie d'être ta consolation, ta providence. Quel mécompte! tu ne vaux pas mieux, tu vaux moins que les autres; tu as répondu à ma sincérité par l'astuce, à mes bontés par l'ingratitude. Mais prends garde à toi, désormais; tu m'offres la guerre, je l'accepte; puisque tu n'as pas voulu de la reine pour amie, tu l'auras pour ennemie; je dis la reine, car mon épreuve touche à son terme; bientôt, demain peut-être, j'écraserai sous mes pieds comme des vermisseaux les ennemis de la Sicile et les miens. Oh! je couve au fond de mon âme des trésors de vengeance et de haine; malheur aux premières têtes sur lesquelles tombera la colère de Caroline!

Fabio continuait à se taire. Retombé sur son siége et la tête penchée sur sa poitrine, il avait moins l'air d'écouter que de s'absorber en lui-même. A en juger par son attitude recueillie et par l'immobilité de sa physionomie, on aurait pu croire qu'il s'agissait de tout autre que de lui, et qu'il n'avait pas entendu un seul mot de toutes les invectives dont la reine venait de l'accabler. Elle-

même sans doute en eut la pensée, car, irritée de son silence, elle s'élança vers lui comme une tigresse :

— Mais réponds-donc, misérable, lui dit-elle en lui secouant le bras avec violence pour l'arracher de sa torpeur, réponds, si tu as quelque chose à dire; que je sache au moins s'il te reste dans le cœur une ombre de loyauté ou si tu es en effet le dernier des hommes.

— Non, madame, non, répliqua Fabio d'un ton calme et triste, je n'ai rien à vous dire et je ne vous répondrai point. Je pourrais comme un autre balbutier des défaites, des faux-fuyants, je n'en ferai rien. A quoi servent en pareil cas les justifications? Mieux vaut s'en abstenir. J'accepte vos reproches, parce que je les mérite: si durs qu'ils soient, ils sont doux, croyez-le bien, auprès de ceux que m'adresse ma conscience. Vous pouviez donc vous les épargner. Il n'en fallait pas tant pour me faire rentrer en moi-même ; vous le voyez, je ne nie pas mes torts, je ne cherche pas même à les excuser. Je vous dirai plus, c'est qu'ils sont plus inexcusables à mes yeux qu'ils ne peuvent

l'être aux vôtres; vous m'accusez de vanité, de ruse, de mensonge! Eh bien ! madame, j'ai été pire que cela, j'ai été faible. Ce seul mot résume toute ma faute, et l'aggrave bien loin de l'atténuer ; car la faiblesse est plus qu'une faute, c'est un crime, et plus qu'un crime, c'est un opprobre. Ce crime, je l'ai commis; et je l'expie cruellement; cet opprobre, je m'en suis couvert devant vous, et vous voyez ma confusion. Je n'ai su être ni tout à fait bon ni tout à fait mauvais. En étant mauvais, j'aurais été du moins quelque chose, tandis que je ne suis rien; et en rougissant de ma nullité, je n'ai pas trouvé en moi la force d'en sortir. Je n'ai pas même su me venger; j'ai pris des rêves pour des actes, des velléités passagères pour de la volonté, et jusqu'à présent mon ambition n'a été que l'aigreur jalouse d'un cœur mécontent. Voilà ce que j'ai été, madame, ce que j'étais encore tout à l'heure; mais une révolution s'est opérée en moi, mes yeux sont dessillés: à mesure que vous parliez je voyais s'évanouir une à une toutes mes illusions, et la réalité s'est révélée à moi dans toute sa nudité. Si j'ai eu le malheur de perdre votre estime, je saurai la

reconquérir, et vous n'aurez du moins pas à rougir de l'homme que vous avez aimé.

Dans cette réponse, qui était une confession, et qui du moins avait le mérite de la sincérité, Fabio n'avait point touché la fibre sensible, celle qui avait vibré avec tant de force dans le cœur de Caroline. De Rafaella pas un mot. Ne pouvant résoudre la question véritable, n'osant même l'aborder, il l'avait déplacée. Sa défense était une diversion.

— Je suis trop coupable pour récriminer, continua-t-il, en prenant peu à peu l'offensive; mais vous, madame, soyez juste, êtes-vous sans reproches? Avez-vous été avec moi ce que vous deviez être? M'avez-vous témoigné la confiance à laquelle vos bontés m'avaient donné droit de prétendre, et que peut-être aussi je méritais un peu pour moi-même? Ce Castroné est mieux traité que moi; il a vos secrets, et je ne les ai jamais eus. Evasive avec moi, vous êtes pour lui sans mystères, il est de moitié dans vos projets, dans vos démarches, dans vos voyages, tandis que moi j'ignore tout ce que je ne devine point, et j'en suis réduit aux conjectures. Que devais-je penser d'une pareille réserve?

Car enfin, madame, quelle opinion avez-vous de moi, et que suis-je donc pour vous? Eh quoi! je serais digne de vos bontés et pas de vos confidences! Mais c'est là pour un homme une condition dégradante. Avoir le corps sans avoir l'âme est le comble de l'ignominie, et le nom qui désigne, qui suppose seulement un pareil rôle est le plus sanglant de tous les outrages; le soupçon seul à cet égard est une flétrissure. Tout ou rien est la devise de l'amour comme de l'ambition, ou plutôt l'amour est de toutes les ambitions la plus exclusive, la plus absolue. Vous m'aviez donné trop, madame, pour vous réserver quelque chose. Vous concertez des plans politiques dont je ne sais rien; vous avez fait un voyage occulte dont vous m'avez dit à peine quelques mots vagues. Tout à l'heure encore, comme j'entrais, vous avez prononcé deux noms qui m'annoncent et me cachent de nouveaux mystères; le hasard seul, un quiproquo m'ont appris qu'ici même, en ce moment, vous attendez le saint ermite de Catane, Agathon, et que ce grand, cet illustre Castoréo dont la Sicile entière pleure la mort....

— Est vivant, s'écria Caroline en interrompant brusquement Fabio, et c'est lui-même que j'attends ici ; c'est lui que j'ai été chercher à travers mille dangers, mille fatigues jusque dans la Thébaïde du frère Agathon ; et puisque le hasard vous a mis sur la voie de ce secret formidable, apprenez-le de moi tout entier : Agathon et Castoréo ne font qu'un. Oui, poursuivit-elle avec un enthousiasme sincère, mais hostile à Fabio, Castoréo vit ; Dieu l'a conservé pour le salut de la Sicile et pour ma propre réhabilitation. J'ai beaucoup à réparer à son égard, mais je connais mon devoir, et je le remplirai ; la réparation sera plus éclatante encore que ne l'a été l'injure : la même main qui avait dressé son échafaud lui dressera des arcs de triomphe, et jamais sujet n'aura été si cher à ses souverains, ni placé par eux plus près du trône. C'est que c'est un homme, lui ! continua-t-elle en écrasant Fabio sans pitié sous le poids de cette redoutable comparaison. Plût à Dieu que je l'eusse connu plus tôt. Il était digne, celui-là, de mon estime, de mon amour ; il ne m'eût pas trahie. Mais le malheur des princes est de ne rien voir par leurs yeux, de ne

rien entendre par leurs oreilles, et de faire le mal en voulant le bien. La tourbe avide et servile des courtisans forme autour d'eux, à leur insu, un rempart inexpugnable au pied duquel expire la vérité. Trompés sur tout, comment ne se tromperaient-ils pas eux-mêmes? L'air qu'ils respirent est vicié par les passions basses qui rampent sans cesse autour d'eux, et d'impures vapeurs leur voilent dans les plus beaux jours les splendeurs du soleil. On ne les aime pas, on les flatte ; on les sert sans dévouement; dupes couronnées, on les éblouit, on les aveugle pour les mieux exploiter, sauf à leur lancer par derrière, du même bras qui par devant leur tient l'encensoir, les traits empoisonnés de la calomnie. Telle est la vie des rois, telle fut la mienne; mais j'aurai du moins eu la consolation d'envisager avant de mourir la vérité face à face, et il m'a été donné de contempler un homme!... Cet homme... ce n'est pas toi.

Jamais insulte ne fut plus directe ni plus préméditée. Fabio n'eut pas le temps de répliquer. Interrompant le cours de ces outrages, la camériste vint informer sa majesté qu'un second moine était

là, réclamant, avec une sorte d'autorité, l'honneur d'une audience immédiate.

— Oh! cette fois c'est bien lui! s'écria Caroline en s'avançant jusqu'à la porte de son cabinet. Entrez, mon père, entrez, vous êtes attendu comme le Messie de la Sicile; venez achever la révolution que vous avez commencée; venez m'arracher à moi-même; venez éteindre, étouffer, par vos leçons et par votre exemple, les lâches ardeurs de ce cœur asservi trop longtemps au joug honteux des passions.

Castoréo, — car c'était lui cette fois, — jeta un regard froid sur la reine et un plus froid sur Fabio, dont le travestissement ne lui imposa pas; il comprit aux premiers mots de Caroline, et surtout à son air animé, qu'il tombait au milieu d'une scène amoureuse; l'attitude embarrassée du capitaine transformé en moine, ne lui laissa aucun doute sur son caractère véritable et sur le personnage qu'il jouait dans cet imbroglio. Cette découverte lui fit froncer le sourcil, èt son premier mouvement fut de se retirer sur l'heure. La reine le devina.

— Restez, lui dit-elle en le prenant par la main, j'ai besoin de vous plus que jamais, et vous avez ici vous-même un grand devoir à remplir envers la Sicile. Que la présence de cet inconnu ne vous trouble pas ; parlez comme si j'étais seule. Puisse-t-il apprendre, en vous écoutant, ce que c'est qu'un homme et ce que c'est que la vertu !

— Ah ! c'en est trop, répondit Fabio en reprenant son assurance en face d'un tiers, et d'un tiers de cette importance, j'ai eu des torts envers vous, les ai-je niés ? N'ai-je pas été, au contraire, le premier à les reconnaître, et ne me les avez-vous pas fait expier assez cruellement par les humiliations dont vous m'avez abreuvé, sans m'accuser encore devant un tel juge ? Que voulez-vous qu'il pense de moi, madame, et de vous-même, si vous me déshonorez à ses yeux ? Mon père, ne croyez pas la reine ; sa colère me calomnie ; ma faute n'est point de celles qui font tache à l'honneur. Si vous êtes vraiment Castoréo, ce grand citoyen, ce martyr dont la Sicile déplore tous les jours la perte et vénère la mémoire, je rougirais doublement si j'avais à rougir devant vous. Non, le capitaine Fabio,

qui vous parle, n'est point un traître, mais un bon Sicilien prêt à donner son sang, jusqu'à la dernière goutte, pour délivrer sa patrie et pour mériter votre estime. Oh! maintenant que vous vivez, je suis plein d'espoir, la Sicile est sauvée. Heureux le jour où vous lui serez tout à fait rendu! Ah! certes, j'eusse été fier de devoir à une confiance dont je suis digne, non au hasard d'une rencontre, la découverte de ce secret miraculeux. Je n'abuserai pas d'une surprise; je ne veux pas même en user en m'immisçant dans vos projets; je me retire; adieu, madame! adieu, mon père! Que Dieu bénisse vos pensées, et si, pour les réaliser, il vous faut un cœur fidèle, un bras sûr, songez à Fabio. Au reste, que vous l'appeliez ou non sur la brèche, vous entendrez parler de lui.

A ces mots il sortit sans que Caroline le retînt et sans que Castoréo l'eût honoré d'une seule parole. Mécontent d'avoir assisté malgré lui à un débat de cette nature:

— Madame, demanda-t-il sévèrement à la reine, est-ce pour m'interposer entre vous et vos... favoris que vous êtes venue me chercher dans ma solitude?

— Non, mon père, non, c'est pour élever mon âme au-dessus de ces agitations sans dignité, et pour délivrer votre patrie. Mon cœur est calme désormais; parlons de la Sicile.

— Parlons d'elle, répliqua Castoréo avec gravité, et non d'autre chose: je suis ici à titre de citoyen, non de confesseur.

# LIV

## LE DÉCRET.

—

L'entrevue fut longue, l'entretien sincère des deux côtés. Caroline répéta à Castoréo ce qu'elle lui avait dit à l'Etna sur ses projets, ses espérances, ses certitudes ; mais, comme elle commençait à dérouler devant lui ses moyens d'action, ses ressources, il l'interrompit.

—Je vous ai déjà dit, madame, que je ne veux pas les connaître : sur ce point, je m'en rapporte

à vous et je vous crois sur parole. J'accepte sans contrôle vos moyens d'exécution : les révolutions, je le sais, ont leurs nécessités; je ne les condamne ni ne les approuve, je les constate en faisant mes réserves : je ne prends ni ne repousse aucune responsabilité ; j'aime mieux ignorer, pour n'avoir pas à juger.

— Mais enfin, me répondez-vous de Catane ? Vos amis sont-ils à moi?

— Non, madame, ils sont à la Sicile.

— Eh! n'est-ce pas la même chose? Ne suis-je pas, dans ma proscription, la personnification vivante de la Sicile ? ne s'est-elle pas incarnée en moi ? Oui, Castoréo, ma cause et la sienne sont désormais solidaires et si étroitement unies, qu'elles se confondent pour n'en faire qu'une. Sa perte est la mienne, mon salut est son salut. Vous voyez donc bien qu'en étant à moi, vos amis sont à elle.

— Telle vous serez pour elle, tels ils seront pour vous.

— Toujours des défiances!

— Vous vous plaignez de mes doutes, mes amis en auraient bien d'autres s'ils savaient que je

vous vois; aussi, madame, le pacte mystérieux qui nous lie est-il un secret entre vous et moi.

— J'ai donc en Sicile une réputation épouvantable?

— Il ne tient qu'à votre majesté de se réhabiliter et ce n'est que trop facile : les peuples sont si oublieux que dans le bien comme dans le mal un seul jour suffit pour effacer toute une vie. Mais à quoibon reporter nos regards en arrière? Les récriminations ne servent jamais à rien. Jetons un voile sur le passé; c'est de l'avenir qu'il s'agit.

— Je vous écoute, parlez. Puisque ma parole royale ne vous suffit pas, quelles conditions m'apportez-vous ? Quelle garantie exigez-vous de moi ?

— Une seule, qui résume toutes les autres et sans laquelle...

— Vous savez bien qu'elle est accordée d'avance.

— Veuillez rédiger ici, sous mes yeux, tant en votre nom qu'au nom de Ferdinand, dont vous vous portez caution, un décret royal par lequel

vous nommez premier ministre et président de votre conseil.....

— Castoréo, j'espère. C'était mon intention, vous ne l'ignorez pas.

— Ne vous ai-je pas dit, madame, que Castoréo n'était plus de ce monde ?

— Quoi ! vous refusez de m'assister dans mon œuvre ? La lutte s'engage, et vous vous mettez à l'écart ? En qui donc voulez-vous que j'aie confiance si vous m'abandonnez à l'heure de l'exécution !

— Vous abandonner ! Abandonner la Sicile ! Oh ! que non pas, madame ! Vous pouvez, elle et vous, compter sur moi pour toujours; je suis juge de mon action et libre de choisir le poste auquel je me crois propre. Celui que vous m'offrez ne me conviendrait pas, souffrez que je le refuse. Dans la guerre qui se prépare, ma destinée est de combattre en simple partisan. Si je dois être pour quelque chose dans cette sainte croisade, je pourrai d'autant plus que je paraîtrai moins.

— Alors qui voulez-vous je nomme?

— Un homme qui a souffert, lui aussi, pour la

Sicile, et dont l'amitié, née dans l'exil, durant les mauvais jours, m'honore et m'attendrit.

— Son nom ?

— Don Gaspard Vaccaro.

— Homme étrange ! Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez.

La reine écrivit de sa main l'ordonnance sans aucune observation, et s'engagea à la faire ratifier par le roi le jour où il ressasirait les rênes de l'État. Pourvu qu'on rendit au vieux monarque le pouvoir, ou du moins les apparences du pouvoir, et qu'après cela on le laissât chasser et pêcher en paix, peu lui importait que son premier ministre s'appelât Tanucci, Acton ou Vaccaro.

— Voilà mes otages, dit Caroline, en remettant à Castoréo l'ordonnance signée dans les formes et revêtue du sceau royal. Les vôtres maintenant ?

— Les miens ?... Je n'en ai d'autres à vous donner que mon nom et mon passé.

— Ils me suffisent. Je suis moins exigeante que vous, ou du moins j'ai plus de confiance en votre parole que vous n'en avez dans la mienne.

— Mais aussi, madame, comparez nos deux vies, et dites si la vôtre promet ce que la mienne a tenu.

— C'est assez récriminer, répondit Caroline avec dignité ; c'est vous-même qui l'avez dit tout à l'heure ; ces retours vers le passé ne sont bons qu'à aigrir le présent et à compromettre l'avenir. Ce qui n'est plus n'est plus. Laissons les morts avec les morts, occupons-nous des vivants. N'ai-je pas expié durement les fautes que j'ai pu commettre ? N'aggravez pas mes regrets par vos reproches : ne soyez pas plus inflexible que la Providence, qui, après m'avoir éprouvée cruellement, me prépare de magnifiques compensations. Ma vie est tranformée, et, grâce à vous, des clartés nouvelles ont illuminé mon esprit. Complétez votre ouvrage ; montrez-moi nettement les routes du juste et du bien ; je vous jure d'y marcher après vous, toute reine que je suis, avec la docilité d'un disciple qui suit les pas du maître. Je vous ai promis, bien plus, je me suis promis à moi-même d'affranchir la Sicile ; je la délivrerai, dussé-je y perdre la couronne et la vie.

— Mais il ne suffit pas de la rendre indépendante, il faut la rendre libre.

— C'est à cela que vous m'aiderez, et je vous aiderai sincèrement. Si nous échouons, il faudra bien reconnaître malgré nous que le règne de la justice n'est pas de ce monde, et que votre liberté n'est qu'une chimère.

— Pourquoi ce doute? La force est dans la foi. C'est marcher à une défaite infaillible que d'aller au combat sans croire au triomphe. Non, madame, non, la liberté n'est pas une chimère; un bien dont le désir est en nous existe ou doit exister: Dieu n'a pas voulu tromper l'homme; or, en gravant dans nos âmes l'idée d'une chose imaginaire, il nous aurait trompés sans pitié, sans raison. Ah! j'en crois l'amour qui m'embrase, j'en crois l'idéal divin que je poursuis sans cesse, qu'avant moi tant d'autres ont poursuivi; j'en crois la ciguë de Socrate, la croix de Jésus, le bûcher des apôtres; j'en crois l'échafaud de tous les martyrs qui sont morts, de tous ceux qui mourront encore pour l'humanité; la persécution est le creuset du vrai, la lutte est son triomphe; non, nos espérances ne sont pas

des rêves ; les principes sont des germes qui doivent tôt ou tard éclore et donner leurs fruits. Persévérez, madame, dans vos bonnes résolutions, notre Sicile peut devenir par vous l'oasis de l'Italie, du monde. Elle est petite, il est vrai, qu'importe ? Il n'y a rien de petit dans l'ordre moral. La justice et la liberté ne se mesurent pas à l'étendue du territoire. Athènes et Sparte étaient des points dans le monde, mais ces deux grains d'encens parfument l'antiquité tout entière. Que notre île bien-aimée soit l'Athènes, la Sparte des temps modernes ; les mânes de ses grands citoyens, en frémiront de joie, d'orgueil, dans leurs tombeaux, et quant à vous, madame, votre nom sera béni dans l'avenir plus encore qu'il n'a été maudit dans le passé. Il y a plus de joie au ciel et sur la terre, pour un seul pécheur qui se repent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentir.

— Vous prêchez une convertie, vous m'avez déjà convaincue, naguère, sur l'Etna, et depuis, je suis loin de m'être ravisée. Ce que je voulais alors, je le veux encore aujourd'hui, et avec bien plus de force, puisqu'il s'agit maintenant de passer du pro-

jet à l'exécution. Tant qu'on spécule dans le vide et qu'on flotte dans le paisible empire des rêves, il n'est pas besoin d'une grande énergie, mais dès qu'on pose le pied sur le terrain solide des réalités, il faut de la résolution, il en faut beaucoup. Cette résolution nécessaire, je l'aurai, n'en doutez pas : l'amour de mes sujets, la haine de leurs oppresseurs et des miens, mon droit et mon devoir de reine, la justice, l'orgueil, la vengeance, tout conspire à exalter en moi cette audace qui, grâce à Dieu, ne m'a jamais manqué. On m'a bien calomniée, mais du moins jamais personne ne m'accusa de faiblesse ou de lâcheté.

— Il ne faut pas seulement du courage, il faut de la persévérance.

— Si je venais à me décourager, à chanceler, vous serez là pour me soutenir. Mais j'ai confiance en moi, je ne fléchirai point ; vous serez content, la reine sera digne de Castoréo. Eh! croyez-vous donc que je ne sois pas intéressée au succès plus que vous qui avez renoncé au monde?

— Ame vindicative, vous repaîtrez-vous toujours, même à cette heure de sincérité, de fiel et

de sang? Ne reviendrez-vous jamais à des sentiments plus cléments, plus humains? N'avez-vous pas assez et trop longtemps porté le joug de ces passions implacables qui ont fait tant de mal à vos peuples, à vous-même, et l'amour de la justice n'est-il pas un mobile assez fort sans le profaner, comme vous le faites, par un alliage adultère et sacrilège?

— Mon père, lui répondit Caroline en lui posant amicalement la main sur l'épaule, vous êtes pur et simple comme un enfant; je vous en estime davantage. Dans votre sainte ignorance des infirmités de la nature humaine, vous ignorez que le mal est la matière première du bien. Ces passions que vous anathématisez et que je n'excuse point en elles-mêmes, ont leurs fonctions providentielles dans le gouvernement des hommes, elles entrent comme éléments constitutifs et nécessaires dans les actions les plus louables. Le feu incendie et dévore les cités les plus florissantes, le vent anéantit les flottes les mieux ordonnées, et pourtant sans le feu, sans les vents, le globe inerte et glacé se corromprait dans un air

stagnant et bientôt pestilentiel; il périrait dans les neiges d'un éternel hiver.

— Pour renverser, pour détruire, les passions suffisent, mais, pour fonder, il faut des idées.

— Au surplus, je n'entends nullement justifier mes faiblesses ; je vous dis seulement comment le grand œuvre opère dans le laboratoire ardent et souvent impur de la politique. Vous voyez que j'en fais bon marché ; et cependant, telle qu'elle est, la politique n'en a pas moins pour les cœurs haut placés et trempés fortement un invincible attrait et des séductions irrésistibles ; en un mot, c'est une passion; or, qui dit passion, dit fascination, entraînement, aveuglement, folie, tout ce que vous voudrez; mais c'est l'esprit de Dieu; il souffle où bon lui semble. Hélas! c'est comme en amour, aime-t-on toujours les plus dignes?

Ici Caroline fit une pause et tomba dans la rêverie. Ses yeux animés s'éteignirent peu à peu, se noyèrent dans une langueur humide, et son regard distrait se porta machinalement vers la porte par laquelle était sorti Fabio. S'attendait-elle donc à le voir reparaître? Elle ne s'attendait à rien, ne dé-

sirait rien, n'avait aucune pensée déterminée ; bien loin même d'avoir conscience de ce qui se passait en elle, c'est à peine si dans ce moment-là elle avait le sentiment de sa propre existence. Un regret vague l'avait tournée tout à coup à l'attendrissement ; une aspiration soudaine emportait son âme bien loin de la politique dans les régions invisibles, quoique non moins orageuses, où l'amour habite. Mais cet élan fut court ; elle replia son aile aussitôt et retomba sur la terre, oubliant un instant le tribun pour le prêtre.

— Ah ! mon père, dit-elle en rougissant légèrement et en passant la main sur son front pour en chasser une pensée importune, mon père, venez à mon aide, ne m'abandonnez pas. La femme a plus besoin encore du frère Agathon que la reine n'a besoin de Castoréo. Mon lâche cœur a des distractions, des absences : gourmandez ma faiblesse avec l'autorité de votre divin ministère et faites-moi honte de mes défaillances. Enseignez-moi le renoncement, fortifiez mon âme, retrempez-la par vos réprimandes et par vos conseils. Dites-moi, répétez-moi sans cesse que le cœur des princes est dans

la tête, et que l'amour de leurs sujets doit être leur unique amour.

— Eh ! madame, n'avez-vous pas reconnu vous-même la vanité de tous les autres. Que peut-on vous apprendre à cet égard ? Au point de la vie où vous êtes parvenue, c'est à vous à donner des leçons au lieu d'en recevoir.

— Vous avez raison, c'est trop obéir en esclave à des instincts méprisables ; qui ne se commande pas à soi-même est indigne de commander aux autres. Ainsi donc, continua-t-elle en passant brusquement et sans transition d'un sujet à l'autre, nous voilà bien d'accord. Tout le bonheur qu'une constitution conçue, rédigée, exécutée par vous et vos amis peut assurer à un peuple, la Sicile en jouira sous peu ; car vous savez que sur cet article fondamental vous avez pleins pouvoirs ; nous allons voir enfin, par notre propre expérience, ce que peut produire ici-bas la loyale union de l'autorité royale avec la liberté populaire. Je jure devant Dieu et devant vous de conserver par tous les moyens possibles ce précieux équilibre et de me tenir fidèlement dans les termes du traité qui nous lie.

En ce moment, Caroline était sincère et n'avait dans l'esprit aucune arrière-pensée : entraînée par Castoréo, elle acceptait franchement le rôle si nouveau pour elle de reine républicaine. Son naufrage, sans doute, et son exil étaient les premières causes d'une résolution dont, sur le trône et en temps calme, elle n'eût jamais pris l'intiative. Sa haine des Anglais était un autre aiguillon non moins ardent, non moins actif : pour se venger d'eux, pour les chasser de ses États, son orgueil d'archiduchesse s'était résigné d'avance aux sacrifices, et ne reculait devant aucune concession. Ses augustes cousins du Nord firent bien d'autres promesses à leurs peuples pour les lancer contre Napoléon. Mais étaient-ils sincères en s'engageant? L'événement élève contre eux sa voix accusatrice, et l'histoire a gravé sur leur tombeau ce mot flétrissant : PARJURE !

Caroline n'attendait pour agir que l'adhésion de Castoréo ; cette adhésion, elle l'avait enfin : rien donc ne l'arrêtait plus. Il fut convenu qu'elle ferait quitter au roi Ferdinand sa retraite de la Ficuzza, et qu'elle ressaisirait par ses mains les

rênes du gouvernement. Cette reprise de possession devait être le signal de la grande lutte si longuement attendue, si péniblement préparée. Le reste était le secret de Dieu.

—Enfin!.. dit Caroline, en respirant plus à l'aise. Qu'il y a longtemps que j'aspire à cette heure!

—Prions Dieu, madame, pour qu'il féconde nos efforts et combatte avec nous.

Caroline alla s'agenouiller à son prie-dieu, et s'y recueillit en silence, tandis que debout près d'elle Castoréo paraissait abimé dans une méditation profonde. S'adressaient-ils à Dieu? Dieu leur répondait-il? Cette voix intérieure qu'on appelle conscience et qui est la sienne, sanctionnait-elle leurs desseins ou les réprouvait-elle? A la veille de mettre en feu la Sicile et de plonger leurs bras dans le sang, n'avaient-ils ni scrupule ni remords, et la droiture de leurs intentions, la sincérité de leur patriotisme les absolvaient-elles d'avance à leurs yeux? Quelles que fussent dans ce moment solennel, leurs pensées intimes, ils ne se les communiquèrent point, et chacun garda pour soi le secret de son cœur.

Le jour était tombé par degrés, et le cabinet de la reine était envahi déjà par les ombres du soir. Ces deux sombres figures, toutes les deux immobiles et silencieuses au milieu des demi-ténèbres du crépuscule, étaient doublement imposantes et par leur propre dignité et par la grandeur des circonstances qui les rapprochaient. Le contraste de leur costume et de leur rang ajoutait encore à l'effet de ce tableau saisissant. En quittant son prie-dieu, la reine fixa sur Castoréo un regard clair, profond, scrutateur, qu'il soutint sans sourciller, et auquel il répondit par un regard encore plus profond et plus inquisiteur. Ils se regardèrent ainsi quelques secondes sans échanger une seule parole, avec une fixité magnétique. Les destinées de la Sicile étaient tout entières dans ce dernier regard. Caroline fut la première à rompre le silence.

— Adieu, mon père, dit-elle en lui tendant la main, ou plutôt au revoir et bientôt !

Castoréo plia un genou devant elle et porta à ses lèvres, ce qu'il n'avait jamais fait, la main qu'elle lui présentait.

— Madame, répondit-il, cette main que m'offre votre majesté a signé jadis mon arrêt de mort, mais je lui ai pardonné et je la baise avec gratitude, aujourd'hui qu'elle va bander et guérir les plaies de la Sicile.

# LV

## DÉLATION.

—

Il était nuit close lorsque Castoréo quitta la reine, et immédiatement après Castelvétrano, pour retourner à Catane où l'attendaient, tout en ignorant son voyage, Réquécence, Rossi et son ami de cœur et d'esprit, ce Gaspard Vaccaro dont il venait de faire un premier ministre à son insu. Le temps était calme et les armées du ciel resplendissantes : les étoiles fixes flamboyaient dans les sombres pro-

fondeurs du vide; les planètes, moins vives, moins scintillantes, gravitaient dans l'espace avec grâce et sérénité; la voie lactée coupait le firmament comme une écharpe lumineuse; le croissant de la lune brillait mystérieusement sur les collines de Santa-Ninfa comme l'emblême du prophète sur un minaret gigantesque. La route était déserte; Castoréo était seul; les yeux fixés sur l'immensité, il marchait vite, comme emporté vers le but par le souffle impétueux de ses pensées. Tout à coup il fut rejoint par un inconnu, vêtu en moine, qui le suivait depuis quelque temps avec précaution et qui ne tarda pas à se faire connaître.

— Mon père, lui dit-il en l'abordant, je suis le capitaine Fabio; je vous attendais à votre sortie de chez la reine, et je vous ai suivi jusqu'ici pour combattre les préventions injustes qu'on a dû vous inspirer contre moi.

— Que vous importe mon opinion, puisque nous ne nous connaissons pas?

— Vous me le demandez? Quel homme fier peut se résigner au mépris d'autrui? L'honneur est le premier des biens; c'est le seul, hélas! qui me reste

à cette heure; souffrez, mon père, que j'en sois jaloux, plus jaloux que de ma vie même : la vie, sans l'honneur, n'est qu'une mort de tous les instants.

— Mais enfin que voulez-vous de moi?

— Je veux que vous me rendiez votre estime, car, à l'air dont vous m'avez regardé ce soir, j'ai vu trop clairement que je ne l'avais pas. Votre dédain, si vous êtes vraiment Castoréo, serait une double flétrissure.

— Que je sois ou non Castoréo, comment aurais-je pour vous de l'estime ou du dédain? Je n'ai que de l'indifférence ; je ne sais pas même qui vous êtes.

— Vous l'apprendrez plus tard, et cela avant qu'il soit longtemps ; mais en attendant qu'une action d'éclat vous ait recommandé mon nom, comme celui d'un bon Sicilien, je vous adjure, je vous supplie d'ajourner votre jugement à mon égard, et de ne pas croire à l'aveugle et sans contrôle le mal que vous a dit de moi une femme irritée. Ces choses-là n'ont aucun rapport avec la politique , et d'ailleurs.....

— Dispensez-moi de votre justification, interrompit Castoréo, ces choses-là sont en dehors de ma compétence, je préfère ne les point entendre ; j'en devine assez pour n'en vouloir pas savoir davantage.

— Pourtant il est impossible que vous me quittiez ainsi, sans un mot qui me rassure et qui me relève à mes yeux. Dites-moi seulement que vous ne me méprisez pas.

— Je vous répète que je ne vous connais point et j'ajoute qu'après votre départ sa majesté n'a pas même prononcé votre nom ; je n'ai par conséquent ni ne puis avoir sur vous aucune opinion. Mais vous êtes jeune, et puisque vous tenez tant à votre considération, je veux bien vous donner une preuve de mon intérêt, en vous disant la vérité tout entière. Apprenez de moi, si vous l'ignorez, que vous avez contre vous toutes les apparences : vous êtes vis-à-vis de la reine dans la position la plus fausse et la moins noble où un homme se puisse mettre ; car, enfin, qu'êtes-vous ? Un officier destitué à ce que j'ai pu comprendre, et si vous ne vivez pas des bienfaits de la reine, vous paraissez en vivre.

— Mon père, serait-il possible!...

— Cela est certain. Le monde, sachez-le bien, méprise les favoris lorsqu'il ne les craint pas. A tort ou à raison, il ne veut voir en eux que des voluptueux mercenaires, des instruments... mais je n'en dirai pas là dessus davantage pour ne vous point blesser.

— Je suis donc un homme déshonoré! Et pourtant, mon père, si vous saviez mon histoire...

— Votre histoire? Je la sais sans que vous preniez la peine de me la raconter. Une circonstance, n'importe laquelle, le hasard peut-être, vous a fait rencontrer Caroline; ébloui par l'éclat du diadème, vous avez pris pour de l'amour votre amour-propre, et la tête vous a tourné. Être amant de la reine, vous a paru le premier des titres; vous vous êtes cru déjà Godoï, Acton, que sais-je? Où n'atteint pas un homme qui prend une reine pour piédestal? C'est là sans doute ce que vous vous êtes dit. Le reste n'est que trop facile à deviner. Voilà le rêve, voici maintenant la réalité. Le siècle des Acton et des Godoï est passé: vous vous êtes trompé de temps et de route; la voie que vous avez choisie ne mène

plus où vous vouliez aller, et d'ailleurs la place est prise, je vous en préviens ; la reine elle-même en a disposé et si vous aimez la Sicile, vous serez le premier à bénir son choix. Les jours approchent, je vous le dis, où la patrie aura besoin de tous ses enfants et les appellera tous autour d'elle. La journée sera terrible, mais décisive, et quel magnifique lendemain ! Plus d'étrangers ! plus d'usurpateurs ! plus de favoris ! Les ministres seront les gens du peuple non les gens du roi. Tout homme aura sa valeur intrinsèque et n'en aura pas d'autre ; on n'existera que par soi-même. Préparez-vous donc, si vous voulez mériter mon estime, à remplir votre devoir de citoyen ; car l'heure fixée par le ciel ne tardera pas à sonner, je le sais, et jamais plus noble carrière n'aura été ouverte, croyez-moi, aux ambitions légitimes et aux hommes de bonne volonté. Profitez-en, pour vous réhabiliter à vos propres yeux et pour faire vos preuves. S'il y a en vous l'étoffe de quelque chose, on le verra ; jusques là qu'en sait-on ? Et vous-même qu'en savez-vous ?

A ces mots Castoréo continua son voyage, lais-

sant Fabio méditer seul au milieu du chemin sur les rudes conseils qu'il venait d'entendre. Certes, c'était là ce qu'on appelle en style mythologique, la vérité toute nue. Pas de ménagements, pas de périphrases. L'épreuve était cruelle, mais salutaire. Aux grands maux les grands remèdes. Quand la plaie est profonde, et le malade bien constitué, l'application du fer et du feu est plus efficace que les palliatifs qui ne pallient rien.

Fabio fut quelque temps à se demander s'il devait se tenir pour offensé de la brutalité du moine, ou pour honoré de sa franchise; son cœur ulcéré flottait entre la colère et la gratitude. Ce n'est pas que sa conscience ne lui adressât les mêmes reproches : quelques heures auparavant il avait dit lui-même, de lui-même, en présence de la reine, des choses tout aussi dures; mais se les entendre dire, quelle différence! Dans la confession spontanée et volontaire, on a du moins à ses yeux le mérite de la sincérité, et c'est une compensation au mal qu'on dit de soi. Qu'un autre intervienne, ne fût-ce que pour faire écho, on trouve cet écho bien incommode; on veut bien s'exécuter et faire de soi bon

marché ; on le fait souvent même avec ostentation, mais à la condition d'être contredit ; on s'irrite de ne l'être point, et l'on chercherait volontiers querelle à ceux qui vous prennent au mot et vous croient sur parole.

Cependant les bons sentiments triomphèrent dans Fabio, et il se dit qu'après tout l'ermite avait raison. Quant à la reine, ignorant sa rencontre avec Rafaella, il se demandait par quelle fatalité son secret lui avait été révélé. Le délateur ne pouvait être que Castroné. Mais comment ce génie bas et malfaisant était-il lui-même si bien informé? Voilà ce qu'il ne s'expliquait point et renonçait pour le moment à s'expliquer. Une fois le mal accompli qu'importe la cause du mal?

— Rien n'est désespéré, se dit-il en reprenant courage. On revient de tout ; je les forcerai à m'estimer, par ma vie ou par ma mort.

Quoiqu'il fût assez près de Boncévino, il ne jugea pas prudent, malgré son travestissement nouveau, d'y aller passer le reste de la nuit ; il profita des ténèbres pour se rapprocher de Trapani, où le rappelait l'exécution du secret dessein qu'il avait

conçu, et qui devait le réhabiliter aux yeux de Caroline et de Castoréo. A peine avait-il fait quelques milles qu'il se trouva face à face avec la Zingara.

— Eh! la vieille! lui cria-t-il sans réflexion, tu as donc élu toutes les nuits domicile sur la route de Mazzara.

— Et vous, donc, mon beau capitaine encapuchonné?

— Tu me fais bien l'effet, avec tes courses nocturnes, d'être encore plus espionne que sorcière.

— Et vous plus amoureux que sage, répondit la vieille, sans avoir l'air de prendre au sérieux cette injurieuse accusation.

— Que veux-tu dire? demanda Fabio distrait de ses soupçons par cette habile diversion.

— Que la tourterelle une fois rentrée au nid, le tourtereau y vole à tire-d'ailes.

— Je ne te comprends pas.

— Les plus mauvais sourds sont ceux qui ne veulent pas entendre.

— T'expliqueras-tu enfin?

— Ah ça! mon jeune officier, croyez-vous qu'on ne sache pas ce que l'on sait!

— Que sais-tu donc ? Parle, sinon...

— Sinon quoi ?

— Sibylle de l'enfer ! te fais-tu un jeu de ma patience ?

— Votre patience !... Je vous conseille d'en parler.

— Le baron Schininà serait-il de retour à Mazzara ? Réponds.

— Je vous l'aurais déjà dit si vous étiez plus franc ; mais vous avez un nom sur les lèvres et un autre dans le cœur. Les cartes veulent avant tout de la sincérité, sinon...

— Sinon quoi ?

— Sinon elles sont muettes.

— Au diable toi et tes cartes ?

— Prenez garde que les habits rouges ne vous y envoient avant moi.

— Par saint Bologaro ! qui est-ce qui parle ici d'habits rouges ? dit tout-à-coup, à quelques pas d'eux, une rude voix calabraise.

Fabio reconnut immédiatement Parafanti. C'était lui en effet qui, après avoir fait un long détour

pour éviter l'armée anglaise, allait prendre position avec sa bande dans les carrières de Sélinonte.

— Comment! c'est encore vous? s'écria le vindicatif Calabrais en reconnaissant Fabio et en portant instinctivement la main sur le manche de son stylet.

— Et pourquoi ne serait-ce pas moi?

— Parce que j'espérais bien, corps de Dieu ? ne vous jamais revoir.

— Et moi donc, vous figurez-vous, par hasard, que je vous aie cherché? Passez votre chemin comme je passe le mien.

— C'est parbleu bien ce que vous avez de mieux à faire.

— Et si je ne voulais pas le faire, qui est-ce qui aurait la prétention de le trouver mauvais?

— Qui?... Tenez, mon jeune officier, je ne veux pas me fâcher; mais, par saint Bologaro! n'abusez pas de vos avantages.

— Mes avantages!... Vous appelez un avantage d'être seul contre vous et votre bande.

— Oubliez-vous donc que je vous ai sauvé la vie? Vous l'ôter maintenant serait un véritable

parricide. Si vous étiez Calabrais, vous sauriez que vous êtes sacré pour moi, malgré moi, et que je suis obligé de supporter de votre part ce que je ne supporterais de personne. Une fois déjà ne m'avez-vous pas traité de brigand, d'assassin ? A cela, qu'ai-je répondu ? Rien. Et cependant, corps de Dieu ! le sang me sifflait furieusement dans les oreilles. Allez, vous pouvez bien brûler à la Madone un cierge d'actions de grâces, jamais homme n'a vu la mort d'aussi près que vous. Croyez-moi, vous dis-je, passez votre chemin, et laissez-moi passer le mien ; c'est le plus sûr pour vous et pour moi : c'est déjà trop que vous m'ayez mis dans le cas de vous rappeler le service que je vous ai rendu, car il n'a plus de mérite : un bienfait reproché n'en est plus un ; sans compter que c'est indigne d'un bon Calabrais. Si on savait cela dans nos montagnes, j'y serais un homme déshonoré. Mais c'est vous qui en êtes cause ; que la honte en retombe sur votre tête, et non sur la mienne !

Cette étrange lutte entre l'instinct féroce de la vengeance et les scrupules d'un dévouement forcé, ne manquait pas d'une certaine magnanimité sau-

vage qui fit impression sur Fabio ; mais il n'eut pas le temps de répondre : craignant peut-être de succomber à la tentation, Parafanti le quitta brusquement et continua sa route à la tête de sa bande.

Fabio en fit autant de son côté. Heureux de se savoir plus près de Rafaella qu'il ne l'avait d'abord espéré, il alla droit à Mazzara, résolu pour la voir, à braver tous les dangers.

Quant à la Zingara, elle s'était échappée à l'apparition des Calabrais, il était grand jour quand elle regagna son gîte. La première chose qu'elle vit en y arrivant fut le corps inanimé de son malheureux chat. Quel spectacle ! Le fidèle compagnon de sa solitude, son unique ami, il était là... mort... à ses pieds ! Qu'on juge de son désespoir ! Elle le prit tendrement dans ses bras décharnés, en s'efforçant de la réchauffer contre elle et de le rappeler à la vie à force de caresses ; vain espoir ! elle n'embrassait qu'un cadavre. Quelques larmes coulèrent sur ses joues ridées.

La colère ne tarda pas à faire diversion à sa douleur : apercevant les tronçons de la canne qui

avait servi au crime, elle reconnut celle de Pipo. Cette pièce de conviction accusatrice, accablante, ne permettait aucun doute sur l'auteur du meurtre. La Zingara comprit tout, et la fureur, la vengeance séchèrent les larmes que le regret lui avait arrachées.

Tout à coup des pas de chevaux retentirent à quelque distance; elle leva la tête et vit s'avancer vers elle au galop une cavalcade d'officiers anglais. C'était le major Dudley, que son colonel dépêchait à Mazzara sous bonne escorte, pour rendre compte de l'expédition de Sélinonte au général Mac-Farlane.

—Soit! disait-il à l'un des officiers qui l'accompagnaient; cela nous divertira un instant, car, pour tirer quelque chose de raisonnable de cette vieille pythonisse.....

— Pythonisse ou non, interrompit l'officier, ses rapports nous ont été plus d'une fois utiles. Tenez, par exemple, c'est par elle qu'on a su l'intrigue de la reine Caroline avec ce capitaine Fabio, qu'elle avait envoyée à Trapani, Dieu sait pourquoi. Et l'autre jour encore, c'est grâce à elle que nous avons failli lui mettre la main dessus.

—Et peut-être aussi grâce à elle qu'il s'est échappé. Ces gens-là reçoivent de toutes mains.

— C'est probable ; mais dans ce cas même, les guinées anglaises étant plus de leur goût que le cuivre indigène, la balance penche de notre côté.

Tout en causant, ils arrivèrent devant la masure.

— Holà ! la vieille, cria Dudley à la Zingara en lui jetant une pièce d'or, prends tes cartes et prouve-nous que tu es sorcière.

La Zingara tira ses cartes de sa poche sans prononcer une parole, sans même lever la tête, et se mit à les battre avec l'air grave et sérieux qu'elle apportait dans l'exercice de ses fonctions cabalistiques.

— Mais d'abord, reprit Dudley, avant de consulter l'avenir, voyons si tu connais le passé. Qu'est-ce que tes cartes te disent de la Spagnola ?

— Un homme mort, un homme blessé, un homme qui fuit !

— Il n'y a pas besoin d'être sorcière pour trouver cela. Mais l'homme qui fuit, quel est-il ?

— Un militaire dont le grade commence par un C et le nom par un F.

— Sur mon honneur, dit un des officiers, il serait plaisant que ce fût ce même capitaine Fabio ; les initiales concordent.

— Le général a plus d'une raison de le soupçonner, répondit Dudley ; que je l'aperçoive, seulement, je le reconnaîtrai bien. Mais les cartes ne disent-elles pas autre chose ?

—Donnez aux couleurs et aux figures le temps de se combiner. Tout ce que les cartes disent de celui que vous appelez le capitaine Fabio, continua-t-elle après avoir fait son jeu, c'est qu'il était sur le théâtre du crime au moment du crime.

— Et maintenant, où est-il?

La Zingara fut quelque temps sans répondre; puis, comme se parlant à elle-même:

— Un moine, murmura-t-elle, une jeune fille blonde, un mariage! Ce qui veut dire, poursuivit-elle à haute voix, que le capitaine en question s'est déguisé en moine, et qu'il se trouve en ce moment auprès d'une personne qu'il doit épouser.

— Mais cette personne qu'il doit épouser, demanda l'officier, quelle est-elle?

— Rafaella, répondit Dudley, la nièce du baron Schininà. C'est du moins ce que m'a dit à Trapani le peintre Errante.

— Quoi! cette belle personne que nous avons rencontrée hier à cheval sur le chemin de Mazzara ?

— Précisément. Mais ce mariage n'est pas encore fait. J'y mettrai bon ordre. Il ne sera pas dit qu'un contumax se jouera impunément de la justice britannique. Le conseil de guerre aura raison de lui, et cela avant qu'il soit longtemps. Ces misérables Siciliens ont besoin d'une leçon, ils l'auront bonne. Quelle ingratitude! Nous les protégeons, nous les entretenons, et ces mendiants vaniteux nous témoignent leur reconnaissance en nous assassinant!

A ces mots il piqua des deux, et la cavalcade s'éloigna comme elle était venue. En la voyant prendre au galop la route de Mazzara, l'œil gris de la Zingara brilla d'un feu sinistre, un sourire infernal, le sourire de la vengeance satisfaite contracta ses lèvres minces et livides. Elle venait de venger

sur le maître l'attentat du serviteur, car elle espérait bien que sa délation ne resterait pas stérile, et qu'elle porterait bientôt ses fruits.

Quelque suspecte, en effet, quelque impure qu'en fût la source, Dudley n'était pas homme à négliger rien de ce qui pouvait servir ses ressentiments et lui faire découvrir son mystérieux adversaire de la Spagnola.

# LVI

## UNE RECONNAISSANCE.

—

La chambre que Rafaella habitait à Mazzara dans la maison de son oncle avait vue sur la mer ; cette circonstance la lui avait fait préférer à toutes les autres, et elle s'y tenait volontiers. Elle ne la quittait qu'à regret quand il fallait faire ou recevoir des visites, et, affranchie enfin des devoirs du monde, elle y rentrait toujours avec joie, car elle y retrouvait les libres pensées et les songes dorés

de la solitude. Les lieux s'imprègnent, pour ainsi dire, des idées et des rêves auxquels on s'y livre d'habitude, et qui y forment comme une atmosphère morale aussi nécessaire à l'âme que l'atmosphère physique l'est au corps. On ne vit plus bien que là : c'est là seulement qu'on respire à l'aise; partout ailleurs on trouve l'air épais, insalubre, et l'on se sent dépérir.

Revenue de Boncévino après sa rencontre avec la reine Caroline, Rafaella s'était retirée immédiatement dans sa chambre comme en un lieu d'asile, et rien au monde n'aurait pu l'en arracher. Après une scène si nouvelle pour elle et des émotions si vives, elle avait plus que jamais besoin de solitude et de recueillement. Ce n'est pas que son oncle fût indiscret ; il n'avait pas même cette dose de curiosité permise à tout le monde, et qui, dans la situation présente, était au moins légitime ; l'altercation de sa nièce avec la reine était pour lui une énigme dont il avait plus que tout autre le droit de chercher la clef. Il avait bien fait d'abord quelques questions à Rafaella ; mais, n'en obtenant que des réponses évasives, il en avait conclu, dans

sa candeur, que sa nièce n'en savait pas plus que lui.

— C'est égal, se dit-il en retournant à ses chères médailles, qui le consolaient et le distrayaient de tout, voilà une querelle bien singulière ! Pourquoi donc la reine nous en veut-elle ? Que lui avons-nous fait ? O mystères du trône ! *Throni mysteria!*

La découverte d'une trahison est le coup de la mort pour les âmes droites. Tant que Rafaella fut sous l'œil de la reine, puis en présence de son oncle, elle fit bonne contenance et appela à son aide toute son énergie, toute sa fierté ; mais dès qu'elle fut seule, son cœur se brisa, elle fondit en larmes et pleura toute la nuit. Le rêve de son âme s'était envolé sans retour. Le soleil levant la retrouva à la même place et dans le même état où le soleil couchant l'avait laissée, la tête penchée sur son sein et les mains jointes sur ses genoux, dans l'attitude du découragement. Ses grands yeux humides erraient sur la mer, dont l'infini triste et solitaire lui offrait l'image de son propre avenir. Si cruellement déçue dans l'affection unique, exclusive de toute sa vie, elle se demandait ce qu'elle

allait faire désormais sur la terre, et mesurait avec effroi les longues années qui lui restaient à vivre ; elle n'avait que dix-huit ans !

— Hélas ! se disait-elle en soupirant, c'est l'âge où mourut ma mère ; que ne puis-je mourir comme elle !

Les natures passionnées sont absolues ; elles poussent tout aux extrêmes et s'élancent du premier bond aux dernières limites de la souffrance. Une fois là, elles y demeurent, s'y retranchent, pour ainsi dire, dans le stoïcisme désespéré de l'irrévocable, et, sans pitié pour elles-mêmes, repoussent comme une impossibilité, une faiblesse, presque un sacrilége, tout espoir de consolation. Telle était précisément Rafaella : bien loin de vouloir être consolée et de chercher une issue pour échapper à sa douleur, elle s'y complaisait au contraire, et trouvait je ne sais quel sombre plaisir à se l'exagérer encore. Du reste, pas de manifestations bruyantes, point d'éclats extérieurs. Quand elle cessa de pleurer, — et ses larmes tarirent parce qu'elle n'en avait plus à répandre, — elle s'absorba, s'abîma dans un silence inerte ; son

immobilité était si complète qu'on aurait pu la croire morte sans les mouvements intermittents de son sein tout plein de soupirs et de sanglots étouffés.

Tout à coup elle tressaillit : sa porte venait de s'ouvrir brusquement, et un moine parut à ses yeux : c'était Fabio! La terre trembla sous Rafaella; elle devint pâle comme un marbre, mais elle retint un cri prêt à lui échapper, et trouva assez de force dans sa dignité de femme et dans l'impitoyable ironie de la jeune fille pour le recevoir avec calme et froideur.

Fabio venait à elle avec l'effusion d'une tendresse longtemps combattue et exaltée par l'absence. Dans le transport qui l'entraînait vers elle, il bénissait sa rupture avec la reine, car sa position en était plus nette, et ses combats du moins avaient cessé. Ce qu'il avait perdu n'avait plus de valeur à ses yeux quand il songeait à ce qui lui restait. Et puis, indépendamment des sentiments plus vifs qui faisaient battre son cœur, il était dans l'effervescence d'une gratitude qui ne s'était pas encore manifestée ; car, sauf le triste et court épisode de

Ségeste qu'il ne pouvait pas se rappeler, il n'avait pas revu Rafaella depuis qu'elle avait brisé ses fers. Malgré toutes ses faiblesses, toutes ses incertitudes, il n'était pas homme à oublier un si noble bienfait, et son premier mouvement fut tout à la reconnaissance.

— Enfin, s'écria-t-il en s'élançant aux pieds de sa libératrice, je vous retrouve, et double est ma gratitude, car je vous dois, avec le bonheur d'être libre le bonheur plus grand de vous revoir.

Comme il voulait lui prendre la main pour la porter à ses lèvres, elle la retira avec résolution, quoique sans violence. Fabio ignorait la fatale rencontre de Boncévino et la scène qui en avait été la suite ; mais, au geste de Rafaella, et en jetant sur elle un regard attentif, il s'aperçut qu'elle était sur la défensive et qu'il s'était passé quelque chose. Quoi ? C'est ce qu'il ne devinait point encore.

— Rafaella, lui dit-il, est-ce ainsi que vous me recevez ?

— Relevez-vous, répondit-elle d'un ton glacé ; tout est fini, tout.

Fabio, à ces mots, eut une intuition rapide de

la vérité ; mais, dans sa pensée, il n'y avait eu qu'une délation, et le délateur était Castroné. Le danger lui sembla donc moins grand qu'il ne l'était en réalité ; et quoique ému de cet accueil inattendu, il crut aisé de conjurer l'orage.

— Fini ! s'écria-t-il en restant aux genoux de Rafaella. Quel mot, grand Dieu! prononcez-vous là !

— Au fait, répliqua-t-elle avec la même froideur, et en faisant, pour rester calme, un effort surhumain, pourquoi dire que tout est fini entre nous, puisque rien n'avait commencé ! Vous étiez libre de vos actions et de vos affections, comme je l'étais des miennes ; vous avez fait de votre liberté l'usage qu'il vous a convenu d'en faire ; seulement, vous pouviez vous épargner à mon égard un mensonge gratuit et bien des faussetés inutiles.

Ces reproches acérés portaient trop juste pour que Fabio n'en fût pas blessé : il devint pourpre, et, se relevant brusquement, il jeta sur Rafaella des regards inquiets, presque irrités, irrités contre lui-même, car il n'avait pas eu dans tout ce qui s'était passé de plus grand ennemi que lui.

— Moi, des faussetés! répliqua-t-il; moi, des mensonges !

—Oui, Fabio, vous! N'essayez pas même de vous justifier ; ce ne pourrait être qu'aux dépens de la verité, et cela serait superflu ; rien ne prévaut contre l'évidence. Toutes vos protestations seraient désormais vaines : en abusant du droit d'être cru sur parole, on finit par le perdre, et vous l'avez perdu.

Comme Fabio se récriait par un geste douloureux.

— Il est triste pour un homme poursuivit-elle, je le sens, de s'entendre dire en face des vérités si dures, mais il est plus triste encore de les mériter, et d'avoir la conscience qu'on les mérite.

Fabio put alors comprendre que le mal était beaucoup plus grand qu'il ne l'avait cru d'abord, et que la découverte de son double rôle avait fait dans le cœur de Rafaella d'affreux ravages. Et maintenant, comment reconquérir le terrain qu'il avait perdu par sa faute ? Il fut un instant sans répondre ; étourdi du coup qui le frappait, il se demandait à lui-même s'il nierait hardiment ou s'il

s'exécuterait avec sincérité. Pendant sa délibération intérieure, il cherchait les yeux de Rafaella comme pour y puiser une résolution, mais il ne réussit pas à les rencontrer ; pour éviter ses regards elle laissait errer sa vue sur la vaste étendue des flots.

— Rafaella, dit-il en obéissant à son premier mouvement qui était toujours bon, se peut-il bien que vous me traitiez ainsi ? Si j'ai commis une faute, ne devrais-je pas trouver en vous de l'indulgence, de la générosité.

— N'y comptez pas ; j'aurais la volonté de vous pardonner que je n'en aurais pas le pouvoir ; ma nature s'y refuserait; et comme je tiens à me montrer avec vous, plus franche que vous ne l'avez été avec moi, je vous déclare que pouvant pardonner, je ne le voudrais pas. Pourquoi m'avoir trompée ? Rien ne vous y obligeait. Votre duplicité est tout à fait volontaire, elle est sans excuse.

— Mais enfin quel si grand crime ai-je commis ?

— Vous me le demandez ? C'est une ruse apparemment pour savoir jusqu'à quel point je suis

instruite. Apprenez donc que je n'ignore rien, ni votre intrigue avec la reine Caroline, que vous avez trompée comme moi, ni votre promenade avec elle à Ségeste, où vous nous avez désavoués indignement, mon oncle et moi, à la même place où quelques jours auparavant vous m'aviez fait des protestations si magnifiques. Oh ! combien alors vous deviez vous mépriser ! Tenez, Fabio, ce seul instant me venge de tous vos mensonges. Je ne suis pas vindicative, mais si je l'étais, je n'aurais pu vous infliger un châtiment plus sévère que celui dont le hasard, que dis-je le hasard ?... dont Dieu lui-même vous a frappé.

— Vraiment, dit Fabio, flottant entre la colère et la honte, vous avez été servie à merveille; jamais délation n'a été plus circonstanciée.

— Il n'y a eu, sachez-le, ni délation ni délateurs, à moins que vous n'accusiez la reine elle-même...

— La reine ?

— Oui, c'est d'elle que j'ai appris ce que j'aurais préféré ignorer toujours.

— Vous avez vu la reine ! s'écria Fabio confondu

de surprise. M'expliquerez-vous cette énigme ?

— Je ne suis pas d'humeur, croyez-le bien, à vous proposer des énigmes ; je vous parle de la reine parce que je l'ai rencontrée à Boncévino où nous allions, mon oncle et moi, chercher de vos nouvelles, et certes, je ne m'attendais pas à en apprendre de sa bouche ni à la trouver chez vous. La rencontre m'a plus étonnée qu'elle.

Fabio, au comble de la stupeur, devina tout ce qui avait dû se passer à sa cassine et mesura d'un regard les conséquences de cette terrible confrontation. Quelle fatalité ennemie avait donc mis en présence, et dans sa propre maison, ces deux femmes inconnues l'une à l'autre et séparées par tant d'abîmes ? C'était là un de ces tours de la fortune qui faisaient dire à Tacite que tout dans les choses d'ici-bas est ironie, caprice, imprévu. Privés ou publics, les événements de la vie humaine sont soumis tous à la même loi. Comment parer un pareil coup ? comment le prévoir seulement ? Maintenant qu'il était porté, comment guérir la vive et profonde blessure qu'il avait faite ? Toute tentative à cet égard eût été superflue. Dans un

cœur comme celui de Rafaella, le mal était sans remède. Son innocence et sa droiture étaient implacables, comme chez toutes les jeunes filles.

— O Rafaella! s'écria tout à coup Fabio en cédant, pour ainsi dire malgré lui, au repentir, aux remords qui déchiraient son cœur, je suis indigne de vous, je vous l'ai toujours dit, mais je sens aujourd'hui plus que jamais l'excès de mon indignité. Je ne mérite et ne sollicite même aucune indulgence ; pour obtenir mon pardon, il faut que je le conquière.

— Ne prenez pas cette peine, il y a des choses irrévocables.

— Non, rien n'est irrévocable ; on revient de tout.

— Ne vous en flattez pas. Je vous répète que c'est fini, fini pour jamais.

— Je n'accepte pas cet arrêt, et j'en appelle de votre justice à votre clémence. Ah ! certes, je ne veux ni justifier ma faute ni même l'atténuer ; mais il viendra peut-être un jour où vous l'envisagerez d'un œil moins sévère. Mon premier tort a été de partager mon cœur entre deux passions ri-

vales, qui ne souffrent point de partage, l'amour et l'ambition ; j'ai cru possible de les faire marcher de front et de fortifier l'une par l'autre : voilà ce qui m'a perdu. Mais, sachez-le bien, Rafaella, et vous pouvez me croire à cette heure de sincérité, sachez que vous n'avez jamais cessé de régner sur moi, depuis le coup de tonnerre dont vous m'avez foudroyé au temple de Ségeste. Tout ce qui a pu se passer depuis n'a été que le résultat et la conséquence fatale d'engagements antérieurs. Une fois sur la pente du précipice, j'ai roulé jusqu'au fond sans pouvoir m'arrêter, et vous me voyez plus honteux de ma chute que vous n'avez le droit d'en être irritée.

— Irritée, moi ? Qui vous a dit que je le fusse ? Je ne suis qu'affligée, et c'est pour vous que je le suis : car j'avais de l'estime pour votre caractère, je ne peux plus en avoir. Il est cruel pour un homme de déchoir et plus cruel encore d'avoir, comme vous l'avez, le sentiment de sa déchéance. Mais le mal que vous vous êtes fait estirréparable. Pas une puissance humaine ne saurait le guérir. Vos excuses mêmes sont pires que votre action et

l'agravent bien loin de l'atténuer ; car, sans dire toute votre pensée, vous en avez dit assez cependant, pour la faire comprendre, et je vais la compléter. Je gênais votre carrière, tandis qu'au contraire la reine la servait, voilà ce que vous appelez fortifier l'amour par l'ambition.

— Mais cette carrière dont vous parlez, je ne la désirais que pour me rendre digne de vous. J'aurais voulu vous élever sur un piédestal afin que la Sicile tout entière vous vît et vous adorât.

— Je suis peu flattée d'avoir été dans votre esprit la complice ou du moins la cause d'une trahison, et je ne vous remercie pas de vos bonnes intentions à mon égard. Allez, Fabio, ce sont là des calculs honteux et qui blessent tous les instincts honnêtes. En vous frappant vous-même, vous m'avez porté un coup dont je ne guérirai jamais.

En prononçant ces derniers, mots sa voix décelait un attendrissement profond, qui, bien que réprimé, n'en donna pas moins à Fabio beaucoup d'espoir : il voulut même en profiter pour saisir la main de Rafaella.

— Je vous devine, lui dit-elle en retirant sa

main. Vous espérez, parce que vous me voyez émue; vous me forcez à vous dire que vous vous méprenez cruellement : je suis émue, c'est vrai ; il m'est indifférent que vous vous en aperceviez ; mais que mon émotion tourne à votre profit, voilà où commence votre erreur. Ecoutez-moi bien Fabio, et retenez mes paroles. Je vous ai aimé, je vous aime peut-être encore, mon attendrissement involontaire me le fait craindre ; hélas! on ne rompt pas sans douleur avec un passé si plein d'illusions ; mais ne tirez de là, vous dis-je, aucun avantage, aucune espérance, je ne serai jamais votre femme.

—Jamais, dites-vous?

—Jamais. Ma confiance est absolue; je vous l'avais donnée tout entière, je vous la retire tout entière aussi; vos protestations, vos regrets, vos remords ne changeront rien à cela : vous ne sauriez faire que ce qui est ne soit pas. Un fait accompli est accompli; je n'y puis rien ni vous non plus. Ah! je bénis le ciel de m'avoir éclairée à temps : ma vie avec vous eût été l'enfer du soupçon. Ne croyez pas qu'en renonçant à vous je me re-

pente de ce que j'ai fait pour votre délivrance, loin de là, j'agirais de même encore à présent, si votre vie ou votre liberté était menacée de nouveau. Quand vous aurez besoin de Rafaella vous la trouverez toujours.

Le baron Schininà entra tout effaré :

— Par Bacchus! s'écria-t-il en reconnaissant Fabio, c'est donc toi! Les Anglais ont raison.

— Les Anglais, mon oncle! Que voulez-vous dire?

— Qu'il faut fuir à l'instant et sans regarder derrière soi. *Ardet Ucalegon!*...

— Mais qu'y a-t-il donc, mon cher parrain?

— Il y a, il y a que le major Dudley est à la porte, et qu'il vient pour t'arrêter.

— L'arrêter!... dans ma chambre! dit Rafaella avec fierté; je ne le souffrirai point.

— Eh! mon enfant, on se passera de ton consentement; on ne te le demandera seulement pas.

— Que faire, mon Dieu! que faire?

— Résister, répondit tranquillement Fabio en s'armant d'une paire de pistolets qu'il tenait cachés sous sa robe de moine.

—Seul, contre une armée? s'écria le baron de plus en plus épouvanté ; tu n'y penses pas!

— Mais alors ?

— Alors... alors.....

Ici l'on entendit résonner derrière la porte la voix de Dudley et les fusils des soldats qui l'accompagnaient.

— Ouvrez, cria le major, ouvrez à l'instant, ou je fais enfoncer la porte à coups de crosse.

— Quelle insolence ! dit Rafaella devenue pourpre de colère et d'effroi. Entrer chez moi, malgré moi ! Nous allons voir s'ils l'osent.

A ces mots elle se leva ; malgré Fabio qui voulait la retenir, elle alla droit à la porte et l'ouvrit résolument.

—Monsieur, dit-elle au major pétrifié par cette apparition inattendue, vous n'oseriez, en Angleterre, entrer de cette manière dans la chambre d'une femme; pourquoi l'osez-vous en Sicile?

—Parce qu'on cache ici, au mépris des lois, un malfaiteur échappé des prisons.

Fabio avait dédaigné de ramener son capuchon sur son visage. Dudley, l'aperçut.

— C'est lui ! c'est lui ! s'écria-t-il avec un cri de joie ; c'est lui-même, je le reconnais ; c'est l'assassin de la Spagnola.

— Je vous défends, monsieur, de faire un pas de plus, dit Rafaella en se mettant courageusement au milieu de la porte.

— Par Bacchus ! ma nièce a raison, ajouta le baron enhardi par l'exemple de Rafaella et en s'allant placer à côté d'elle, le domicile des citoyens est sacré, c'est un asile inviolable, *asylum inviolabile.* La Sicile est-elle revenue aux jours du proconsul Verrès pour qu'on foule aux pieds nos droits et nos libertés? A quel titre et au nom de qui vous permettez-vous de pénétrer chez moi sans mon aveu ? Vous parlez des lois, c'est vous qui les transgressez indignement, et s'il y a encore en Sicile une ombre de justice, votre conduite mérite un châtiment exemplaire.

Impatienté de cette harangue qui menaçait de se prolonger beaucoup, Dudley fit un mouvement brusque pour éloigner le double obstacle qu'on lui opposait ; il poussa le baron sans ménagement et prit avec rudesse le bras de Rafaella pour la forcer

à lui livrer le passage. A cette vue, Fabio s'élança sur lui comme un furieux, et lui appuyant sur la poitrine la bouche de son pistolet :

— Major Dudley, lui dit-il, vous avez reçu à la Spagnola une leçon qui aurait dû vous profiter; mais puisque la première n'a pas suffi je suis prêt à vous en donner une seconde. Si vous ne sortez à l'instant, vous et les vôtres, de cette chambre et de cette maison, vous êtes un homme mort. Je vous donne trois minutes pour opérer votre retraite.

La première pensée de Dudley fut de commander le feu à ses soldats; mais au premier mot, au premier geste, il aurait été prévenu, et sa mort eût inévitablement précédé celle de Fabio. Il hésita donc quelques instants sur le parti qu'il avait à prendre; le temps pressait, et il n'avait aucune chance d'échapper au pistolet braqué sur lui; l'air de Fabio disait assez qu'il faisait sur lui-même un effort prodigieux pour attendre la dernière des trois minutes qu'il avait accordées; son doigt, impatient de presser la détente, la tenait déjà embrassée. D'un autre côté, Dudley craignait un éclat dont les suites auraient pu avoir de la gravité,

d'autant plus que les gens du baron, accourus à sa voix, étaient disposés à lui prêter main forte; un attroupement considérable s'était même formé sur la place, et les dispositions de la foule étaient loin d'être favorables aux Anglais. Bref, Dudley se décida à la retraite, et Fabio l'accompagna pas à pas jusqu'à la porte de la rue.

Ce n'était là qu'une trêve ; Fabio sentait bien lui-même que la partie n'était pas égale. Cédant aux instances de l'oncle et de la nièce, il s'évada par la porte dérobée du jardin : gagnant le port aussitôt, il se jeta sans avoir été aperçu dans la première embarcation qui lui tomba sous la main; c'était un bateau de pêcheur qui fut bientôt à la voile, et il était déjà bien loin en mer lorsque l'ennemi eut l'idée tardive et inutile de cerner le jardin du baron.

Rentrée dans sa solitude après ce rapide orage, et appuyée à la croisée de sa chambre, Rafaella vit fuir la barque libératrice, et la suivit des yeux aussi loin qu'elle put l'apercevoir ; quand elle disparut, son cœur se serra, un profond soupir s'échappa de son sein, une larme brilla au bord de ses longues

paupières. Cette barque emportait toute sa vie, et laissait après elle un vide que rien ne pourrait désormais combler. Quelle que fût la destinée de Fabio, qu'il succombât ou qu'il triomphât dans sa lutte acharnée contre les Anglais, il était à jamais perdu pour elle, et avec lui s'évanouissaient ses projets, ses rêves, ses espérances, son avenir tout entier.

# LVII

## LA FICUZZA.

—

Le roi Ferdinand s'ennuyait de plus en plus dans son exil de la Ficuzza ; n'étant pas soutenu comme Caroline par l'énergie et l'activité de l'esprit, il retombait sur lui-même de tout son poids, et se trouvait réduit, dans son oisivité, à de vains regrets et à des colères impuissantes. Tous les efforts de ses familiers, les San-Marco, les Sangro, les Tommasi, les Pantelleria ne réussissaient pas à le dé-

s'ennuyer; la Partanna elle-même, Maintenon de ce Louis XIV abâtardi, y perdait ses visites et ses sourires; le petit-fils était moins amusable encore que l'aïeul. Rien ne pouvait dissiper les vapeurs épaisses de sa grossière intelligence, et les distractions matérielles n'avaient plus de prise sur ses sens blasés.

Le père Caccamo, confesseur du vieux monarque, n'en avait que plus d'action sur lui, et les pratiques superstitieuses d'une dévotion routinière faisaient seules diversion à l'éternelle oisivité de cette existence, digne en tout point des rois fainéants. Enfermé de longues heures avec son directeur spirituel, le royal pénitent faisait preuve d'une docilité exemplaire.

— Mon père, lui disait-il un soir avec componction, j'ai bien des péchés sur la conscience, mais il en est un qui la charge et qui la tourmente plus que tous les autres.

— Vous n'avez qu'à me le confesser dans un esprit de contrition, et Dieu, qui est miséricordieux, aura égard à votre repentir.

— Un jour donc que je jouais à la paume, il y a

de cela bien des années, je remarquai parmi les spectateurs un petit jeune homme si bien frisé, si bien poudré, que sa vue m'inspira une mauvaise pensée.

— Laquelle, mon fils?

— Je fis apporter une couverture; je pris un des quatre coins, les trois joueurs les plus vigoureux m'imitèrent, et le pauvre jeune homme fut berné comme Sancho Pança.

— La faute est grande, mais la bonté du ciel est plus grande encore.

— C'est que, voyez-vous, mon père, le patient n'était pas mon sujet, il était Florentin.

— Le cas est plus grave, et quelques *Ave* de plus seront nécessaires.

— Non-seulement, mon père, il était étranger, mais il était gentilhomme.

— Il eût mieux valu, sans doute, qu'il fût roturier ; mais, enfin, ce n'est pas un péché irrémissible.

— Non-seulement, mon père, il était noble, mais de plus il était abbé.

— Abbé ! s'écria le confesseur d'un air consterné. Un abbé !

— Hélas ! oui, mon père, l'abbé Mazzinghi, et qui pis est, il en est mort.

— Mort !... Un abbé !... Mais c'est un péché mortel, un meurtre, un sacrilége !

— C'est bien pour cela, mon père, que ma conscience est si troublée ; je suis sérieusemont inquiet pour le salut de mon âme.

— Ce n'est pas sans raison ; il faudra bien des *Pater* et bien des *Ave* pour racheter un si grand crime. Tuer un abbé ! le berner !... Ce jour-là vous étiez évidemment possédé de l'esprit malin !

— Ordonnez, mon père, je suis prêt à toutes les pénitences pour rentrer en grâce auprès de l'Église.

En ce moment, Caroline entra brusquement dans le cabinet du roi, et en referma soigneusement la porte après elle. Le père Caccamo s'inclina respectueusement ; Ferdinand fit un geste de surprise, sinon de joie.

— Te voilà donc, ma chère Caroline ! lui dit-il ; je

suis bien aise de te voir ; d'autant plus que ce matin même, mes gardes ont arrêté dans le bois du Capellaro un braconnier qui s'est réclamé de toi, et qui a exhibé un permis de chasse signé de ta main. Voici ce permis, ajouta-t-il en lui présentant un papier ; est-ce bien là ta signature ?

Caroline reconnut au premier coup-d'œil la licence qu'elle avait donnée à Rosario, et que les gardes avaient arguée de faux, tant la démarche de la reine leur avait semblé nouvelle, même risquée ; elle eut besoin de beaucoup de diplomatie pour se faire pardonner une usurpation si audacieuse des prérogatives du jaloux Nemrod. Quant à son hôte de la Barbara, le souvenir lui en était plus importun qu'agréable, car il lui rappelait Fabio, qu'elle voulait bannir de sa mémoire après l'avoir banni de son cœur. Pourtant elle fit mettre en liberté Rosario, mais elle n'insista pas pour que son permis de chasse lui fût rendu. Il ne lui convenait pas d'user en ce moment son crédit à de pareilles misères ; quand il s'agissait du trône, que lui importait un obscur braconnier ?

Habile à tirer parti de tout, elle sut tourner

cette circonstance indifférente au profit du dessein qui l'amenait à la Ficuzza. Comme tous les esprits bornés, Ferdinand donnait aux choses vulgaires une importance exagérée, et il était deplus fort entêté ; Caroline se garda dele heurter, et lui fit une petite concession pour en obtenir une beaucoup plus grande.

— J'ai eu tort, lui dit-elle, d'accorder ce permis de chasse avant de vous en avoir demandé l'autorisation, et j'ai mérité vos reproches.

— A tout péché miséricorde, répondit d'un ton paterne le vieux prince.

Enchanté de voir sa femme, qui d'habitude ne lui cédait guère, se montrer si docile en cette occasion, il lui aurait alors donné, en échange de sa docilité, la moitié des Etats qu'il n'avait plus.

— Qu'y a-t-il denouveau, ma chère Caroline? lui demanda-t-il ; qu'est-ce qui t'amène à la Ficuzza?

— Des choses très-graves et qui exigent toute votre attention. Promettez-moi de m'écouter sans distraction.

— Parle, parle. Est-ce que je ne fais pas toujours ce que tu veux ?

Le père Caccamo voulut se retirer par discrétion.

— Restez, mon père, lui dit la reine en prenant un siége près de Ferdinand ; vous n'êtes pas de trop ici. Vos conseils, au contraire, nous seront d'un grand secours dans les circonstances actuelles.

— Je suis aux ordres de leurs majestés, répondit le confesseur en se rasseyant.

— Enfin, reprit le roi avec une vague inquiétude, de quoi s'agit-il ?

— Il s'agit de révoquer le décret en vertu duquel notre fils François, votre *Alter Ego*, exerce les fonctions de vicaire-général ; le moment est venu de reprendre en main les rênes du gouvernement.

— Je ne demande pas mieux, car je commence à m'ennuyer mortellement à la Ficuzza ; mais le moyen de la quitter ! J'y suis gardé à vue par ces damnés Anglais.

—Moi aussi je suis gardée à vue par eux à Castelvétrano, et pourtant me voici.

— Oh ! toi, rien ne peut t'arrêter ; quand tu as une idée en tête, tu vas droit devant toi comme une lionne déchaînée.

— Puisque vous avez pour femme une lionne,

soyez un peu lion vous-même, et brisez une bonne fois les barreaux de votre cage.

— Tu ne doutes de rien, non de rien ; il semble, à t'entendre, qu'il n'y ait qu'à le vouloir pour sortir d'ici. Et crois-tu donc que j'y sois volontairement, et que s'il m'était possible d'être à Naples ou tout au moins à Palerme, je serais à la Ficuzza ?

— Hélas ! je sais trop que nous avons dû, vous et moi, obéir à la loi cruelle de la nécessité ; mais nous ne sommes pas condamnés à un exil éternel ; la face des affaires est changée ; avec de la résolution nous pouvons reconquérir le trône dont on nous a précipités.

— Plût à Dieu que tu disses vrai ! répliqua Ferdinand en secouant la tête d'un air d'incrédulité. Je crains bien que tu ne te fasses des illusions; sans reproche, ma chère Caroline, cela t'arrive quelquefois. Tiens, puisque nous ne sommes pas les plus forts pour le moment, il vaut mieux, crois-moi, nous résigner à notre sort.

— Nous résigner ! s'écria la reine en redressant fièrement la tête. Nous résigner, dites-vous ! Jamais. Nous sommes rois légitimes, et, forts de notre

droit, nous triompherons des insolents étrangers qui nous persécutent. Nous avons pour nous la justice.

— A la bonne heure ; mais les Anglais ont les baïonnettes.

— Eh ! nous en aurons aussi ; fiez-vous à moi pour vous rouvrir les avenues du trône ; consentez seulement à y remonter.

— J'y consentirais de bien grand cœur s'il n'y avait pour cela qu'à lever la jambe ; mais ces Anglais sont des démons incarnés, et plutôt que de revenir sur ce qu'ils ont fait, ils sont capables de se porter contre nous aux dernières extrémités.

— Que peuvent-ils faire de plus qu'ils n'ont fait ?

— Ils n'ont attenté jusqu'à présent qu'à ma liberté ; si on les pousse à bout, ils peuvent attenter à ma vie. Diable ! je ne veux pas mourir comme mon cousin Louis XVI, moi.

— Rassurez-vous, vous n'avez dans aucun cas rien de semblable à craindre.

— Le plus sûr est de ne pas s'y fier ; avec cela que ces barbares ne font pas tant de façons. Ascoli

m'a dit qu'ils avaient tué un de leurs rois sur l'échafaud bien avant les Jacobins de France. Tu conçois qu'ils se gêneraient bien moins encore avec un prince étranger.

— Ne vous préoccupez donc pas de ces terreurs chimériques et ayez en moi plus de confiance : puisque je vous engage à remonter sur le trône, c'est que la chose est possible.

— C 'est précisément ce que Castelcicala, notre ambassadeur à Londres, m'écrit par tous les courriers, et il ajoute que, d'après ce qu'il voit là-bas de ses propres yeux, le projet de l'Angleterre est évidemment de se mettre en notre lieu et place en Sicile.

— Castelcicala a raison, mais il ne vous dit rien là que nous ne sachions déjà. Bentinck ne fait qu'exécuter les ordres de sa cour, et cela est si vrai que lorsque nous avons envoyé à Londres, pour nous plaindre de ses procédés, notre fidèle chevalier de Médicis, il n'a pas même été reçu. Voilà comme on nous traite et le cas que l'on fait de nos justes réclamations.

— C'est pourtant vrai, cela.

— Et pendant ce temps le prince-régent envoie à notre ennemi Belmonte des tabatières enrichies de diamants en signe de satisfaction.

— Vraiment ?

— C'est positif, je tiens le fait de gens qui ont vu les diamants de leurs yeux.

— Combien dit-on qu'ils peuvent valoir ?

— Je n'en connais pas le prix, mais il est à croire qu'ils valent beaucoup d'argent.

— Ces Anglais ont donc des guinées par boisseaux !

— Hélas ! sire, dit le père Caccamo qui jusqu'alors s'était renfermé dans un silence respectueux, Mammon gorge ceux qui le servent des biens de la terre; mais patience ! ils payeront cher après leur mort les jouissances dont ils abusent pendant leur vie.

— Au fait, mon père, vous avez raison, répondit le dévot monarque, ces Anglais si insolents avec nous ne sont après tout que des hérétiques, et leur triomphe est pour les bons chrétiens un sujet de scandale.

— Les voies de Dieu ne sont pas nos voies, ré-

pondit le confesseur; les orgueilleux seront écrasés.

— En attendant, ils nous écrasent, dit la reine, et nous donnons à l'Église le spectacle d'une tolérance qui compromet notre salut éternel; car nous ne faisons pas tout ce que nous pourrions pour nous défaire de ces excommuniés ; ce serait une œuvre pie que d'en purger à jamais les États catholiques.

— Est-ce que vraiment, mon père, ce serait, comme le dit la reine, une action méritoire aux yeux de Dieu ?

— Sans doute, répondit le père Caccamo, qui s'ennuyait à la Ficuzza et regrettait l'influence que sa position de confesseur d'un roi dévot lui donnait dans les intrigues de la cour : le Créateur sait toujours gré à sa créature de ce qu'elle fait pour lui.

— Vous l'entendez, reprit Caroline ; si donc vous ne voulez pas agir en vue du trône, agissez en vue du ciel, et si vos devoirs de roi vous paraissent trop difficiles à remplir, remplissez au moins vos devoirs de chrétien.

— Sa majesté la reine a raison, dit le confes-

seur, intervenant tout à fait dans l'entretien ; l'impiété de ces hérétiques est d'un mauvais exemple pour vos sujets et engage votre responsabilité; car vous êtes comptable devant Dieu non-seulement du corps, mais aussi de l'âme des peuples dont il vous a confié la tutelle.

— A propos, dit la reine au roi en brisant brusquement la conversation pour arriver plus vite au but qu'elle se proposait, avez-vous connaissance de la nouvelle loi sur la chasse ?

— Quelle loi? demanda le roi chasseur, en dressant l'oreille comme un vieux cheval qui entend la trompette.

— Celle que le parlement vient de voter à l'instigation des Anglais.

— Et que dit cette loi?

— Que désormais vous ne pourrez plus chasser quand et où vous voudrez, mais, comme tout le monde, à des époques fixes et dans des lieux déterminés.

— Serait-il possible? s'écria le roi devenu rouge de colère. Quoi! après m'avoir volé mon trône ils veulent encore m'ôter ma dernière distraction,

mon dernier droit! Cet affront comble la mesure, et je ne le supporterai pas; non, je ne veux pas le souffrir. La chasse fut de tout temps la première des prérogatives royales, surtout dans ma maison; mon père chassait, mon aïeul chassait, tous mes ancêtres ont chassé, et, par saint Janvier! je chasserai comme eux, quand je voudrai, où je voudrai, sans que personne s'arroge le droit de le trouver mauvais. Ah! nous allons voir, messieurs les Anglais, qui l'emportera de vous ou de moi. Vous voulez m'empêcher de chasser; vous m'empêcherez plutôt de respirer. Je chasserai malgré vous et à votre barbe, entendez-vous bien, jusqu'au dernier soupir; c'est moi qui vous le dis, moi, le roi. J'ai été trop bon jusqu'à présent, je me le reproche, mais ma patience est à bout et je prouverai à ceux qui m'ont méconnu, oui je leur prouverai qu'on ne m'insulte pas impunément. Le sang de Louis XIV coule dans mes veines.

Emporté par la colère et par l'éloquence, Ferdinand s'était levé, et se promenait à grands pas en gesticulant à la manière napolitaine. La cause de Caroline était gagnée : elle aurait obtenu du roi,

séance tenante, dix fois plus de signatures qu'elle n'en demandait, malgré l'invincible répugnance qu'il avait pour la plume et pour l'écritoire; bien plus, elle l'aurait conduit par la main jusqu'au milieu de Palerme, mais elle n'en voulait pas tant pour un jour.

Pourtant le fer était trop chaud pour ne le pas battre immédiatement.

— Causons sans vous emporter, dit-elle à son royal époux ; le révérend père Caccamo, ici présent, vous dira que la colère est un péché ; et d'ailleurs, si légitime qu'elle soit, elle nuit à la prudence, et c'est de prudence que nous avons surtout besoin.

— Voyons, dit le roi, en se rasseyant, que faut-il faire.

— D'abord, et avant tout, il faut avoir pleine et entière confiance dans votre dévouée Caroline, et faire ce qu'elle va vous conseiller. Vous quitterez demain la Ficuzza, sous le prétexte d'une partie de chasse, et vous vous rendrez droit à Partanico, où vous trouverez le prince de Casséro.

— Casséro !... mais c'est un ami des Anglais !

— Il le fut, il ne l'est plus. Quoique membre du cabinet formé par eux, il fait nos affaires au ministère aussi bien et mieux que nous ne pourrions les faire nous-mêmes. Son inimitié contre son collègue Belmonte nous a servis à souhait. Il vous exposera lui-même l'état des choses, et vous mettra au fait de la situation; après quoi, il vous accompagnera à notre villa de la Favorite, d'où vous ferez votre entrée à Palerme : là, vous déclarerez que, votre santé s'étant rétablie, vous reprenez les rênes gouvernement, et vous publierez la proclamation dont je vous soumets ici le modèle.

Par cette proclamation, qui vit le jour en effet, mais beaucoup plus tard (1), Ferdinand prenait l'engagement formel de donner une constitution libre et de fonder l'indépendance nationale sur une nouvelle base. Les termes de cette solennelle promesse sont tels, que Castoréo lui-même, ce représentant du principe démocratique en Sicile, ne les aurait pas mieux choisis. « Le peuple, y est-

(1) Le 1er mai 1815.—L'auteur est obligé de dire *historique*, comme dans les romans de madame de Genlis. Quand on tient au mot propre, il n'y a malheureusement qu'une manière de dire les choses semblables.

« il dit textuellement, sera souverain, et le prince,
« qui n'est que dépositaire des lois, donnera la plus
« désirable et la plus énergique des constitutions. »

Le mot de constitution fit bien froncer le sourcil au vieux despote qui avait une antipathie invincible contre tout ce qui sentait de près ou de loin le jacobinisme; or, pour lui, tout ce qui n'était pas ancien régime et habillé comme tel, était jacobin. Il suffisait, pour revêtir à ses yeux ce caractère infernal, de couper sa queue et d'allonger ses culottes. Le pantalon n'eut jamais d'ennemi plus acharné que lui. Ce n'est pas que le mot de constitution représentât quelque chose de net à son esprit obtus; mais il lui suffisait de savoir que c'était une limitation quelconque de son pouvoir et de ses caprices, pour qu'il abhorrât d'instinct ce monstre né du délire populaire.

Quant à Caroline, elle n'avait dans l'origine, à cet égard, des idées ni plus justes ni plus libérales : sa conduite ne l'a que trop prouvé; mais l'adversité l'avait modifiée et plus encore la parole austère et dominatrice de Castoréo; elle était sincère en ce moment vis-à-vis de lui, vis-à-vis d'elle, mais

non vis-à-vis de Ferdinand qu'il fallait tromper pour le faire agir, comme on trompe dans leur propre intérêt les enfants têtus. S'apercevant du mauvais effet produit par sa proclamation sur l'esprit du roi, effet d'ailleurs qu'elle avait prévu, elle lui dit en souriant:

—Ces mots nouveaux vous étonnent? Ne vous en alarmez pas. Il faut bien, pour triompher des Anglais, les combattre avec leurs propres armes : la victoire n'est possible qu'à cette condition.

Ferdinand n'était pas homme à engager une discussion approfondie sur un sujet si sérieux; sa haine des affaires, qui n'etait qu'une incapacité radicale, servait merveilleusement les projets de Caroline: il demeura convaincu que cette proclamation n'était qu'une ruse de guerre imaginée par sa femme pour mieux arriver à ses fins, et il signa sans plus d'explication. Il n'en demanda pas davantage et ne s'enquit ni des ressources ni des moyens d'action que la reine avait en son pouvoir. Il s'était mis tout d'un coup dans la tête de ressaisir sa couronne, et toute idée, même la plus impra-

ticable, la plus folle, devient idée fixe dans les cerveaux étroits et opiniâtres.

— Je vous ai soumis mon plan, reprit diplomatiquement Caroline, vous ne me dites pas si vous l'adoptez, ou si vous en avez un autre? Je suis prête à abandonner le mien pour embrasser le vôtre.

— Le tien me va, répondit le roi enchanté, comme on dit vulgairement, qu'on lui mâchât la besogne; je me range à ton avis: demain je quitte la Ficuzza, et nous verrons ce que dira Bentinck.

— Ce n'est pas ce qu'il dira qui nous importe, c'est ce qu'il fera; voilà ce qu'il faut prévoir, et ce que j'ai prévu de longue main. Soyez ferme, soyez roi, et la partie est infailliblement à nous.

— Quant à cela, ma chère Caroline, tu peux être tranquille : si l'affaire manque, ce ne sera pas par ma faute; je m'ennuie bien trop à la Ficuzza pour y revenir jamais, à moins d'y être contraint par la puissance des baïonnettes, comme disait ce scélérat de Mirabeau, à la tête de ses jacobins. Mon père, continua-t-il, en s'adressant à son confes-

seur, bénissez notre entreprise, et priez Dieu qu'elle réussisse.

Le révérend père ne se fit pas demander deux fois sa bénédiction; il la donna tout de suite dans les termes les plus propres à inspirer à son pénitent du courage et de la sécurité. Entrevoyant déjà le port, c'est-à-dire la cour, il entrait à pleines voiles dans les eaux de la reine, et appuyait de toute la force du pouvoir spirituel les projets temporels et tout mondains de l'alliée de Castoréo. Quand il eut béni et rebéni le couple royal, il s'agenouilla dévotement; le roi et la reine l'imitèrent, et il fit une prière fervente pour le triomphe de leurs majestés siciliennes, les absolvant à l'avance de tous les péchés, grands ou petits, qu'ils pourraient commettre dans l'exécution de leur pieux dessein. Dieu aurait égard à la circonstance; et si le sang des hérétiques devait couler, ce sang, disait-il comme Parafanti, était-il après tout si précieux ?

La nuit était fort avancée quand la reine prit congé du roi pour aller, disait-elle, attendre au lieu de son exil sa prochaine délivrance; mais, au lieu de retourner à Castelvétrano, elle prit mys-

térieusement la route de Palerme, pour y surveiller, y diriger, à l'insu du roi, les grands événements dont il n'était que l'instrument obligé, mais passif. L'expérience lui avait prouvé qu'elle ne devait pas confier à d'autres mains qu'aux siennes les fils qui faisaient mouvoir cet automate couronné.

—Eh bien ! majesté, lui demanda Castroné, qui l'avait accompagnée dans son expédition et qui l'attendait à quelque distance, la visite s'est-elle bien passée ?

— Enfin, répondit-elle avec un tressaillement intérieur, le jour de la vengeance est arrivé.

Ivre de joie, d'espérance, elle passa le reste de la nuit à cheval sans éprouver aucune fatigue, aucune crainte, malgré l'obscurité de la nuit, et quoique les sentiers détournés que le prudent Castroné lui faisait suivre à travers les montagnes de Marineo fussent étroits, scabreux, souvent en précipice, et, de plus, exposés à toute espèce de rencontres : il est vrai que la bande de Francatripa l'escortait à distance, prête à faire main basse sur les indiscrets, qu'ils fussent Anglais ou Siciliens; mais elle ignorait cet excès de précaution, due encore à la prudence

de Castroné : et, se croyant seule avec son guide, elle avait tout le mérite de son courage.

La nuit se passa sans accident. La seule émotion qu'éprouvât Caroline était l'impatience. Elle aspirait ardemment au lendemain; il lui semblait qu'en précipitant la marche de son cheval, elle précipitait la marche du temps, et son lourd écuyer avait bien de la peine à suivre son allure fougueuse et saccadée.

Le jour la surprit sous les hauteurs du Gibilarossa.

Quand elle vit les coupoles de Palerme briller aux rayons du soleil levant, son cœur battit avec violence, comme le joueur qui voit poindre la carte sur laquelle repose toute sa fortune. Toutefois, elle évita la ville, et, la tournant à distance, elle alla s'enfermer dans la villa royale de la Favorite, sans avoir été vue de personne pendant ce rapide et périlleux voyage.

## LVIII

### LE BAISER DE JUDAS.

—

Tandis que Caroline pratiquait toutes ces mines souterraines sous les pas des Anglais, le vieux parlement aux trois bras continuait, quoique moribond, et en attendant celui des deux chambres qui devait l'enterrer, le grand jeu constitutionnel; le ministère tenait les cartes, lord Bentinck était derrière qui conseillait. Or, un jour, il arriva qu'une bouteille chargée de poudre et de clous

éclata sous une des fenêtres de la salle où les députés étaient en séance : grande rumeur et grand désordre sur tous les bancs ; mais, après s'être tâtés, les honorables reconnurent qu'aucun d'eux n'était blessé ; la peur s'évanouit avec le danger, et l'on put dire avec Shakspere : « Beaucoup de bruit pour rien. »

L'explosion de cette machine infernale en miniature, invention ridicule encore plus que perverse, produisit une explosion non moins bruyante de paroles furieuses et calomnieuses. Les Anglais et leurs amis imputèrent cet attentat stupide à la reine, convaincue dès lors à leurs yeux d'avoir voulu faire sauter le parlement. La fameuse conspiration des poudres ne fit pas plus de bruit en son temps.

Le fait est qu'un certain baron Craca fut compromis dans cette affaire, et véhémentement soupçonné de l'avoir montée ; or, ce Craca passait à Palerme pour un agent de Caroline, qu'il trompait par l'exagération d'un zèle intempestif et par de faux rapports, afin, sans doute, de lui extorquer de l'argent, tactique ordinaire aux intrigants de

cette espèce. La mouche du coche est l'histoire de tous les pays, de tous les siècles, de tous les partis; seulement, la fable ne dit pas que la mouche se soit fait payer ses services.

Quoi qu'il en soit, cet incident tragi-comique ne fit que redoubler l'inquiétude, l'irritation des esprits, et c'est là probablement tout ce qu'avait voulu l'auteur de la bouteille infernale.

A quelque temps de là, un groupe épais et animé était rassemblé sur l'Ottanpla, nom que l'on donne à une petite place octogone assez originale, ouverte au centre de Palerme, c'est-à-dire au point d'intersection des deux longues rues du Casséro et de la Maquéda, qui se croisent à angles droits et coupent la ville en quatre segments égaux. Ce groupe était composé d'ouvriers sans ouvrage et de manœuvres du port; on y voyait aussi quelques matelots, reconnaissables à leur bonnet de laine, à leur ceinture de soie et à cet air délibéré qu'ont les marins de tous les pays. Ouvriers et manœuvres étaient fort mal vêtus, plusieurs même l'étaient à peine : l'un n'avait qu'une moitié de chemise, et quelle chemise!. l'autre n'en avait pas du

tout; celui-ci portait un lambeau de caleçon ; celui-là se drapait, en guise de manteau, dans une loque sans forme, sans couleur, sans nom ; tous étalaient sans pudeur, aux yeux du public, ces haillons effroyables qu'on ne voit qu'en Sicile.

Le prix du pain avait subi récemment une augmentation considérable, et cette circonstance était la cause ou le prétexte du rassemblement qui devenait plus compact d'un instant à l'autre et plus menaçant.

— Que sainte Rosalie nous vienne en aide ! disait l'un ; nous en serons bientôt réduits à manger les pierres du mont Pellégrino.

— Pourvu encore, disait un autre, que les Langoustes ne les envoient pas au moulin pour en faire de la farine.

— Que ceux qui ont dîné, dit un troisième, lèvent la main !

— Je la baisse, répondit un quatrième.

— Nous la baissons tous, crièrent cent voix en même temps.

— Que ceux qui veulent dîner lèvent la main! reprit le même orateur.

Tout le monde se leva avec un hourrah qui fit retentir les échos de la place.

— Comment, mes fils, s'écria la même voix, vous avez faim et vous restez là à faire la conversation, comme des moines repus au sortir du réfectoire? On dirait à vous voir que les pains ont des ailes et qu'ils vont d'eux-mêmes vous tomber dans la bouche. Si vous en voulez, allez les prendre.

— Où? où?

— Eh! pardieu, où y il en a.

— Mais où y en a-t-il?

— Vous le demandez!... Il y en a chez les boulangers, chez les ministres, chez les barons, chez les Anglais, chez tous les vampires insatiables qui s'engraissent avec le sang du pauvre peuple; car il ne faut pas vous imaginer, mes fils, qu'Aci, Belmonte, Bentinck et les autres se privent de dîner parce que vous avez faim; bien au contraire, ils n'en dînent que mieux et se moquent de vous par-dessus le marché. En avant! les braves! Le blé croît pour tout le monde.

Il se fit à ces mots un grand mouvement dans

la foule toujours grossissante, et mille cris inarticulés éclatèrent de toutes parts; déjà plusieurs réverbères avaient volé en éclats, et les vitres de la place commençaient à prendre le même chemin. Une fois allumée, la mèche gagnait de proche en proche : une explosion était inévitable.

En ce moment, une procession d'un singulier genre déboucha du Casséro sur l'Ottanpla. Un homme à cheval portait, à l'extrémité d'une longue perche, un tableau grossièrement enluminé, mais calculé pour l'effet, où l'on avait représenté deux femmes embrassées : l'une, douée d'un embonpoint monstruenx et d'une face rubiconde; l'autre, au contraire, maigre, pâle, exténuée et aux trois quarts étouffée sous la lourde étreinte de la corpulente matrone : celle-ci figurait la Grande-Bretagne, l'autre la Sicile, et, afin qu'on ne s'y trompât point, le peintre avait eu soin de les habiller l'une et l'autre aux couleurs respectives des deux nations. Le tableau était surmonté d'un écriteau où l'on lisait en gros caractères : BAISER DE JUDAS.

Cette personnification burlesque, mais vraie et

frappante, de l'alliance anglo-sicilienne, était une invention du baron Craca, qui, sans doute, s'était inspiré d'un assez mauvais groupe antique conservé à Palerme, et dans lequel on a voulu voir une statue de Rome embrassant une statue de la Sicile. Immobile et muet sur sa selle, le porteur de cette subversive image remplissait son office avec une gravité et un aplomb imperturpables ; semblable au porte-enseigne d'une hermandad espagnole ou d'une confrérie musulmane, il allait droit devant lui, sans se préoccuper le moins du monde de l'effet qu'il produisait, si bien qu'on l'aurait pu prendre pour un automate. Il était entouré et suivi d'une immense foule de peuple qui vociférait contre les Anglais de toute la force de ses mille poumons. Quand ce flot impétueux déborda sur l'Ottanpla, il fit le trou dans le mur vivant qu'il trouva devant lui et se fraya un passage à travers la tranchée qu'il venait de s'ouvrir. Alors les deux rassemblements se confondirent et n'en formèrent plus qu'un seul, animés des mêmes passions et poussant le même cri de : Mort à l'Anglais !

On parvint ainsi sur la petite place Prétorienne où est situé le palais du Sénat ; arrivé là, le porte-enseigne mit pied à terre et hissa le tableau au haut de la grande fontaine monumentale qui est devant le palais ; cela fait, il remonta tranquillement à cheval et se perdit dans la foule. Dès lors la place Prétorienne devint le centre du rassemblement qui se décuplait pour ainsi dire de minute en minute. Toutes les boulangeries des environs avaient été forcées et pillées en un clin d'œil sans préjudice des autres boutiques de comestibles, car le peuple ne voulait d'abord que manger ; mais s'excitant par degrés au pillage, il ne respectait plus rien et saccageait sans pitié tout ce qui lui tombait sous la main.

Le préteur, qui était une espèce de maire vêtu de la toge romaine, et quelques membres de l'autorité municipale affublés pompeusement du titre de sénateurs, ayant paru sur le balcon du palais pour haranguer la multitude ; leur voix fut couverte par des vociférations effrayantes : les mots *pain* et *faim* étaient les seuls que l'on distinguât, parce qu'ils surnageaient seuls dans cette effroyable tour-

mente ; bientôt le peuple, ne s'en tenant pas aux paroles, et quelques pierres commençant à siffler dans l'air, les vénérables magistrats jugèrent prudent de battre en retraite ; ce dernier frein disparu, la furie populaire ne connut plus de bornes ; mais l'émeute était sans chefs, sans direction, sans armes, le premier régiment venu en aurait eu raison presque sans coup férir.

Voyons ce qui se passait pendant ce temps dans le quartier des Conciapelli. De retour à Palerme, le vieux consul Lazzaro s'était mis en relation avec le chevalier Vito Vitali, ambassadeur occulte des Beati-Paoli trapanais ; ils avaient eu secrètement plusieurs entrevues dans le but de concerter en commun les nouvelles vêpres siciliennes complotées par Allégroni à l'insu de Caroline qui, de son côté, ourdissait le même complot. Afin d'avoir sous la main ses terribles alliés, Vito Vitali s'était logé au seuil même de leur quartier ; dans une maison attenante à l'église de Sainte-Marie-de-la-Lumière, *Santa Maria del Lume*. On n'en était encore qu'aux préliminaires ; rien n'était prêt pour l'action. La hausse du pain était une circon-

stance favorable dont on se promettait bien de tirer parti, mais il s'agissait de ne pas manquer son coup, car les Anglais n'étaient pas hommes à en laisser tenter un second. On calculait tout, on prévoyait tout, sauf l'imprévu.

Les choses en étaient là, lorsque éclata l'émeute de l'Ottanpla. Lazzaro fit immédiatement sonner le tocsin à l'église Saint-Roch, qui est la paroisse du redoutable faubourg, et, tandis qu'accourus au signal d'alarme, les Conciapelli se rassemblaient tumultueusement sur leur place d'armes, il alla prendre conseil de Vito Vitali. Il fut décidé qu'on saisirait au vol l'occasion inespérée qui se présentait d'elle-même, et qu'on se mettrait à la tête du mouvement ébauché, afin de le tourner au profit de la grande croisade en projet. Tous les Anglais devaient être massacrés, après quoi on rendrait le trône aux princes exilés, à condition qu'ils déclareraient la Sicile libre et indépendante de Naples à jamais. Tel était, on doit s'en souvenir, le rêve des adeptes de Saint-Paul.

Lorsque Vitali eut donné à Lazzaro les instructions qu'il était chargé de lui transmettre, il prit

les devants pour lui préparer les voies. Ne pouvant, à cause de ses infirmités précoces et de sa vieillesse prématurée, aller à pied ni à cheval, il monta dans une voiture découverte, et se fit conduire au centre de l'émeute. Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint jusque-là : la foule ne lui livra passage que parce qu'elle voyait en lui le chef, ou l'un des chefs qui lui manquaient, et qu'elle réclamait à grands cris ; car il est à remarquer que partout le peuple insurgé veut des conducteurs, qu'il s'en donne quand il n'en a pas, et qu'il les prend d'ordinaire au-dessus de lui, rarement parmi ses égaux. Est-ce envie ou servilité ? La haute naissance du *marquis* de Lafayette et du *comte* de Mirabeau n'ont pas peu contribué à leur popularité. Quand donc les yeux des hommes se dessilleront-ils ? N'ont-ils pas été dupes assez longtemps des simulacres ? Esclaves de hochets puérils, ils sont encore dans l'enfance et dans la nuit. Quand te lèveras-tu sur la terre, soleil tardif des réalités ?

Dès que la foule se fut aperçue que le chevalier Vitali n'était pas un simple curieux, mais qu'il sympathisait avec elle et partageait ses passions,

elle s'ouvrit devant son carrosse avec des transports d'amour et de joie; ce jeune vieillard, blanchi, brisé dans les cachots, dans les tortures, attendrissait tous les cœurs, en même temps que sa voix énergique et sa physionomie résolue commandaient l'obéissance à tous les bras; chacun, à la vue de cette victime de la tyrannie, était saisi d'un respect involontaire, et il fut conduit, presque traîné en triomphe devant le palais du sénat.

— Honneur, dit-il en apercevant le tableau du Baiser de Judas qui flottait sur la fontaine, honneur à la main qui a tracé cette trop fidèle image de nos calamités! Gloire au génie qui l'a conçue! L'amour de la Sicile peut seul l'avoir inspirée. Oui, l'artiste a raison; l'Angleterre nous étouffe sous prétexte de nous embrasser; sa sollicitude n'est que de l'égoïsme, sa protection de la tyrannie. Valeureux peuple de Palerme, peux-tu te laisser traiter ainsi? As-tu donc oublié ce que furent tes ancêtres, et ce que tu peux, ce que tu devrais être encore? Mais vous n'avez donc jamais lu l'inscription de la cathédrale : PRIMA SEDES. REGIS CORONA. REGNI CAPUT. Ce qui veut

dire, mes amis, mes frères, que Palerme est le premier siége épiscopal de l'Église, la couronne du roi, la tête du royaume, oui, la tête, car la Calabre, la Pouille et Naples même ne sont que des provinces, nous sommes la métropole. Nos jours de gloire sont passés, mais pourquoi ne reviendraient-ils pas? Vous n'avez qu'à le vouloir, et votre exemple, comme aux temps des Vêpres, entraînera toute la Sicile.

Ces paroles échauffèrent jusqu'à l'incandescence les passions déjà allumées de la multitude. Debout dans son carrosse, Vito Vitali dominait cette mer furieuse et la gouvernait au gré de sa parole. Comme on s'étonnait autour de lui que les Conciapelli, les premiers toujours à pareille fête, n'eussent pas encore paru :

— Ils viendront, répondit-il, et vous prêteront main forte, pourvu que vous vous comportiez en hommes et que votre feu ne s'en aille pas en fumée. Il faut que ce jour marque dans nos annales. Mort aux Anglais!

— Mort aux Anglais!

Ce cri meurtrier fut répété en chœur par les

mille voix de la multitude et roula de rue en rue comme un coup de tonnerre ; Palerme en trembla jusqu'en ses fondements. Quand Vitali vit l'orage populaire à ce point déchaîné il l'abandonna à sa propre furie; confiant l'émeute à la direction de Lazzaro qui approchait, il se déroba quelque temps à l'ovation dont il était l'objet, afin d'aller exécuter, à la faveur du tumulte, la sentence capitale prononcée par le tribunal de Saint-Paul contre le marquis Artali.

Cependant le comte de Caltanisetta, capitaine-justicier de la ville, avait requis la force armée pour réprimer l'émeute, et monta lui-même à cheval, croyant imposer au peuple par sa présence; mais son espoir fut déçu, on l'accueillit par des huées et des quolibets.

Son père, le prince de Paternò, avait épousé en secondes noces une jolie, une trop jolie femme, devenue l'Aspasie sicilienne ; elle était jeune, il était vieux ; en revanche il était fort riche, mais comme on vivait alors sous le régime du droit d'aînesse, ses grands biens devaient passer au comte de Caltanisetta, fils aîné du premier lit. Ceci

ne faisait pas le compte de la jeune marâtre, fort désireuse d'hériter de son vieux mari, ne fût-ce qu'à titre de dédommagement. La loi était contre elle: elle résolut de changer la loi. Dans ce but, elle monta une intrigue audacieuse au parlement parmi les jeunes députés du bras domanial ou tiers-état, moins intéressé dans la question que le bras baronnal ; mettant sa beauté au service de sa cupidité, elle leur prodigua ses regards les plus tendres, ses plus doux sourires, et paya leurs voix le prix qu'ils y mirent. Ils n'avaient garde de la donner pour rien, et l'on devine quelle monnaie avait cours sur ce marché banal. Elle voulait réussir, elle réussit : l'abolition des majorats fut proposée par le bras domanial, sous le prétexte du bien public, et votée au parlement après des débats,... que dis-je?... des tempêtes qui mirent le ministère en désarroi (1). Tout cela, pourquoi? Pour substituer une belle-mère à son beau-fils dans la succession d'un vieux Crésus.

O provinciaux naïfs, qui croyez au journal et

(1) La mesure fut ajournée alors par le véto du vicaire-général, mais définitivement exécutée quelques années plus tard.

au député, voilà les coulisses de ce bruyant théâtre de la politique où vous prenez des masques pour des visages ! Que de réformes, — et des meilleures ! — n'ont pas une origine plus pure ni des instruments plus consciencieux ! Que de Titans sont des nains ! Et, malgré tout, l'humanité marche, le bien s'accomplit, même au moyen du mal, parce que le progrès est une loi nécessaire, une force invincible, et qu'il entre dans les plans immuables de la Providence.

Revenons à Castalnisetta.

— Mes enfants, dit-il en essayant de haranguer la foule, voyez en moi votre père ; je viens en ami pour combattre en vous l'effet des mauvais conseils et pour vous sauver de vous-mêmes.

— Songe plutôt à sauver ton patrimoine, interrompit une voix.

— Voyez un peu l'officieux, dit une autre, il ne sait pas conduire ses propres affaires et veut se mêler des nôtres !

— Va faire la police dans ta famille, dit une troisième, elle en a bon besoin.

— Mets tes sbires chez ta marâtre en guise de duègnes, et qu'ils ferment bien les grilles.

— Prends garde surtout qu'elle ne les débauche.

De lazzi en lazzi, il fut impossible à Castalnisetta de placer une parole.

Ce fut bien pis, lorsque Mack parut à la tête d'un régiment sicilien. C'était le même général qui devait mettre à la raison la république française, et qui, à cet effet, partit de Naples avec quarante mille hommes; mais il n'était pas à Rome, que son armée se fondit au seul bruit de l'approche de Championnet. Le roi Ferdinand, qui faisait partie de l'expédition, regagna sa capitale dix fois plus vite qu'il ne l'avait quittée, et Mack le suivit philosophiquement jusqu'à Palerme sans avoir mis personne à la raison.

— Place au barbe ! cria le peuple en l'apercevant. Place ! place !

Or les barbes sont les chevaux qu'on fait courir le long du Casséro à la fête de sainte Rosalie; l'allusion est facile à saisir.

— Place! place! répétait la foule. Levez les barrières! Voyez comme il court! A lui le prix! Bravo! Vive le roi des barbes!

Il était impossible de faire à un chef d'armée un accueil plus injurieux, et il rappelait à Mack, de la façon la plus sanglante, la triste campagne dont le souvenir n'avait rien de glorieux pour son amour-propre. On ne le prenait pas même au sérieux. Un immense éclat de rire partit du sein de la multitude; l'hilarité gagna jusqu'aux soldats qu'il commandait, et qui refusèrent net de tirer sur l'émeute, sans cependant fraterniser encore avec elle. Un reste de discipline les retenait sous le drapeau; mais ils y demeuraient l'arme au bras dans une complète inertie.

Un coup de canon, tiré de la Maquéda, annonça au peuple l'arrivée d'un nouvel ennemi, et un régiment anglais, précédé d'une batterie légère, apparut inopinément. A la manière dont il commença l'attaque, on put juger qu'il ne s'agissait plus de rire, mais de se battre. Une volée de boulets fit voler en mille pièces le *Baiser de Judas* qui flot-

tait toujours sur la fontaine prétorienne comme l'étendard de la sédition; une seconde volée refoula l'avant-garde sûr le gros de l'émeute, une troisième jeta le désordre dans ses rangs. Après la canonnade vint la fusillade, et les insurgés n'avaient pour riposter à un feu sûr et bien nourri que de vieux pistolets et des escopettes en mauvais état. Pourtant ils faisaient bonne contenance; mais entassés, mal armés, sans artillerie, réduits à la défensive, ils avaient contre eux toutes les chances, et l'on pouvait prévoir dès les premiers coups de fusil, une boucherie suivie d'un sauve-qui-peut général.

Le combat changea de face subitement : une décharge épouvantable éclata derrière les Anglais et leur tua beaucoup de monde; pris entre deux feux, ils furent contraints de diviser leurs forces afin de former deux fronts de bataille, et s'affaiblirent par cette manœuvre obligée. Le nouvel ennemi qui surgissait derrière eux, était beaucoup moins nombreux que l'autre, mais mieux armé, mieux discipliné, et disposé avec une certaine tactique qui accusait la présence d'un chef expéri-

menté. Ce chef n'était autre que Lazzaro, accouru au secours de la révolte à la tête des Conciapelli. Passé maître en fait d'émeutes, et versé dans la guerre des rues, grâce à une longue habitude, le vieux consul utilisait toutes ses ressources et les doublait en les ménageant; formée, ordonnée par lui, la terrible corporation était digne de ses leçons et le secondait vaillamment. D'ailleurs, ils savaient par cœur la ville de Palerme, et se multipliaient par leur connaissance approfondie des localités.

Les Anglais ne tardèrent pas à l'apprendre à leurs dépens. Au lieu d'un ennemi compact, saisissable et vulnérable par sa masse même, ils se virent bientôt assaillis par une nuée de tirailleurs invisibles dont les coups partaient de tous les côtés à la fois et portaient avec une précision meurtrière. Les masses de la place du sénat, enhardies, électrisées par le renfort qui leur arrivait si à propos, avaient quitté la défensive, et l'artillerie même ne pouvait déjà plus contenir ce torrent impétueux, si bien que le régiment britannique dut songer à la retraite; quoique serré de près, il

l'exécuta en assez bon ordre le long du Cassèro, sauf à reprendre plus tard une terrible revanche.

Le régiment de Mack en avait fait autant : ordres, menaces, prières, rien n'avait pu le faire sortir de sa neutralité, et il regagna sa caserne sans avoir brûlé une amorce. Les deux armées victorieuses opérèrent leur jonction sur le champ de bataille aux cris mille fois répétés de : — Vivent les Conciapelli !

— Vive Caroline !

— Mort aux Anglais !

Devenu chef de l'insurrection, le vieux Lazzaro comprit toute l'étendue de la responsabilité qui pesait sur lui et s'appliqua, en homme habile et consciencieux, à ne pas rester au-dessous de ses fonctions. Il passa d'abord en revue ses troupes régulières et irrégulières, puis assigna à chacun son rang. Excepté quelques diversions nécessaires, son plan de campagne était de tenir ses masses constamment concentrées et d'attaquer chaque position avec toutes les forces dont il disposait,

espérant ainsi vaincre la tactique par le nombre et la discipline anglaise par l'impétuosité méridionale.

Le peuple de Palerme est peu scrupuleux sur le choix de ses auxiliaires ; quand il se soulève, ce qui lui arrive souvent, son premier soin est de forcer les prisons et d'armer les prisonniers sans distinctions de crimes, qu'ils soient là pour dettes ou pour assassinat. Aussi la foule ne manqua-t-elle pas de crier.

— Aux prisons !

— Aux prisons !

Mais ce jour-là Lazzaro ne voulait pas perdre un temps précieux en expéditions inutiles, et les Conciapelli qui avaient le mot d'ordre crièrent de leur côté :

— Aux casernes !

— Aux casernes !

Ce cri couvrit l'autre et les Conciapelli formant l'avant-garde, avec leur consul en tête, l'émeute en masse marcha sur le quartier occupé par la garnison britannique, non sans piller, brûler et tuer

sur son passage tout ce qui appartenait aux ennemis et même aux amis.

Voyons, pendant ce temps, ce que faisait le chevalier de la mort, Vito Vitali, et comment il remplissait le sanglant mandat dont il était investi.

# LIX

## L'EXÉCUTION.

—

Chaque adepte de la terrible Confrérie de Saint-Paul était en possession d'une carabine fort courte, dont la crosse mobile se repliait le long du canon, de manière à occuper le moins de place possible, et à se dissimuler aisément sous un manteau ou même sous un vêtement moins ample; telle était l'arme dont s'était muni Vito Vitali pour exécuter la sentence du sombre et mystérieux tribunal. Dès

qu'il eut réussi à se soustraire à son triomphe de la place Prétorienne, il se jeta dans des rues détournées que l'émeute n'avait point envahies et qu'il trouva complétement solitaires. Une église ouverte se rencontra sur son passage : il y entra, et après s'être confessé au premier prêtre qu'il aperçut, il communia avec la ferveur d'un néophyte ; or, en célébrant les saints mystères, il avait sa carabine cachée sous son manteau. Quand il se fut mis en état de grâce devant Dieu, il alla s'agenouiller au pied d'une madone nichée au fond d'une chapelle obscure, et la supplia de guider sa balle vengeresse au cœur d'Artali. S'il devait périr dans cette sainte entreprise, il recommandait son âme à l'intercession divine de la mère du Sauveur.

Sanctifié, fortifié par la prière, il sortit de l'église et s'achemina sans hésitation, sans l'ombre même d'un scrupule, vers la maison du condamné. Comme elle se trouvait loin du théâtre de la sédition, les abords en étaient déserts ; à peine quelque passant furtif apparaissait-il de loin en loin pour disparaître à l'instant : tout favorisait l'œuvre de la vengeance. Vitali s'assura que le marquis Artali

était chez lui, et, se postant dans l'enfoncement d'une maison qui faisait face à la sienne, il l'aperçut en effet à travers une croisée qui donnait sur la rue. Plusieurs fois même il le vit regarder dehors d'un air inquiet, comme s'il eût voulu juger des progrès de l'insurrection.

A cette vue, son cœur battit d'une joie féroce, et ses yeux dardèrent des éclairs sinistres. Enfin, il se trouvait en présence de son ennemi! il le tenait en arrêt pour ainsi dire! il le couvait du regard! Le fil de sa vie était dans sa main! Il allait envoyer devant Dieu, sans confession, sans absolution, cette âme souillée de crimes et pétrie de sang! Quel transport! quelle ivresse! Oh! la haine a sa volupté comme l'amour! Vitali n'avait qu'un regret, c'était de ne pouvoir appliquer à son bourreau, devenu sa victime, la loi du talion, en lui faisant souffrir à son tour les longs et cruels tourments qu'il avait soufferts lui-même à Messine, et tant d'autres avec lui. Mourir d'une balle au cœur était une mort trop noble et trop douce pour l'inventeur des dammusi.

Une fois, le patient demeura à la fenêtre plu-

sieurs minutes de suite; Vitali saisit ce moment pour l'exécuter; il arma sa carabine, le coucha en joue, fit un signe de croix sur la batterie, et, après avoir visé quelques secondes pour ne pas manquer son coup, il lâcha la détente en palpitant. Au même instant une main souleva brusquement le canon de la carabine, qui partit en l'air. Avant d'avoir eu le temps de se retourner, Vitali fut désarmé et saisi au collet par un bras vigoureux.

— Eh! eh! l'ami, lui dit une voix grossière, vous croyez donc qu'il n'y qu'à tirer sur les gens! J'ai bien fait, pardieu! de vous surveiller; vos allures sournoises m'étaient suspectes, et je m'attendais à quelque mauvais coup de votre part. Vous allez me suivre, s'il vous plaît, chez le justicier; bonnes ou mauvaises, c'est à lui que vous direz vos raisons. J'ai bien peur qu'elles ne vaillent rien.

Vito Vitali fit un effort violent pour s'échapper des mains du sbire, — car c'en était un, — mais la force physique lui manqua, et il fut terrassé d'un seul coup.

— Ah! ah! dit le sbire en lui mettant le genou

sur la poitrine, tu fais le méchant; bouge à présent. Va, tu n'es pas de taille à te mesurer avec moi, et j'en ai réduit d'autres que toi, mon petit.

Frustré de sa vengeance au moment même où il l'accomplissait, retombé du ciel infernal qu'il s'était créé jusqu'au fond des abîmes, Vitali écumait de rage, et si la flamme des yeux brûlait, il aurait consumé du feu de ses regards l'auteur de cette cruelle déception. Convaincu qu'il était le plus faible et que la violence était inutile, il essaya la corruption.

— Écoutez, dit-il au sbire, si vous me rendez la liberté, je vous donne tout l'or que j'ai sur moi, et j'en ai beaucoup.

— Ah! tu as de l'or! Tu fais, pardieu! bien de me le dire, car j'oubliais de t'en débarrasser.

A ces mots, il plongea sa main dans les poches de son prisonnier, et en retira plusieurs poignées d'onces qu'il mit dans les siennes sans plus de cérémonie.

— Quand on veut corrompre un fonctionnaire public, reprit-il impudemment, au moins faut-il lui offrir quelque chose; car ce que tu m'offres

m'appartient par le droit de la guerre, et, comme tu vois, je n'ai pas besoin que tu me le donnes pour me l'approprier. Voyons, pourtant, as-tu des arguments plus péremptoires?

— Effronté voleur, si tu ne me relâches à l'instant, je te dénoncerai à la justice pour ce que tu es, et tu iras finir aux galères.

— Tu crois cela, mon petit? Tu n'es pas fort sur le code. D'abord la justice ne te croira pas, et je te dirai en face que tu en as menti.

— Lâche-moi, te dis-je, et je te promets tout ce que tu voudras.

— Oh! des promesses!... merci! On les fait avant, on les nie après. C'est connu. Je ne suis plus assez jeune pour donner, à mon âge, dans ces puérilités. Assez causé comme cela. Puisque tu n'as rien de plus substantiel à me dire, marchons. Le justicier n'attend que toi pour te faire pendre.

Puis, réfléchissant qu'en allant chez le justicier, son prisonnier pourrait bien lui être enlevé par l'émeute, il changea d'idée.

— Pardieu! dit-il, par égard pour tes jambes

qui ne m'ont pas l'air d'être bonnes, je veux bien te mener tout droit chez M. le marquis Artali. Puisque c'est à lui que tu en voulais, tu t'expliqueras avec son excellence. En sa qualité de magistrat criminel, il fera ton affaire aussi bien que le justicier.

Ce n'était pas chose facile que de se faire ouvrir la porte du palais dans un pareil moment : le sbire eut beau se faire reconnaître en bonne forme, on ne le croyait pas. Artali, qui avait mauvaise conscience, craignait que ce ne fût un stratagème pour s'introduire chez lui, et exercer sur sa personne quelque terrible vengeance. Poursuivi par les souvenirs de Messine, il redoutait des représailles. Sans même se douter que le coup de carabine parti devant sa maison lui fût destiné, le seul bruit de la détonation l'avait jeté dans de vives alarmes : quittant la fenêtre avec précipitation, il l'avait fermée avec le plus grand soin, et s'était retiré dans l'intérieur de ses appartements, prêt à fuir au premier danger par un escalier dérobé.

Vitali songeait, en frémissant, qu'il allait se retrouver face à face avec son ennemi, non plus en

vengeur, mais comme autrefois en martyr ; la fureur et la honte se partageaient son cœur. Une pâleur livide inondait son visage, ses lèvres blanches tremblaient, ses dents claquaient, ses genoux se dérobaient sous lui, le frisson de la mort glaçait tous ses membres. Puis soudain ressuscité, galvanisé par le désespoir, il recueillit toute l'énergie, toutes les forces qui lui restaient, et fit un dernier, un suprême effort pour s'arracher des mains de fer qui le garrottaient ; mais, hélas ! il fut encore vaincu.

Cependant la porte ne s'ouvrait pas, et l'on parlementait en vain. Tout à coup le prisonnier découvrit à l'extrémité de la rue un gros d'insurgés qui allaient passer sans l'apercevoir. A cette vue, il mit toute sa vie, toute son âme dans un cri de détresse si déchirant, si éclatant, qu'il fut entendu. En un instant il fut entouré, secouru par la bande libératrice, et reconnu par elle pour l'orateur de la place Prétorienne.

— C'est lui ! c'est lui ! cria-t-elle avec enthousiasme, et en élevant sur les bras son héros du matin.

Il est inutile d'ajouter que le sbire avait pris la fuite sans regarder derrière lui.

— Merci, mes amis ! merci ! dit Vitali en versant des larmes de joie. Vous me rendez plus que la liberté, plus que la vie, vous me rendez la vengeance ; continuez votre ouvrage. C'est ici la maison d'Artali, l'instrument le plus servile, le plus sanguinaire qu'ait jamais eu la tyrannie. C'est lui qui a fait de moi, à vingt-cinq ans, un vieillard, et qui m'a mis dans l'état où vous me voyez. Bien d'autres ont enduré dans les cachots des tortures semblables aux miennes : beaucoup n'en sont jamais sortis. Souffrirez-vous qu'un pareil monstre souille plus longtemps de sa présence la terre de la liberté ? Point de grâce ! point de pitié ! C'est aujourd'hui le jour de la justice ; ô peuple ! rends-la donc en vertu du droit dont Dieu t'investit et du pouvoir qu'il te confie.

Vitali n'avait pas fini de parler que le palais maudit était assiégé par la multitude, qui ne tarda pas à s'en emparer ; mais, à l'approche du danger, Artali s'était évadé par une secrète issue : il fut impossible de le prévenir ni de l'atteindre, et

Vitali se vit une seconde fois déçu dans sa vengeance.

— Patience ! se dit-il avec une sombre résignation ; il est écrit dans les saintes Écritures que les châtiments les plus lents sont les plus sûrs.

Le palais paya pour son maître et fut incendié après avoir été pillé de fond en comble. Cela fait, la bande incendiaire poursuivit sa route en emmenant avec elle en triomphe le chevalier Vitali. Ils furent bientôt rendus au centre de l'insurrection.

Fidèle à son plan, Lazzaro avait porté toutes ses masses contre le quartier britannique. Il n'espérait pas le surprendre, mais l'emporter d'assaut à la faveur du nombre et d'une attaque impétueuse. Quel ne fut pas son étonnement en le voyant abandonné ! Les Anglais avaient adopté la même tactique que le vieux consul, c'est-à-dire qu'ils avaient concentré toutes les troupes disséminées dans les différents quartiers de la ville, et, prenant une position favorable aux environs du palais royal, ils attendaient l'émeute mèche allumée. Plusieurs régiments de l'armée indigène s'étaient

joints à eux. Les douteux étaient consignés dans leurs casernes.

Lazzaro comprit tout de suite ce qu'une semblable manœuvre avait d'avantageux pour l'ennemi et de périlleux pour lui-même ; car, comment attaquer de front sur un terrain découvert, avec des bandes sans discipline, sans armes pour la plupart, et sans munitions, une armée régulière, exercée, étrangère, bien fournie de tout, même de cavalerie, et appuyée d'une artillerie formidable? Évidemment, c'était conduire à la boucherie le troupeau populaire ; toute la valeur des valeureux Conciapelli ne le sauverait pas, ni eux non plus, d'une mort certaine et inutile. Pourtant, il fallait prendre un parti, et le prendre vite ; on ne retient pas impunément dans l'inaction des masses qui ont respiré l'odeur de la poudre et du sang. Lazzaro flottait encore irrésolu entre une prudence que tout lui commandait et un coup de tête désespéré, lorsqu'il fut rejoint par Vito Vitali. C'est le ciel même qui le lui envoyait pour le décharger de la terrible responsabilité qui pesait sur sa tête, ou du moins pour la partager avec lui. En quelques

mots l'émissaire de Saint-Paul fut au fait de la situation.

— Dieu n'est pas pour nous aujourd'hui, dit-il d'un air sombre ; mieux vaut ajourner la bataille que de la perdre ; ajournons-la, pour la gagner. Une défaite nous écraserait pour longtemps, pour toujours peut-être, et le prestige de Palerme s'évanouirait en Sicile, une retraite au contraire ne compromet rien et laisse tout en question. Ne donnons pas aux Anglais la satisfaction de dire qu'ils nous ont battus.

Vito Vitali formulait la propre pensée de Lazzaro qui adopta son avis sans discussion, et donna le mot d'ordre en conséquence aux Conciapelli. Cependant la multitude impatientée vociférait avec fureur et demandait à grands cris qu'on la menât à la fête des Langoustes. Le jour tombait déjà et l'*Angelus* sonnait aux clochers de la ville. Vitali profita de cette circonstance pour mettre à exécution son plan de retraite.

— A genoux et chapeaux bas ! cria-t-il ; remercions la Madone de la victoire qu'elle nous a donnée ce matin sur la place prétorienne. Les habits

rouges ont fui devant nous ; c'est assez pour un jour ; contentons-nous aujourd'hui de ce premier succès, et n'abusons pas de la protection divine ; demain vous achèverez l'ouvrage que vous avez si bien commencé, et vous l'achèverez en plein jour ; la nuit approche, et ce sont les assassins qui tuent dans les ténèbres ; les enfants de Palerme veulent combattre et vaincre à la clarté du soleil.

Docile à la voix du jeune vieillard qu'elle avait pris pour chef, la foule agenouillée se mit à réciter en chœur l'oraison du soir, et, s'emparant de la nouvelle idée qu'il avait jetée en elle, avec la même ardeur qu'elle aurait mise à adopter l'idée contraire, elle se releva en criant :

— A demain la fête des Langoustes !

— A demain !

— A demain !

Vitali fit chorus avec Lazzaro, et tous les deux regagnèrent le quartier de Saint-Roch à la tête des Conciapelli. Privée dès lors de chef et de direction, la foule se dispersa, et quelques heures après la ville était aussi tranquille qu'à l'ordinaire. Mais

le peuple avait donné aux Anglais un échantillon de son savoir faire, et laissé dans leur cœur un levain d'inquiétude que sa retraite fut loin de dissiper, car enfin ce n'était pas là une solution, c'était un armistice, peut-être une ruse de guerre, et, dans le doute, ils jugèrent prudent de rester toute la nuit sous les armes.

Rentrés dans leurs foyers, les Conciapelli établirent des sentinelles à la tête de leurs rues, et des postes à tous les carrefours. Bien fin qui les aurait surpris. Lazzaro, qui avait vieilli dans les émeutes, poussa les précautions jusqu'à fouiller les souterrains qui servaient à la corporation d'arsenal, de refuge au besoin, et même d'échappatoire, car plusieurs donnaient sur la campagne. Ces souterrains étaient de vieux égouts hors d'usage, percés sous les rues de la ville, et dont les Conciapelli seuls avaient le secret. Lazzaro s'assura que les armes, les munitions dont ils étaient remplis se trouvaient en bon état, et que toutes les issues étaient libres. Vitali l'accompagnait dans sa visite. Quand elle fut terminée, ils tinrent conseil à la clarté d'une torche de résine, dont la flamme rouge

et fumeuse donnait un aspect infernal à ces cryptes funèbres.

— Vous n'aurez, dit Lazzaro, qu'à raconter à monsieur le comte Allégroni ce dont vous avez été témoin. Il n'a pas dépendu de moi de remplir à la lettre ses instructions, en faisant main basse sur tous les Anglais ; mais, à l'impossible nul n'est tenu. Vous avez vu de vos yeux qu'il n'y avait rien à faire aujourd'hui, et je crains fort qu'il n'y ait rien à faire de longtemps, car voilà l'ennnemi sur ses gardes, et nous n'en viendrons à bout que par surprise. Le plus sage à présent est de faire les morts, afin d'endormir ses soupçons. Si, en attendant, il se présente une occasion favorable, vous pouvez être assuré que ce n'est pas Lazzaro qui la laissera échapper.

— Résignons-nous, puisque Dieu l'ordonne, répondit tristement Vitali; si cruelle que soit l'attente, je reconnais, hélas! qu'elle est nécessaire ; mais sachons au moins la tourner au profit de nos vengeances ; ne les ajournons que pour les rendre infaillibles. Et d'ailleurs, quoique ce retard soit un échec, il n'est pas sans compensation ; nous avons

éprouvé, touché du doigt pour ainsi dire les véritables dispositions du peuple de Palerme et constaté l'ascendant que vous exercez sur lui. Faites, ô mon Dieu ! qu'une seconde épreuve soit décisive et que votre justice enfin s'accomplisse !

A ces mots, ils se séparèrent, Lazzaro pour retourner au milieu des siens, Vitali pour aller à Trapani rendre compte de sa mission à ceux qui l'avaient envoyé.

# LX

## LA GROTTE DE POLYPHÈME.

—

La frêle embarcation sur laquelle Fabio s'était échappé de Mazzara vogua heureusement toute la journée loin de la vue des côtes; la nuit, elle s'en rapprocha et débarqua le fugitif sur un point solitaire des marines de Marsalla, non loin de la Spagnola, de sanglante mémoire. Il continua la route à pied, et le matin il était à Trapani à l'ouverture des portes. Grâce à son costume de moine, il entra

dans la ville, sans être remarqué. Sa première visite fut pour Errante :

— Eh! mon père, lui dit l'artiste, trompé par son déguisement, vous êtes matinal. Venez-vous commander votre portrait ou celui de la sainte Vierge pour l'église de votre couvent?

— Je viens vous demander un asile, répondit le faux moine en écartant le capuchon qui voilait son visage.

— Comment, c'est vous? Et c'est ici, à Trapani, que vous venez vous cacher?

— Pourquoi non? On viendra m'y chercher moins qu'ailleurs.

— C'est possible, mais pour plus de sûreté permettez que je vous mette sous clef.

Le prudent artiste alla donner un double tour à la porte de son atelier; puis, revenant vers Fabio :

— Maintenant, reprit-il, que nous voilà à l'abri d'une surprise, racontez-moi vos aventures.

Fabio s'exécuta avec une entière franchise, sans dissimuler aucune de ses irrésolutions, de ses faiblesses, de ses trahisons. Ses tristes et rapides

amours avec la reine, la violente rupture qui avait brisé cette chaîne malheureuse, l'indignation de Rafaella, ses dédains, sa douleur, ses refus, il n'omit rien et soulagea sa conscience par une confession sincère. Il ne tut que sa rencontre avec Castoréo dont l'existence n'était pas son secret.

Contre sa coutume, Errante écouta sérieusement et répondit de même.

— Je comprends votre angoisse, dit-il à Fabio ; votre position est critique : la reine est vindicative, et dona Rafaella sera inébranlable dans la résolution qu'elle aura prise. Elle a l'orgueil de l'innocence, uni à celui de la beauté, et elle nous a prouvé qu'elle avait du caractère. Ainsi, mon cher, attendez-vous à la trouver implacable. Pourquoi aussi l'avoir trompée? L'amour d'une telle femme est le gros lot à la loterie des passions ; vous l'avez, et vous allez vous prendre comme un enfant dans les filets d'une syrène. Si encore cette syrène avait vingt ans ! Mais, entre nous, sa majesté laisse quelque chose à désirer sous le rapport des années, et, quoi que vous en puissiez dire, les rides n'épargnent pas plus les fronts couronnés que celui des simples

mortelles. Au reste, tout ce que je vous dis là est parfaitement inutile, sans compter qu'il n'est pas généreux de chapitrer un homme qui se noie. Un coup de main dans ce cas vaut mieux que vingt-cinq coups de langue. A propos, vous savez que je vous conserve la mante de Rafaella.

— Je n'ai garde de l'oublier, et ne manquerai pas de vous la réclamer comme la plus chère des reliques.

— Je suppose pourtant que vous ne venez pas pour cela. A quoi puis-je vous être bon? Disposez de moi. J'espère cette fois que vous allez être sage et faire le mort pour longtemps. La leçon est assez dure pour vous profiter, et vous voilà guéri, j'imagine, de votre passion malheureuse pour la politique.

— Au contraire, il ne me reste que cette voie pour me réhabiliter aux yeux de la reine, à mes propres yeux, et pour rentrer en grâce auprès de Rafaella.

— Eh! que voulez-vous donc que lui fasse votre politique? Vous figurez-vous, par hasard, que les femmes se payent de ces raisons-là? Il n'en est pas

une, croyez-moi, même la plus héroïque, qui ne sacrifiât sans hésitation, sans scrupule, sa patrie à son amour. La Spartiate appartient à la race perdue des mastodontes. Au surplus, vous ferez de mes avis ce que vous voudrez ; vous êtes en âge de marcher seul.

— Et, avec votre permission, j'userai de mes jambes pour aller à mon but malgré les obstacles et même malgré vous.

— Allez ! vous êtes incorrigible.

— Incorrigible, comme vous le dites : tant qu'il restera en Sicile un seul Anglais....

— Mais, malheureux ! interrompit brusquement le peintre, vous voulez me réduire à la mendicité ! Car enfin, quand il n'y aura plus d'Anglais, est-ce vous qui m'achèterez les Tintorets et les Titiens que je confectionne avec tant de distinction ? Plus de Bretons, plus de guinées, et je vais droit à l'hôpital. C'est égal, j'immole de bon cœur le veau d'or sur les autels de l'amitié. Niez encore mon patriotisme, ô Procida ! Voyons, que peut-on faire pour votre service ?

— Me cacher chez vous jusqu'à nouvel ordre et prévenir de mon retour le comte Allégroni.

— Si ce n'est que cela, vous serez servi à la minute, et je vais vous dépêcher le comte avec d'autant plus d'empressement qu'il vous tiendra le même langage que moi.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. C'est un homme sage, un homme froid, sans passions politiques ; il dirait, lui aussi : Périsse le monde plutôt qu'un..... camée !

— Soit ! répondit Fabio avec un sourire intérieur ; envoyez-le-moi toujours. Je vous jure devant Dieu et devant les hommes de ne rien faire sans son conseil.

— En ce cas, je triomphe, et vous êtes sauvé. L'Averne, je veux dire la politique, va lâcher sa proie. Alleluia !

Voilà comme on jugeait Allégroni. Il avait si bien joué son rôle, que ses amis eux-mêmes, ceux du moins qui, comme Errante, n'étaient pas initiés aux terribles mystères de Saint-Paul, ne voyaient en lui que l'homme aux camées. Il ne tarda pas à se rendre chez le peintre sous prétexte de vi-

siter ses tableaux, et n'eut avec le fugitif qu'un tête-à-tête fort court ; à peine le curieux Errante les perdit-il de vue quelques minutes ; mais il n'en fallait pas davantage pour ce qu'ils avaient à se dire; ils s'entendaient à demi-mots, et leurs yeux se devinaient à défaut de paroles. Leurs âmes n'étaient-elles pas d'intelligence? Leurs deux cœurs ne battaient-ils pas à l'unisson ?

Rentré chez lui, le comte Allégroni convoqua pour le soir même une réunion de Beati-Paoli ; mais craignant que l'Ecueil du Mauvais-Conseil ne leur offrît plus une retraite assez sûre, il assigna aux adeptes, pour lieu de rendez-vous, une des cavernes du mont Éryx.

La nuit régnait, une de ces nuits sinistres qui invitent au suicide, au crime, et jettent de vagues épouvantes au cœur des sentinelles perdues et des voyageurs égarés. Ce n'était pas un ciel de Sicile, mais un ciel anglais. De gros nuages noirs se traînaient lourdement dans l'espace, et ces sombres masses dérobaient jusqu'à la dernière les étoiles du firmament. L'Éryx, que nous avons vu si radieux un soir au coucher du soleil, plongeait dans d'épais-

ses ténèbres; le silence était aussi profond, aussi funèbre que l'obscurité : à peine entendait-on de loin en loin le cri lugubre et rauque de l'orfraie dans les rochers; puis, tout se taisait, et la nature restait sans voix, sans mouvement, sans souffle, sous l'étreinte glacée de cette nuit sépulcrale.

Ainsi le globe à son dernier jour roulera dans les sombres horreurs du vide quand le soleil éteint au fond du ciel ne lui enverra plus ni lumière ni chaleur ; toute vie alors aura cessé pour lui, mais l'univers ne meurt point : les mondes, les systèmes ont leurs générations comme les hommes et comme les peuples : un soleil s'éteint, un autre s'allume; et, nées à leur tour pour la destruction, de nouvelles planètes accomplissent autour de nouveaux soleils le cycle fatal et défini de leurs destinées.

La caverne choisie par Allégroni pour la réunion de Bèati-Paoli était la fameuse grotte de Polyphème, celle-là même où, suivant l'opinion de notre trop savant ami Schininà, se passa le tragi-comique épisode de l'Odyssée que chacun sait par cœur, et qui rappelle la non moins terrible

histoire de l'Ogre et du Petit-Poucet. A trente siècles de distance, c'est toujours l'intelligence aux prises avec la force brutale ; le cyclope y perdit son œil, et l'ogre ses louveteaux avec ses bottes de sept lieues. Dans une légende comme dans l'autre, la victoire reste à l'esprit : Ulysse revit son palais, et le Petit-Poucet sa chaumière.

Ouverte sur la mer, la grotte cyclopéenne est percée aux flancs du rocher dans la partie la plus solitaire du mont Éryx, et cette dernière circonstance l'avait fait choisir par Allégroni; pour plus de sûreté, l'entrée en avait été masquée par de longues herbes et d'épaisses broussailles. Une seule torche éclairait l'intérieur et laissait dans l'ombre une grande partie de l'assemblée. Les adeptes portaient leur robe noire à capuchon, et leur carabine cachée dessous. Le président ouvrit la séance par la prière d'usage ; après quoi le chevalier Vito Vitali prit la parole, et rendit compte en détail de sa mission de Palerme. Quand il eut fait l'aveu sincère du double échec qu'il avait essuyé, Allégroni lui répondit :

— Le tribunal est juste : puisque ce n'est pas

par votre faute que le marquis Artali a échappé cette fois au châtiment qui lui est réservé, on vous permettra, chevalier Vito Vitali, de recommencer l'épreuve; mais, prenez garde, s'il échappait trois fois, par votre faute ou non, le tribunal désignerait un autre exécuteur ; vous seriez déclaré coupable de lèse-justice, et comme tel votre vie tomberait au pouvoir du marquis Mongilèpre, défenseur du condamné.

Vitali s'inclina en signe de résignation.

— Quant à l'émeute, reprit Allégroni, nous vous donnons absolution plénière : on n'est pas coupable pour obéir à la force des circonstances et à l'impérieuse loi de la nécessité ; vous avez fait votre devoir et bien mérité de l'Ordre en ne désespérant ni de lui ni de vous. Recevez nos éloges et nos remercîments. Oui, un retard vaut mieux qu'une défaite ; il est des cas où la précipitation est plus qu'une faute, où elle est un crime par les résultats funestes qu'elle entraîne après elle. Eh ! qu'est-ce après tout qu'un jour de plus ou de moins quand la victoire est certaine ? Persévérons, mes frères, espérons, croyons... l'avenir est à nous.

— Amen ! répondit l'assemblée en faisant le signe de la croix.

— Maintenant, poursuivit le président, nous allons procéder à la réception solennelle du néophyte qui désire être initié dans nos saints mystères. Vous me demanderez sans doute par quoi il s'est rendu digne de cet honneur ? C'est lui-même qui va vous le dire.

A ces mots le récipiendaire s'avança au milieu du cercle et prit la parole au milieu d'un profond silence.

— Si, pour obtenir, dit-il, la faveur de siéger dans vos rangs, il ne fallait qu'aimer la Sicile et haïr les Anglais, je réclamerais, comme m'étant duc, la première place au milieu de vous, car personne ici ne porte à la patrie un amour plus ardent ni une haine plus implacable à ses oppresseurs. Mais d'autres titres, je le comprends, sont nécessaires pour conquérir votre confiance ; tout le monde peut dire : j'aime la Sicile je hais les Anglais ; il ne suffit pas de le dire, il faut le prouver. Apprenez donc que vous avez devant vous le meurtrier de la Spagnola. Ce titre vous suffit-il ?

A ces mots, un murmure non équivoque d'approbation courut dans l'assemblée, et témoigna de la subite sympathie dont le nouvel adepte était l'objet.

— Vous le voyez, reprit Fabio, je ne crains pas de vous livrer des otages en me dénonçant moi-même, et en me mettant à votre merci. Qu'ai-je à craindre ? N'êtes-vous pas tous animés du même esprit, des mêmes vengeances ? Ne m'enviez-vous pas tous le bonheur et la gloire d'avoir versé du sang anglais, en attendant que nous l'offrions en holocauste jusqu'à la dernière goutte sur l'autel de la patrie ? Jour espéré, jour prospère, qui se lèvera trop tard au gré de notre impatience ! Mais il se lèvera : tout ici, hors d'ici même, m'en donne l'assurance, et la justice aura son cours. Envoyez-moi sur la brèche ; assignez-moi le poste le plus exposé, le plus périlleux ; c'est la seule grâce que je sollicite de vous. J'ai pris avec moi-même l'engagement solennel de me distinguer par une action d'éclat dans les nouvelles Vêpres que vous préparez ; je le veux, je le dois, et je supplie ardemment le ciel de ne pas frustrer mon espoir. Si je péris dans l'entreprise, ma mort sera glorieuse et

rachètera du moins l'oisiveté de ma vie. Je suis militaire, je mets à votre service mon expérience des camps et des soldats. S'il vous faut un instrument dévoué, résolu, pour soulever les troupes siciliennes casernées à Trapani ou ailleurs, j'ai l'orgueil de croire que je suis l'homme de la chose ; choisissez-moi, vous dis-je, et votre confiance ne sera pas déçue.

Fabio se tut ; Allégroni lui répondit :

— Capitaine Fabio, vous allez au-devant de la proposition que nous voulions vous faire. Depuis long temps j'avais jeté les yeux sur vous pour gagner les troupes et les entraîner à notre suite. L'initiative que vous prenez à cet égard ne fait que fortifier nos premières résolutions. Nouvel adepte de Saint-Paul, qu'il soit fait ainsi que vous le désirez ; mais avant, prêtez le serment sacramentel. Jurez par le ciel et par la terre, devant Dieu et devant les hommes, jurez même par les puissances infernales que vous vivrez désormais et mourrez s'il le faut pour l'indépendance de la Sicile et la régénération du genre humain; car tel est le but de notre sacro-sainte institution ; jurez que la pensée

de l'Ordre sera votre pensée, sa volonté votre volonté, et qu'à l'avenir il trouvera toujours en vous dévouement, obéissance et résignation.

Fabio avait déjà la main levée pour prêter le serment qu'on exigeait de lui, lorsqu'un léger bruit dans les broussailles qui fermaient la caverne, suspendit la cérémonie. Allégroni envoya en reconnaissance un des assistants qui déclara n'avoir rien aperçu ; mais le même bruit s'étant renouvelé un instant après, deux autres assistants allèrent à la découverte et revinrent en disant que la grotte était investie. Par qui ? L'épaisseur des ténèbres ne leur avait pas permis de le distinguer.

Ignorant l'ennemi qui les assiégeait, Allégroni, sur qui tous les yeux de l'assemblée s'étaient tournés, se consultait lui-même avant de prendre un parti. Sa première idée était de résister et d'opposer la force à la force, mais, en présence de l'inconnu, une pareille détermination était insensée ; et d'ailleurs quel danger sérieux avait-il à redouter ? Les opérations des Béati-Paoli étaient si mystérieuses qu'il était impossible de prouver leur

existence; on pouvait tout au plus, comme Errante, la soupçonner. Tout se passait de vive voix ; on n'écrivait rien : il n'y avait par conséquent ni correspondance, ni procès-verbaux, ni papiers d'aucune espèce, pas une seule pièce de conviction ; et quant au flagrant délit, les adeptes de Saint-Paul se cachaient derrière les membres de la Confrérie des Nobles, institution publique, officielle, entourée du respect universel. Toutes ces considérations traversèrent l'esprit du comte avec la rapidité de l'éclair : le résultat de sa délibération intérieure fut une sécurité qu'il communiqua instantanément à l'assemblée, en vertu du pouvoir magnétique qui agit sur les hommes, à leur insu, dès qu'ils sont rassemblés. Fabio seul voulait qu'on soutînt un sige en règle, et qu'on ne se rendît, s'il fallait en venir là, qu'à la dernière extrémité.

— Car enfin, disait-il, à quoi sert d'avoir des carabines si ce n'est pour en faire usage?

Allégroni modéra son ardeur, et lui démontra, non sans peine, l'inutilité de son courage. Il recommanda ensuite aux assistants de baisser leurs capuchons et de ne répondre à aucune des ques-

tions qui pourraient leur être adressées, se chargeant lui-même de répondre à tout et de tout. Là-dessus, il alla seul à l'entrée de la grotte, et tomba au milieu d'une escouade de sbires, qui l'appréhendèrent immédiatement. Comme il se récriait contre la violence exercée sur lui, comte Allégroni, président de Confrérie des Nobles, et demandait de quel droit on osait la troubler dans ses réunions philanthropiques, le chef des sbires lui répondit qu'il n'en savait rien lui-même et ne faisait qu'exécuter les ordres qu'il avait reçus. Il était en effet porteur d'un mandat du justicier, lui enjoignant d'arrêter toutes les personnes, quelles qu'elles fussent, assemblées à cette heure dans la caverne dite de Polyphème. C'est ce qu'il faisait. Allégroni comprit qu'il avait affaire à un instrument passif, et il était au-dessous de lui de parlementer avec un subalterne en l'absence de son supérieur. Ce n'est pas au bras qu'on s'en prend en pareil cas, c'est à la tête. Il se résigna donc à son arrestation et à celle de ses acolytes, y compris Fabio, d'autant plus que les sbires étaient appuyés d'un fort détachement d'infanterie britannique armé jusqu'aux dents.

Les prisonniers furent embarqués sous bonne escorte à bord d'un chébec de guerre qui les attendait au bas de la montagne, et conduits tous sans distinction, Allégroni en tête, dans les prisons de Trapani.

—Ah ! ah ! mon locataire, dit le geôlier en reconnaissant Fabio, vous voilà repris enfin ! Dieu soit loué ! On ne croira plus maintenant que j'ai été corrompu à prix d'argent, et je suis réhabilité. Par les clefs de saint Pierre ! nous allons voir cette fois si vous m'échapperez.

# LXI

## ATTENTE.

—

Il en est des crises politiques comme des crises de la nature : elles sont précédées de signes précurseurs qui semblent dire aux intéressés : Tenez-vous sur vos gardes. Les Anglais, on le pense bien, n'étaient pas là sans se douter des trames qui s'ourdissaient contre leur domination ; c'était chez eux plus qu'un doute, c'était une certitude. Seulement, tout en sachant parfaitement d'où partait

la mine, ils ignoraient le point précis où elle devait éclater et ne négligeaient rien pour le découvrir; toutes les voies leur étaient bonnes pour aller à leur but, et si Caroline était peu scrupuleuse sur ses moyens d'attaque, ils l'étaient encore moins sur leurs moyens de défense. *Par pari refertur*, comme aurait dit le baron Schininà.

Lettres, courriers, ils interceptaient tout ce qui leur tombait sous la main, et entretenaient partout des espions, même de l'espèce la plus infime, témoin la Zingara dont ils encourageaient les délations par leurs prodigalités corruptrices. C'est grâce à elle qu'ils avaient failli deux fois s'emparer de Fabio, et appris ses rapports intimes avec la reine, intimité qui leur avait ouvert les yeux sur les intrigues de Trapani.

Leur défiance, leurs inquiétudes se trahissaient par un redoublement de précautions. Les troupes avaient les consignes les plus sévères et des ordres impitoyables : on a pu voir pendant la sédition de la place Prétorienne qu'elles ne perdaient pas de temps pour agir et qu'elles agissaient avec vigueur.

L'émotion produite par cette émeute avortée ou du moins ajournée, n'était pas calmée entièrement, lorsqu'on apprit que le roi Ferdinand avait quitté inopinément sa retraite de la Ficuzza, et qu'il était à la Favorite.

Cette maison de campagne, qui n'est à proprement parler qu'un rendez-vous de chasse à la porte de Palerme, est située dans la Vallée d'Or, et la Vallée d'Or, *Conca d'Oro,* élysée digne de son nom, s'étend au pied du Mont-Pellégrino. La cour y passait l'été pendant son séjour en Sicile, et le roi Ferdinand avait pour cette champêtre résidence une prédilection particulière. C'est donc là qu'il se rendit en quittant la Ficuzza.

Caroline l'y avait précédé, mais elle s'y tenait cachée; tout le monde, et son époux lui-même, la croyait encore à Castelvétrano. Ce mystère lui avait paru nécessaire pour endormir les soupçons des Anglais, que son nom seul jetait dans des terreurs paniques.

A la nouvelle de l'arrivée du roi, ils se demandaient avec anxiété quel était le but de ce voyage subit et clandestin; leur anxiété ne fit que redou-

bler en apprenant qu'il avait eu une secrète entrevue à Partanico avec un ministre, le prince de Casséro, et d'autres membres du gouvernement, à commencer par Aci, lequel après avoir été une de leurs créatures les plus serviles, leur rompit brusquement en visière pour se retourner vers ce qu'il regardait alors comme le soleil levant.

Lord Bentinck circonvint le vieux monarque, pour connaître ses intentions véritables et le dissuader de toute démarche hostile à la constitution, c'est-à-dire à l'Angleterre : il s'adressa dans ce but à son confesseur, le révérend père Caccamo, et n'épargna rien de ce qui pouvait l'effrayer sinon le convaincre. Crainte ou persuasion, peu lui importait le mobile, pourvu que le résultat fût obtenu. Ebranlé, intimidé par l'audacieuse argumentation du dictateur britannique, notre saint homme sentait faiblir au fond de son cœur les velléités belliqueuses que la reine lui avait inspirées à la Ficuzza.

— Car enfin, se disait-il, ces hérétiques n'ont ni foi ni loi et sont prêts à tout pour éterniser leur usurpation.

Un soir qu'après une longue conférence avec lord Bentinck, il était violemment combattu entre les passions contraires qui se disputaient son âme, et se demandait quel conseil il allait donner au roi, s'il le pousserait à la résignation ou à la révolte, la porte de sa chambre s'ouvrit, et la reine parut devant ses yeux.

— Jésus! s'écria-t-il en se levant tout éperdu. Qui jamais se serait douté que votre majesté fût à la Favorite? Tout le monde la croit à Castelvétrano.

— Et tout le monde doit continuer à m'y croire.

— Même le roi?

— Même le roi. Je ne suis ici que pour vous, mon père, pour vous seul, entendez-vous bien. J'aurais pu révéler le secret de ma présence au prince de Cassério, au marquis de Circello, au duc de Sangro, à tout autre ami du roi; je n'en ai rien fait, et c'est vous que j'ai choisi entre tous pour être mon confident, mon intermédiaire; j'espère que vous vous rendrez digne de ma confiance par votre discrétion.

— Votre majesté ne doit point douter de mon dévouement.

— Je n'en doute pas, vous le voyez, puisque je me livre à votre merci. Je sais que lord Bentinck vous serre de près, et je le soupçonne de faire impression sur vous. Il était grand temps que je parusse pour vous arracher à la pernicieuse influence de ce mauvais génie de la Sicile. Il connaît votre empire sur l'esprit du roi et se flatte, en vous intimidant, de l'intimider par contre-coup. Fermez l'oreille, mon père, aux paroles du tentateur ; vous ne l'avez que trop écouté, pour un bon chrétien et un bon Sicilien tel que vous. Sachez qu'il ment pour vous séduire et qu'il affecte une sécurité qu'il n'a point. Il cherche à vous effrayer, et c'est lui qui a peur. Ses appréhensions, du reste, sont fondées, car nos moyens sont immenses, et si le roi est ferme dans son projet, la Sicile est libre avant huit jours. C'est à vous, mon père, à le fortifier dans sa juste révolte et à triompher de ses hésitations s'il lui en reste encore. Vous le pouvez, vous le devez, et moi, la reine, je vous adjure, je vous ordonne d'accomplir votre devoir de Sicilien et de chrétien.

—Que faut-il faire, madame? Ordonnez, vous trou-

verez en moi, croyez-le bien, un instrument docile.

— Il faut que dès demain le roi fasse son entrée à Palerme, et qu'il exécute de point en point toutes les mesures consignées dans cet écrit.

Caroline à ces mots remit au confesseur un papier qu'il lut des yeux avec une profonde attention.

— Les instructions de votre majesté, répondit-il ensuite, électrisé par l'énergie et la résolution de Caroline, seront ponctuellement remplies, et je mets à son service le peu de crédit que je puis avoir sur l'esprit du roi.

— Vous en avez beaucoup, mon père, ne jouez pas la modestie, vous auriez l'air de faire vos réserves et de vouloir prendre vos précautions. Sachez bien que vous êtes responsable de tout, à mes yeux, et que je m'en prendrais à vous seul si le roi venait à manquer de cœur au moment décisif.

— Il n'en manquera pas s'il suit mes conseils; mais le programme tracé par votre majesté une fois rempli, que faudra-t-il faire?

— Le reste me regarde. Le ciel aidant, et il nous aidera, je me charge d'achever l'ouvrage que vous

aurez commencé. Si vous n'y gagnez pas le chapeau de cardinal, j'y perdrai ma couronne pour toujours.

Le lendemain, Ferdinand fit son entrée solennelle dans la capitale, entouré de ses fidèles, sans oublier le père Caccamo, qui marchait tout près de lui comme le mécanicien se tient à côté de l'automate qu'il fait manœuvrer. Le cortége se rendit droit à la cathédrale où le dévot monarque entendit la messe et fit sa prière : de là il se dirigea vers le palais, dont il reprit possession, et où il tint petit et grand lever, comme aux jours de sa puissance. Une fois installé dans sa royale demeure, il déclara que sa santé était rétablie, qu'il était par conséquent en état de reprendre les rênes du gouvernement, et il révoqua, par un acte public, les pouvoirs d'*Alter-Ego* qu'il avait conférés naguère à son fils. Il annonça, de plus, que son intention était d'aller le lendemain célébrer en personne un grand *Te Deum* d'actions de grâces dans l'église de Saint-François. Ainsi le portait le programme de Caroline, et ajoutons, pour être juste envers tout le monde, que le maître et l'écolier, c'est-à-dire le

confesseur et son pénitent, avaient répété leur leçon mot à mot, de la manière la plus satisfaisante.

Qu'on juge de la fièvre d'impatience qui dévorait Caroline pendant ces siècles d'attente et de préparation ! Séquestrée comme une étrangère, une proscrite, dans sa royale villa de la Favorite, elle était pleine de vie, retranchée du nombre des vivants. Au milieu des jardins s'étend un bassin immense, presque un lac, et au milieu de ce lac s'élève une tour de cent pieds de haut, au sommet de laquelle on avait eu l'étrange idée de percher l'Hercule Farnèse, qui, depuis, a pris au musée de Naples une place moins excentrique. C'est dans cette tour insulaire, aérienne, que Caroline s'était cachée ; c'est de là qu'elle présidait comme une magicienne au drame redoutable qui se jouait sous ses yeux, et dont les fils étaient dans sa main.

Invisible dans son aire monumentale, elle avait vu Ferdinand arriver de la Ficuzza : aux allées et venues des amis et des ennemis, elle avait deviné dès le lendemain les obsessions dont il était l'objet

et les hésitations qu'elles devaient jeter dans ce cœur faible, irrésolu; c'est alors que, voyant ou craignant de voir les ressorts de sa machine détendus, et sa machine elle-même en péril, elle l'avait remontée, pour ainsi dire, au moyen du père Caccamo ; le jour suivant, elle avait eu la satisfaction de voir le mannequin royal obéir docilement au mouvement imprimé par elle et partir enfin pour Palerme, où chacun de ses pas lui était tracé d'avance à son insu.

Dèslors, le silence et la solitude s'étaient emparés de la villa; Caroline n'avait plus rien entendu, plus rien vu. Castroné seul lui apportait des nouvelles et la tenait heure par heure au courant de ce qui arrivait ou n'arrivait pas ; mais que ces heures étaient longues? Elle comptait en palpitant les minutes, les secondes; chaque coup des horloges voisines lui donnait au cœur une commotion électrique. La nuit venue, elle était montée sur sa tour sans crainte d'être découverte, et, tournée du côté de Palerme dont les lumières brillaient dans le lointain, elle cherchait à deviner par la pensée ce que ses yeux ne pouvaient apercevoir.

Le mont Pellégrino dressait derrière elle ses masses noires, abruptes, déchirées, semblables à une mer primitive dont les gigantesques vagues auraient été pétrifiées tout d'un coup au milieu d'une tempête ; des gerbes d'étoiles brillaient à la crête des rochers, comme des feux allumés par les anges en l'honneur de la sainte toujours jeune et toujours belle qui règne sur la Sicile du haut de ces sommets arides. Toute chargées du parfum des orangers et des citronniers de la Vallée d'Or, les brises marines promenaient dans l'espace cet enivrant arôme ; caché sous quelque épais massif, un rossignol interrompait seul le silence universel pour confier aux ténèbres sa plainte mélancolique. Mais la reine était insensible à ces harmonies nocturnes dont la douceur, la grâce et la chaste volupté étaient perdues pour elle. Absorbée, abîmée dans l'orage intérieur de ses passions, elle ne voyait, n'écoutait qu'elles ; leur sombre voix lui disait tout bas des mots sinistres, et les spectres sanglants de la vengeance, de l'ambition, de l'orgueil lui voilaient les splendeurs sereines du firmament. Parvenue à la dernière phase de sa longue épopée souterraine,

elle songeait avec une ivresse mêlée d'angoisses qu'une nuit, une seule nuit la séparait du dénouement. Si près du terme, elle redoutait malgré elle quelque péripétie inattendue; mais quel que dût être le lendemain, heureux ou néfaste, elle l'appelait de toutes les forces de son âme.

Un signal connu troubla sa rêverie; c'était Castroné, le seul homme par qui elle fût alors en communication avec le monde extérieur, qui venait de Palerme lui faire son rapport de la soirée.

—Tout va bien, lui dit-il en se frottant les mains sans respect pour la majesté royale, le roi tient bon, et le peuple est dans les meilleures dispositions possibles. Le baron Craca est là pour le tenir en haleine. L'esprit des troupes est excellent, le décret qui révoque les fonctions du vicaire-général a passé comme une lettre à la poste, et il a été reçu par toutes les classes de la population, y compris l'armée, aux cris mille et mille fois répétés de : — Vive Ferdinand! Vive Caroline! — On n'entend que cela dans les rues. C'est un plaisir de s'y promener, et c'est pour les fidèles serviteurs de

votre majesté une consolation d'autant plus douce qu'elle est plus tardive.

— Ces cris d'enthousiasme, dit la reine avec amertume, ne sont que du bruit et du vent, comme tous les décrets du monde ne sont que des chiffons de papier s'ils ne sont pas exécutés.

— Ils le seront, majesté, n'en doutez pas ; ils le seront, pas plus tard que demain : tout est prévu pour cela.

— As-tu vu les Conciapelli?

— Je les quitte à l'instant. Votre majesté peut se vanter d'avoir là des sujets, comme il serait à désirer qu'il y en eût beaucoup. Si tous les Siciliens leur ressemblaient, par saint Janvier ! il y a longtemps qu'il n'y aurait plus en Sicile un seul Anglais. Leur consul est un homme à toute épreuve, et si je n'étais Castroné, je voudrais être Lazzaro.

— Mais enfin, voyons, qu'a-t-on décidé ? Mes instructions sont-elles remplies ?

— Voici. On a choisi pour le *Te Deum* de demain l'église de Saint-François, à cause de son éloignement du palais et pour donner au roi l'occasion

de traverser la ville ; sa présence produira un excellent effet, et la colère populaire fera la boule de neige sur ses pas ; c'est là ce qu'il nous faut ; quand la bête sera furieuse on la lâchera, et c'est alors que commenceront les grandes marionnettes. Les Anglais ne se défieront pas d'une solennité religieuse ; nos mesures sont prises pour que pas un n'échappe, et pas un n'échappera si tout le monde fait son devoir ; la cloche qui annoncera l'élévation sera le signal de leur mort. On dit dans le passé les Vêpres siciliennes, on dira dans l'avenir le *Te Deum* sicilien.

— Les courriers qui doivent répandre en Sicile cette grande nouvelle sont-ils prêts?

— Ils le seront à l'heure dite, et prendront leur volée au premier coup de cloche comme un essaim de pigeons voyageurs ; nos braves Calabrais n'attendent que ce moment pour jouer du tromblon. Milazzo, Messine et Syracuse nous en donneront des nouvelles. Et Trapani donc ? Et Mazzara? Ah ! signor Mac-Farlane, attendez-vous à avoir vos comptes réglés, intérêt et principal, en bonne monnaie. Quant à Catane....

— Catane me regarde seule. Voici la dépêche destinée à Castoréo.

— Votre majesté veut dire au frère Agathon?

— En effet, son nom d'ermite doit seul paraître sur l'adresse; son nom véritable est le secret de l'Etat.

A ces mots, elle se tut et demeura quelques instants plongée dans un profond silence sans que l'audacieux Castroné osât troubler sa méditation. Puis, se levant tout à coup et se promenant, comme une panthère en cage dans l'étroit espace où elle était resserrée :

— Cette attente est horrible, s'écria-t-elle en se parlant à elle-même ; je ne puis endurer plus longtemps le supplice de l'immobilité. Il faut que je sorte, il faut que je marche. Castroné, je veux aller à Palerme.

— Cette nuit?

— A l'instant. Les ténèbres favoriseront mon incognito, et je jugerai par moi-même des dispositions du peuple.

Castroné, fidèle à sa politique, se garda bien de

désapprouver directement cette démarche hasardée, inutile ; c'eût été le moyen de fortifier la reine dans sa subite résolution ; il prit, pour l'en dissuader, les voies tortueuses de la diplomatie.

— Je vais préparer le cheval de sa majesté, répondit-il en faisant un pas vers la porte. Je comprends qu'elle ne s'en rapporte à personne et qu'elle veuille tout voir par ses propres yeux ; si elle n'avait pas pris l'initiative à cet égard, je me serais permis de la prendre moi-même. Seulement je pensais que votre majesté se reposerait cette nuit et n'irait à Palerme que demain.

— Il s'agit bien de repos ! Et pourquoi n'irais-je pas ce soir ?

— Parce que demain, au moment de l'action, l'apparition inattendue de votre majesté serait un coup du ciel pour nos amis et un coup de tonnerre pour nos ennemis. Elle fixerait nécessairement la victoire de notre côté dans le cas où elle serait incertaine un instant. Du moins telle était mon idée ; mais je me rends sans discussion à l'opinion de votre majesté.

L'idée de Castroné ne manquait pas de justesse.

Caroline, qui avait l'esprit droit, le sentit tout de suite et lui sacrifia la sienne sans hésitation.

— Je crois que tu as raison, répliqua-t-elle après avoir réfléchi quelques secondes : mon impatience me conseillait mal. Il est plus sage de me réserver pour demain. Que cette nuit va me paraître longue !

— Mais aussi c'est la dernière.

— La dernière ! répéta-t-elle d'une voix concentrée. La dernière !...

# LXII

## PÉRIPÉTIES.

—

Eclairés par leurs espions et par l'instinct de conservation qui, de tous les espions est le plus clairvoyant, les Anglais avaient l'œil ouvert sur les menées de Ferdinand, ou plutôt de Caroline ; car ils voyaient clairement le doigt de la femme dans les mouvements du mari. Lord Bentinck, qui concentrait dans sa personne toute la puissance britannique en Sicile, n'était pas homme à se laisser

prendre au dépourvu, ni à perdre un temps précieux en demi-mesures ou en temporisations. Il commença par protester contre le décret royal qui retirait à l'héritier présomptif ses pouvoirs d'*Alter Ego,* déclarant que l'Angleterre avait garanti la nomination du prince-vicaire, et ne pouvait, par conséquent, souffrir qu'on le révoquât malgré elle. Sans menacer précisément, il donnait à entendre que c'était pour en user qu'il avait la force, et que, si on l'y contraignait, il faudrait bien qu'il y recourût.

Jusque-là, il s'était borné aux paroles ; les actes ne se firent pas longtemps attendre. Se défiant à juste titre du *Te Deum* suspect annoncé pour le lendemain à l'église de Saint-François, et n'y voyant qu'un prétexte pour soulever le peuple contre le protectorat anglais, il se promit d'y mettre ordre, et il tint ce qu'il s'était promis.

Palerme avait été toute la journée en proie à cette agitation fièvreuse qui passe aux yeux des gens experts pour le symptôme précurseur de grands événements ; le travail et la manœuvre étaient abandonnés, les casernes désertes, les ate-

liers délaissés; le peuple et les soldats inondaient les rues et fraternissaient individuellement aux cris de : — Vive Ferdinand ! Vive Caroline ! — Les Anglais, consignés dans leurs quartiers, ne se montraient nulle part, et bien leur en prenait, car si la foule entrevoyait par hasard quelque chose qui ressemblât à un habit rouge, c'étaient des huées et des vociférations à faire pâlir les fronts les plus intrépides. L'agitation s'était prolongée fort avant dans la nuit; pourtant la fatigue avait fini par vaincre ou du moins ajourner l'émotion populaire, et le sommeil versait à pleines mains sur la cité ses pavots mythologiques.

Tout le monde pourtant ne dormait pas, et parmi ceux qui dédaignaient le repos, les Conciapelli étaient les plus éveillés ; car c'est à eux qu'appartenait le premier rôle dans le soulèvement du lendemain; il fallait bien s'y préparer. Retranchés dans les souterrains qui leur servaient d'arsenal, ils étaient occupés, ceux-ci à fondre des balles, ceux-là à faire des cartouches ; les autres aiguisaient leur couteau ou polissaient leur carabine, afin, disaient-ils, que le diable pût s'y mirer en empor-

tant les hérétiques. Le vieux Lazzaro, qui était l'âme de ces corps robustes, éprouvés, les encourageait à l'ouvrage ; il était partout, avait l'œil à tout.

— Courage, mes enfants ! leur disait-il ; c'est demain la grande fête des Langoustes ; souvenez-vous que nous avons une revanche à prendre.

— Soyez tranquille, maître, nous la prendrons bonne ; puisque nous devons mener le bal, nous le mènerons de manière à vous faire honneur et à nous aussi.

— Par saint Roch ! dit un autre en secouant avec bruit les balles qu'il venait de fondre, voici des castagnettes dont on jouera demain d'une façon réjouissante.

— Et cette guitare-là, dit un troisième en frappant sur sa carabine, croyez-vous par hasard qu'elle ne marquera pas la mesure un peu vivement.

— Corps de Dieu ! nous allons rire ! Les Langoustes sauteront comme des anguilles. Cela fait plaisir rien que d'y penser.

— Moi je suis comme les taureaux, l'écarlate

m'agace l'œil ; je ne puis voir un habit rouge sans tirer dessus aussitôt.

— Moi j'aime la musique, et la langue anglaise m'agace l'oreille, comme le sifflement de la vipère. Au premier mot, paf !... mon fusil part tout seul.

— C'est bien, mes enfants, c'est très-bien ! Persévérez dans ces bons sentiments, et la journée de demain fera parler de vous en Sicile... que dis-je en Sicile ?... dans le monde entier. Avec cela que la reine Caroline ne sera pas ingrate : elle augmentera nos priviléges ; nous serons les rois de Palerme.

Pendant que ces préparatifs sanglants se faisaient dans le quartier des Conciapelli, lord Bentinck n'était pas oisif. Les régiments britanniques, rassemblés à Palerme, où il y en avait beaucoup, reçurent ordre de rester sur pied toute la nuit et d'être prêts à tout événement ; on leur faisait des distributions de vivres et de munitions, comme cela se pratique la veille d'une bataille, et, pour les exciter davantage, l'eau-de-vie ne fut pas épargnée. Même avant l'aube, Bentinck fit promener

dans la ville une artillerie formidable, qui jeta l'effroi dans l'âme des conspirateurs, et prit position, mèche allumée, dans le voisinage de Saint-François. Au point du jour, les troupes, armées de toutes pièces et la giberne abondamment garnie, sortirent de leurs quartiers respectifs et occupèrent les rues par où le cortége royal devait passer pour se rendre à la cérémonie du *Te Deum*.

Cette menace en action était significative et n'avait pas besoin de commentaire, car elle portait avec elle son propre enseignement. Ferdinand n'en demanda pas moins au dictateur anglais des explications catégoriques sur un déploiement de forces aussi imprévu qu'injurieux. Lord Bentinck répondit par l'intermédiaire du capitaine-justicier que sa majesté était libre d'aller adorer Dieu où bon lui semblait, à Saint-François comme ailleurs, et que les troupes britanniques n'étaient commandées que pour border la haie sur son passage et lui rendre, au nom de l'Angleterre, les honneurs dus à la dignité royale.

Cette réponse ironique, qui frisait l'impertinence, fit rentrer en lui-même le pacifique mo-

narque, sur qui l'argument du canon faisait un effet magique. Il s'était flatté, ou du moins on l'avait flatté, qu'il surprendrait les Anglais sans défense, et c'est lui qui était surpris par eux; il y avait dans cette subite péripétie de quoi lui faire faire les réflexions les plus sérieuses, et le père Caccamo lui-même, quoiqu'il vît briller à l'horizon le chapeau rouge promis par Caroline, n'était pas beaucoup plus rassuré que son pénitent.

— Je savais bien, moi, lui disait Ferdinand d'un air piteux, que ces réprouvés d'Anglais étaient capables de tout; vous voyez, mon père, si j'avais raison.

— C'est vrai, majesté, c'est trop vrai : ces hérétiques ne respectent rien. Voyons, pourtant ; Dieu nous inspirera peut-être quelque moyen de déjouer leurs plans criminels; car, enfin, s'ils ont pour eux le diable et les démons de l'enfer, nous avons, nous, le Ciel avec tous ses saints et tous ses anges. Il est écrit que l'Église est immuable et que l'enfer ne prévaudra point contre elle.

— En attendant, les Anglais ont des canons, et nous n'en avons pas ; un mauvais coup est bientôt

fait. Tenez, mon père, si vous m'en croyez, le plus sûr.....

— Est?

— De nous en retourner à la Ficuzza.

— Y pensez-vous, mon fils? Quoi! vous donneriez cette satisfaction à l'incrédulité? Enhardie par un pareil triomphe, elle se croirait tout permis, et, après vous avoir détrôné une seconde fois, il ne lui resterait plus qu'à vous couper la tête.

— Jésus! mon père, ne plaisantez pas avec ces choses-là! Il y a des mots qui portent malheur rien qu'à les prononcer. Au nom du Ciel, que voulez-vous que je fasse?

Le révérend père était fort embarrassé pour ouvrir un avis; il voyait bien son chapeau en péril, mais il ne voyait pas la possibilité de le sauver du naufrage. Les moyens violents répugnaient à son caractère encore plus qu'à son ministère, et les moyens dilatoires remettaient tout en question. C'est à ces derniers pourtant qu'il fallait se résigner.

Pressé de prendre un parti, et dominé par la

peur, le roi fit volte-face tout d'un coup, sans avoir même la précaution de se ménager une retraite honorable, tant il avait hâte de sortir du défilé où il se voyait engagé. Il contremanda brusquement le *Te Deum* de Saint-François, et se contenta d'entendre la messe dans sa chapelle particulière.

Cet ajournement pusillanime, quand tout était prêt pour une lutte décisive, équivalait à une défaite, et à la plus honteuse de toutes les défaites, car c'était faire l'aveu public de sa faiblesse, et déclarer qu'on n'osait pas essayer ses forces. Cet échec éteignit, comme un feu de paille, l'enthousiasme du peuple, et démoralisa les troupes indigènes toutes prêtes à faire cause commune avec lui. Bref, le parti du roi fut frappé au cœur par le roi lui-même. Le vide se fit autour de lui comme par un coup de baguette, tant le nez des courtisans est fin pour flairer le succès, et tourne vite au vent de la fortune.

Abandonné de tout le monde, même de ses familiers, livré à lui-même au moment où plus que jamais il avait besoin de conseil et d'appui, Ferdinand perdait dans l'isolement le peu de courage

qu'on lui avait soufflé. Le père Caccamo seul lui restait fidèle et s'efforçait de lui donner du cœur, quoique lui-même en eût fort peu ; mais enfin il y avait action et réaction de l'un sur l'autre, et, tant bien que mal, ces deux vieux débris, comme dit le poète, se soutenaient entre eux. Le ministère était nécessairement en désarroi, et le corps officiel ayant deux têtes, ou pour mieux dire n'en ayant point, puisque le pouvoir flottait entre le père et le fils, tout allait à la débandade ; personne ne commandait, personne n'obéissait. La pression de l'armée anglaise empêchait seule les ressorts de l'État de se détendre tout à fait.

Une pareille anarchie ne pouvait durer. Lord Bntinck se présenta au palais afin de faire à cet égard au roi des représentations officieuses ; mais le roi lui tourna le dos brusquement et refusa net toute explication. Il craignait sans doute, en acceptant la discussion, la dispute, de laisser voir ses appréhensions, et, tout en ayant les apparences de la fermeté, son silence au fond n'était qu'un acte de faiblesse. Bentinck n'en fut pas moins profondément offensé, et sa colère ne connut plus de mé-

nagements. Le soldat reparut et parut seul sous la peau du diplomate. Le jour même il adressa au roi une note *ab irato* que le vieux monarque refusa d'ouvrir.

— J'ai peur, dit-il naïvement, qu'elle ne m'empêche de dormir, et Dieu me soit en aide! j'ai besoin d'une bonne nuit après une journée comme celle-ci.

Pourtant sa curiosité, aiguisée par celle de son confesseur, l'emporta sur l'amour du sommeil, et la note fut ouverte non sans une vive émotion. Elle était courte, mais foudroyante, et pire encore que le roi ne l'avait supposée. Bentinck lui signifiait laconiquement que s'il ne se démettait de ses prétentions et ne rétablissait immédiatement les choses sur l'ancien pied, il le considérerait comme un ennemi personnel, comme l'ennemi de la Grande-Bretagne, et le traiterait en conséquence. Il lui donnait pour se décider jusqu'à minuit. Ce délai passé, il aurait recours à la force et commencerait les hostilités.

Le petit-fils de Louis XIV pâlit à la lecture de ce terrible ultimatum; toutes ses forces l'aban-

donnèrent. Le confesseur devint aussi blême que son pénitent, et ils échangèrent un regard consterné.

— Que faire, mon père, que faire? demanda le malheureux prince en se laissant tomber sur un siége.

— Hélas! mon fils, les temps sont durs pour l'Église, et le ciel permet que l'hérésie triomphe; nos péchés ont lassé la miséricorde divine, nous sommes de trop sur la terre.

— Mais que faire? encore une fois que faire?

— Gagner du temps.

— Du temps, mon père, du temps! comment cela est-il possible? Le scélérat a craint que la nuit ne nous portât conseil; c'est pour cela qu'il exige ma réponse avant minuit.

— Le ciel aidant, mon fils, il y a un moyen peut-être de tromper la cruelle impatience de ces mécréants.

— Et ce moyen, mon père, quel est-il? Parlez, oh! parlez vite.

— C'est de leur faire attendre la réponse de

votre majesté jusqu'à demain et même plus longtemps.

— Pour qu'ils viennent, n'est-ce pas ? me canonner jusque dans mon appartement! s'écria le pauvre Ferdinand, qui déjà entendait siffler à ses oreilles les boulets britanniques.

—Croyez-vous, mon fils, que je voudrais vous exposer à un pareil danger ? Le moyen de n'être pas attaqué dans le palais, est de le quitter avant qu'il soit assiégé pour retourner...

— A la Ficuzza ?

— Non, à la Favorite. Une fois là, on verra venir les événements, et l'on s'y conformera.

— Dieu vous bénisse, mon père! C'est lui qui vous inspire. Le parti que vous me conseillez est le plus sage, le seul sage ; partons tout de suite, mais partons seuls et sans rien dire à personne ; notre salut est dans la promptitude et dans le secret. Mon père, souffrez que je vous embrasse, vous me sauvez la vie.

Tandis qu'on s'embrasse au palais, que fait-on dans la rue?

Fidèles au rendez-vous, les Conciapelli avaient tenu bon jusqu'à la dernière extrémité. Le vieux consul était convaincu que l'ajournement du *Te Deum* n'était qu'une ruse de guerre pour éloigner les Anglais de Saint-François; mais lorsque après plusieurs heures d'attente, il vit que les Anglais restaient à leur poste, et que le roi ne paraissait point, il commença de considérer avec inquiétude les canons braqués sur lui, et dont la mèche allumée était faite pour inspirer des réflexions philosophiques.

Le peuple, accouru pour la cérémonie, avait cédé depuis longtemps à cet argument péremptoire, et s'était lassé d'attendre le cortége, qu'il attendrait encore s'il n'eût enfin perdu patience. Les masses n'éprouvent jamais un mécompte impunément : celui-là avait produit sur elles une réaction funeste; de plus en plus rares, les cris de : Vive Ferdinand ! finirent par s'éteindre dans les lazzis, puis dans les huées et les sifflets. Lazzaro avait en vain tenté d'arrêter les fuyards; mais le mouvement était donné, et la déroute universelle. Le moyen d'arrêter dans son cours et de faire revenir

sur lui-même le torrent populaire? Tout ce que put Lazzaro fut de n'être pas entraîné par lui.

— Il paraît que c'est pour tout de bon ! dit-il en secouant tristement la tête. Le coup est manqué, c'est sûr, cette fois encore l'avantage reste à ces damnés d'habits rouges. Il faut qu'ils aient fait accord avec l'enfer, comme dit le curé de Saint-Roch.

— Eh bien! maître, lui demandait sa troupe, la fête des Langoustes ne commencera donc pas aujourd'hui!

— Patience, mes enfants, patience ! les heures n'ont que soixante minutes, ici comme ailleurs.

— A la bonne heure, mais vous ne dites pas combien chaque minute a de secondes quand on se morfond l'arme au bras en présence de l'ennemi.

— Allons ! allons ! vous n'en mourrez pas!

— Ni les Anglais non plus, sang de Dieu ! et c'est bien là ce qui nous fâche!

Nul doute que si Caroline eût paru en ce moment, sa présence n'eût été le signal les hostilités. Las d'attendre le roi, et voyant tous ses calculs déjoués,

Castroné eut un moment la pensée de l'aller chercher à la Favorite ; mais la réflexion l'arrêta ; il avait du bon sens et beaucoup de circonspection ; il comprit donc parfaitement que le peuple ayant lâché pied, c'eût été provoquer un carnage inutile et envoyer à la mort les Conciapelli. Le nombre et l'attitude des troupes britanniques n'avaient rien de rassurant ; telle était leur fureur qu'elles n'attendaient que le premier coup de fusil pour mettre la ville à feu et à sang. Ces dispositions sanguinaires éclataient dans les regards des soldats, et ce n'était pas sans peine que les chefs les contenaient dans les bornes de la discipline.

Castroné et Lazzaro lui-même se rendirent tous les deux sans coup férir, mais de fort mauvaise grâce, aux durs conseils de la nécessité : l'un regagna son faubourg à la tête de sa troupe désappointée et mécontente, tandis que l'autre allait porter à la Favorite cette désastreuse nouvelle.

Que devint Caroline en l'apprenant? Effroyable mécompte! La tête plongée dans ses deux mains,

elle écouta Castroné jusqu'au bout sans l'interrompre une seule fois, et, les yeux fixés sur lui avec une immobilité plus effrayante encore que le silence ou elle était et demeura absorbée longtemps après qu'il eût cessé de parler; puis se levant tout d'un coup:

— C'est ta faute! s'écria-t-elle d'une voix irritée. Tu m'as empêché d'aller la nuit dernière à Palerme: tout le mal est venu de là. J'aurais fixé la mobilité du peuple, vaincu l'inertie de l'armée, et le roi, en me voyant, aurait persévéré dans ses résolutions. Il ne fallait pas l'abandonner un seul instant à lui-même.

— Votre majesté a toujours raison, et les torts sont de mon côté. J'ai été imprudent à force de prudence; je craignais d'éveiller les soupçons des Anglais, dont les soupçons étaient tout éveillés. En voulant jouer au plus fin avec ces rusés insulaires, nous avons perdu la partie. Quand je dis perdue, je veux dire que c'est partie remise; les choses sont aujourd'hui dans l'état ou elles étaient hier.

— Avec une déception de plus et le prestige de moins. Tout est à recommencer, tandis qu'à cette

heure tout serait fini. Sans toi, je serais reine ou morte.

Mais, réfléchissant que c'était se manquer à sa propre dignité et compromettre son rang que d'accorder à un Castroné une si grande influence sur ses résolutions, elle fit trêve aux reproches, et se promena dans l'appartement en se parlant à elle-même :

— Oui, morte, répéta-t-elle; je préfère mille fois la mort, et même une mort violente, dans la rue, au milieu du peuple, d'un coup de fusil, aux tortures de l'attente et aux angoises toujours renaissantes de l'incertitude. Il faut que cette existence ait un terme; ou funeste ou prospère, il faut qu'elle en ait un, et promptement. Je ne puis plus vivre ainsi. Toucher au but et le manquer!... Quelle dérision! Ce matin j'avais un pied sur le trône; ce soir, j'en suis rejetée plus loin que jamais.

La reine continua à parler quelque temps ainsi avec une agitation fiévreuse, tantôt avec suite, tantôt en mots entrecoupés et souvent inintelligibles. Elle avait complétement oublié qu'elle n'é-

tait pas seule ; un mouvement de Castroné, qui n'osait ni partir ni rester, la rappela à elle-même.

— Mais le roi? s'écria-t-elle brusquement en s'arrêtant devant lui. Tu ne m'as point parlé du roi. Que fait-il? Où est-il? Qui est avec lui? Quels sont ses projets?

— C'est ce qu'il pourra vous dire lui-même, répondit Castroné en allant à la croisée, car le voilà qui arrive de Palerme en compagnie du père Caccamo. Avec la permission de votre majesté, je vais à la découverte.

— Va !

A la tournure qu'avaient prise les choses, Caroline ne savait si elle devait se féliciter ou s'inquiéter du retour de Ferdinand à la Favorite. A tout prendre, il valait mieux l'avoir sous la main. Plût à Dieu qu'elle ne l'eût pas quitté ! Elle se serait épargné et à lui aussi l'humiliation, la douleur d'une si désastreuse campagne. Mais enfin, si le mal était cuisant, il n'était pas sans remède. L'essentiel en ce moment était de remonter le moral

de Ferdinand et de ne désespérer ni de la Sicile ni de la fortune. Caroline se donna la nuit pour réfléchir et pour ressaisir, pour renouer les fils dispersés, sinon brisés du complot. Mais la main forte qui avait déjoué ces trames ténébreuses n'était pas disposée à les laisser reformer tranquillement.

En rentrant à la Favorite, le roi avait ordonné qu'on fermât toutes les grilles, toutes les portes, et qu'on ne laissât pénétrer personne jusqu'à lui. La consigne à cet égard était inflexible et générale à très-peu d'exceptions près, comme si les ennemis dont il voulait se défendre étaient gens à s'arrêter devant la consigne d'un valet de chambre ou d'un chambellan. Toutefois, après ces précautions inutiles, le vieux prince se sentit plus libre et respira plus à l'aise. Seulement, quand sonna minuit, cette heure fatale qui lui avait été assignée comme le dernier terme de la patience britannique, il eut un violent frisson.

— Car enfin, se disait-il avec anxiété, la fuite n'est pas une réponse, et c'est une réponse qu'exige impérieusement l'ultimatum de cet insolent de Bentinck!

Les exhortations pieuses et les prières de son confesseurs finirent cependant par le calmer un peu ; il fit même de l'héroïsme à sa manière ; je veux dire qu'il s'endormit d'un sommeil de plomb.

Castroné, qui était allé en reconnaissance, n'apprit rien de plus, s'il apprit quelque chose.

Tout reposait dans la Conque d'Or et dans la villa royale; la nuit était aussi calme, aussi sereine que la précédente ; les mêmes étoiles brillaient sur la montagne de Sainte-Rosalie ; le même rossignol soupirait la même plainte sous le même oranger; la même brise promenait dans l'espace les mêmes parfums.

Ferdinand continuait à dormir du sommeil des innocents ; Caroline elle-même, vaincue par la fatigue et par l'excès de ses émotions, s'était assoupie un instant dans sa tour.

Sur la fin de la nuit, comme l'aube se laissait déjà pressentir à l'horizon moins sombre, un fort détachement de cavalerie anglaise, venu de Palerme et suivi d'un régiment d'infanterie, s'approcha mystérieusement de la Favorite ; clairons et tambours étaient muets ; un silence profond régnait

dans les rangs. On n'entendait au sein des ténèbres que les pas lourds et réguliers des soldats. Arrivés à la villa, les troupes l'investirent de toutes parts ; ils en fermèrent hermétiquement toutes les issues, de manière à ne laisser entrer ni sortir personne, et, à leur réveil, Ferdinand et Caroline se virent enveloppés d'un véritable cordon sanitaire.

Quelle audace? quel outrage! Cette fois la violence était directe et le procédé brutal jusqu'au cynisme. La terreur du roi fut au comble ; la fureur de la reine ne connut pas de bornes : ce n'était plus dans leur royaume qu'ils étaient prisonniers, c'était dans leur palais.

Poussée à bout par ce dernier affront, Caroline foula aux pieds toute espèce de considération, de ménagement et même de prudence ; elle quitta sa tour sous l'empire de la colère, et, traversant les jardins d'un pas précipité, elle alla droit à l'appartement de Ferdinand. Au moment d'y entrer, elle s'arrêta tout court à l'ouïe d'une voix qui la fit tressaillir, et apprit que le roi était en conférence avec lord Bentinck.

— Lord Bentinck!... s'écria-t-elle en devenant pâle comme la mort.

Tombant sur un siége à la porte du cabinet royal, il lui fut impossible d'articuler un seul mot de plus, ni de faire un seul mouvement.

# LXIII

## LA FAVORITE.

—

Les petits esprits ne se préoccupent que des petites choses. Quelle idée croyez-vous qui vint la première à Ferdinand à la vue de lord Bentinck? Vous vous imaginez, sans doute, qu'il lui demanda compte de son insolent ultimatum ou du siège plus insolent encore de la résidence royale? Point.

— De quel droit, lui dit-il d'un ton courroucé, vous êtes-vous permis de forcer la consigne que j'ai donnée! Je ne voulais recevoir personne.

— Les affaires dont je viens entretenir votre majesté sont d'une telle importance, que j'ai cru devoir prendre sur moi cette légère infraction aux lois de l'étiquette.

— Légère ! milord, légère !... Vous voulez dire fort grave, et j'ai le droit de m'en formaliser. Sachez que je me tiens pour offensé et même très-offensé, entendez-vous bien.

— Sire, je vous entends parfaitement, répliqua Bentinck avec un sérieux plein d'ironie, et je vous demande pardon de vous avoir mécontenté ; une autre fois j'y mettrai plus de circonspection.

— Une autre fois ! une autre fois !... à la bonne heure ; mais me direz-vous enfin ce que vous me voulez et ce que signifient les troupes que je vois d'ici ? Prétendez-vous me traiter comme vous avez traité Tippoo-Saïb ? Suis-je votre prisonnier, par hasard ?

— Oui, sire, c'est-à-dire que vous êtes le prisonnier de la Grande-Bretagne, dont je ne suis ici que le représentant. Il m'en a coûté, sans doute, de mettre à exécution une mesure si rigoureuse ; mais je n'ai fait qu'obéir à mes instructions et à la su-

prême loi de la nécessité. En voyant votre majesté quitter si brusquement Palerme, j'ai dû craindre qu'elle ne retournât à la Ficuzza sans avoir régularisé le gouvernement, en rendant au prince royal les pouvoirs révoqués par elle. Il pouvait naître de cet interrègne de graves désordres, et je suis responsable de la tranquillité publique vis-à-vis de la Sicile, de l'Angleterre, de vous, sire, et de moi-même. Souffrez donc que je la maintienne à tout prix.

Cette manière nette et résolue de poser la question ébranla l'attitude ferme que Ferdinand avait essayé de prendre au début ; il perdit contenance au point de laisser voir son trouble à l'ennemi.

— Enfin, milord, que voulez-vous de moi, demanda-t-il d'une voix altérée ?

— J'ai eu l'honneur d'adresser hier à votre majesté une note à laquelle vous n'avez pas répondu ; je viens chercher votre réponse.

— Ma réponse... Quelle réponse voulez-vous que je vous fasse ?

— Afin de vous épargner la peine de la formuler, j'en ai moi-même rédigé les termes, et je vais,

avec votre permission, en donner lecture à votre majesté.

Là-dessus, Bentinck exhiba un papier de sa poche et le déplia tranquillement aux yeux stupéfaits du vieux roi, qui le regardait faire avec l'inquiétude du prévenu à qui l'on va signifier sa sentence. Il ne trouva pas un mot à dire et attendit avec une résignation silencieuse le coup dont il était menacé.

— Sire, reprit Bentinck sans avoir l'air de remarquer la stupeur de Ferdinand, mais en se promettant bien d'en tirer parti, ceci est le texte du traité secret qu'il me semble convenable de conclure entre nous, et que votre majesté voudra bien signer après en avoir pris connaissance.

— Signer ? moi ?... s'écria Ferdinand avec un effroi naïf. Qu'est-ce que vous voulez que je signe ? Je n'ai pas ma griffe ici.

— Voici une plume qui en tiendra lieu ; la signature de votre majesté n'en sera que meilleure.

Les conditions du traité étaient celles-ci.

Le vicariat-général de l'héritier présomptif se-

rait rétabli dans toute sa plénitude, et, en révoquant le décret qui l'avait abrogé, Ferdinand promettait sur l'honneur de ne jamais ressaisir le gouvernement du royaume sans la permission de la Grande-Bretagne. En revanche, lord Bentinck lui garantissait, au nom de la cour de Saint-James, sa liste civile et les honneurs royaux ; de plus, il s'engageait solennellement à ne jamais forcer Ferdinand à reprendre le pouvoir. Ce dernier article avait l'air d'une dérision : c'est comme si, en jetant un homme en prison, on lui promettait, par intérêt pour lui, de lui bien river ses chaînes.

Bentinck fit cette lecture d'une voix brève, impérative, comme s'il avait lu un ordre du jour à son armée, et Ferdinand l'écouta sans faire aucune observation. Il était visiblement dominé, vaincu et n'aspirait qu'à en finir le plus tôt possible. La lecture terminée, le silence régna quelque temps. Tout à coup une violente décharge de mousqueterie se fit entendre au dehors. Le roi tressaillit et devint pâle.

— Ce n'est rien, dit froidement l'Anglais ; les troupes font l'exercice à feu.

Il est permis de croire que, loin d'être un effet du hasard, cette détonation avait été préméditée au contraire et calculée pour appuyer les prétentions du plénipotentiaire, en portant l'épouvante au cœur du vieillard découronné; mais ce moyen d'intimidation était bien superflu, sans compter qu'il était odieux : incapable d'engager la lutte, le pauvre vieux Bourbon était complétement livré et ne demandait qu'à signer pour se débarrasser de son persécuteur. Dans ce moment-là il aurait signé son abdication, son exil, et jusqu'à son arrêt de mort.

— Je suis prêt, dit-il d'une voix entrecoupée, à faire tout ce que vous voulez. Je n'ai jamais eu de mauvais desseins contre le parlement ni contre la constitution. Il n'y a rien à craindre de ma part. Tout s'arrangera. Je veux vivre en paix avec le prince régent d'Angleterre et en bonne intelligence avec vous, milord, qui êtes son digne représentant. Je m'en vais. Où faut-il que j'aille? A la Ficuzza ou ailleurs, peu m'importe. J'irai même à Malte, oui, à Malte, si vous le jugez nécessaire.

Bentinck ne releva pas pour le moment cette der-

nière proposition, voulant sans doute auparavant se donner le temps de la réflexion, et couler à fond l'affaire de son traité léonin. Voyant le roi si bien disposé, il y ajouta d'inspiration un article supplémentaire.

— Sire, répondit-il, il dépend de votre majesté, et d'elle seule, que la bonne harmonie ne soit jamais troublée entre nous. L'Angleterre et la Sicile sont faites pour s'aimer; mais je crains, — excusez ma franchise, — je crains les intrigues et la mauvaise influence d'une personne auguste, qui est notre ennemie, et encore plus l'ennemie d'elle-même. En un mot, sire, l'obstacle au bon accord entre les deux États, et à la bonne administration du royaume, a toujours été et sera toujours la reine Caroline. Consentez à ce qu'elle s'éloigne de Sicile pour un temps.

— M'éloigner de Sicile ! s'écria Caroline en ouvrant tout à coup et avec la violence d'un ouragan la porte du cabinet. Pourquoi ne pas demander tout d'un temps ma tête ? Ma mort du moins calmera vos alarmes. Je vous gêne, je le sais, et je suis fière de l'inquiétude que je vous inspire, de la haine dont

vous me poursuivez ; je vous rendrais votre haine au centuple si je ne vous méprisais plus encore que je ne vous hais. Je vous fais l'honneur de m'adresser à vous, milord, parce que vous êtes ici la personnification vivante de l'Angleterre, l'agent, l'instrument, le séide de votre prince régent ; c'est à ce titre, apprenez-le, à ce titre seul que vous êtes quelque chose à mes yeux ; la fille de Marie-Thérèse ne connaît pas le nommé Bentinck. Retenez bien mes paroles afin de les rapporter fidèlement à ceux qui vous envoient, car il faut qu'une fois enfin je leur dise, et à vous aussi, tout ce que j'ai sur le cœur. Je vous hais, vous dis-je, et je vous méprise encore plus ; oui, je vous méprise, car vous abusez indignement de la faiblesse d'un vieillard pour le dépouiller, et vous l'effrayez lâchement afin d'exploiter ses terreurs au profit de votre rapacité. Quel nom donner à de si bas calculs ? Vit-on jamais tant de violence unie à tant d'astuce ? Qui êtes-vous donc, après tout, pour vous imposer à la Sicile et pour nous tyranniser ? Vous combattez, dites-vous, en faveur des principes monarchiques ? Mensonge ! vous les vio-

lez tous impudemment. Est-ce en ébranlant la fidélité des peuples, en opprimant, en avilissant dans nos personnes la dignité du trône, que vous prétendez sauver la royauté et vaincre les rébellions populaires? Oh! ne croyez pas me faire prendre le change, à moi qui vous parle et qui vous pénètre! Non, dans aucun temps je ne me suis abusée sur vous; alors même que vous jouiez avec moi la honteuse comédie du dévouement et de l'obséquiosité, je voyais sous le masque emprunté qui vous cachait à tous les yeux, je voyais, moi, votre égoïsme dans toute sa laideur; mes pressentiments ne me trompaient pas; l'événement leur a donné raison. Je vous connais, vous dis-je, je vous connais vous et vos plans. Ce grand mot de constitution que vous murmurez à l'oreille des Siciliens n'est qu'un vain son destiné à les endormir, afin de confisquer la Sicile pendant leur sommeil, et les aveugles qui se donnent à vous avec tant d'imprudence, tant de naïveté, sèment des repentirs qu'ils moissonneront plus tard à pleines mains; leur crédule révolte recevra son châtiment: vous les abandonnerez ou les asservi-

rez, selon votre intérêt du moment. A l'heure qu'il est, il vous faut notre île comme il vous faut Malte et Gibraltar; votre protectorat fallacieux n'est qu'une possession anticipée et préventive; que le vent tourne ensuite, vous détruirez sans scrupule et sans pudeur votre propre ouvrage, et, vous reniant vous-même, vous jetterez la Sicile en pâture aux vengeances que vous aurez vous-même provoquées contre elle. Vous, lord William Bentinck, ici présent, m'oseriez-vous dire en face que je calomnie l'Angleterre et que telle n'est pas la politique dont vous êtes l'exécuteur?

La brusque apparition de cette femme, de cette reine si justement irritée, avait fait sur Bentinck, malgré son impassibilité, une impression d'autant plus forte que cette apparition tout à fait inattendue, était pour lui un véritable coup de théâtre. D'abord fougueuse, emportée, Caroline avait triomphé par degrés de ses premiers transports, et retrouvé en face de son ennemi la double dignité du trône et du malheur. Quant à Ferdinand, il ouvrait de grands yeux étonnés, et sa grosse face bourbonnienne exprimait la stupéfaction élevée à

sa plus haute puissance. La vue de la Gorgone ne l'aurait pas médusé davantage.

— Madame, répondit Bentinck, qui avait eu le temps de se remettre pendant la longue invective, la longue imprécation de la reine, j'ignorais la présence de votre majesté, mais j'aurais dû la soupçonner, car on ne saurait attribuer qu'à son influence la démarche hasardée du roi. Certes, il aurait mieux fait de fermer l'oreille à vos conseils.

— Plût à Dieu au contraire qu'il les eût suivis toujours ! Il serait encore roi, et vous n'oseriez nous traiter comme vous le faites. Toute votre force est dans la faiblesse de vos ennemis.

— Non, madame, non, répondit fièrement Bentinck, la force de ma patrie est en elle, elle est à Londres, à Québec, à Calcutta, dans ses flottes, dans ses armées, et elle ne redoute aucun ennemi quelque redoutable qu'il puisse être ; sa lutte acharnée avec la France révolutionnaire serait là pour prouver la puissance britannique si elle avait besoin d'être prouvée; mais elle éclate d'elle-même aux yeux de l'univers, comme le soleil en plein midi. L'Angleterre dédaigne les vains outrages de l'en-

vie ; elle se rit de la stérile haine de ses détracteurs, et leur prodigue à tous, en échange de leurs insultes, les bienfaits de la civilisation et de la liberté ; elle est assez riche pour donner, assez grande pour être généreuse avec tout le monde, même avec ses ennemis, même avec vous, madame, et l'ingratitude la surprend si peu, que d'avance elle dispense ses obligés de toute espèce de reconnaissance. Elle fait le bien pour le bien, et pour sa propre satisfaction.

— C'est très-magnanime, en vérité, dit la reine avec une ironie poignante, et il est cruel d'être méconnu quand on est si bienfaisant ; car, hélas ! vous ne devez vous faire à cet égard aucune illusion : le monde est d'une incrédulité désespérante sur le chapitre du désintéressement britannique. Voyez sa mauvaise foi ! il nie obstinément que l'amour de l'humanité dévore de ses feux les entrailles d'Albion, et votre égoïsme est passé en proverbe dans les quatre parties du globe. Mais que vous importe l'opinion universelle ? La calomnie est le baptême des grands sacrifices ; vous avez pour vous votre conscience, sans compter les profits du bien que

vous faites gratuitement. Il y a toujours avantage à être vertueux : la vertu manque rarement, quoi qu'on en dise, d'être récompensée dans ce monde, en attendant de l'être encore dans l'autre.

— Votre majesté dit plus vrai qu'elle ne pense : mieux que personne, elle doit savoir que la calomnie n'épargne rien. Si on parle mal de l'Angleterre, on ne parle pas bien de la reine Caroline ; mais je suis plus juste qu'elle, et je me refuse à croire les bruits qui circulent.

— Eh ! que m'importent à moi les jugements téméraires d'une foule ignorante et abusée ! Peut-être, en remontant à la source des calomnies qui m'outragent, vous trouverais-je encore ; car toutes les armes vous sont bonnes, et, par excès de précaution, l'Angleterre a soin d'empoisonner les traits qu'elle fait lancer dans l'ombre par ses satellites ou ses complaisants.

— Je ne sache pas, madame, que l'Angleterre eût des complaisants à Rastadt ; mais, en revanche, on prétend que votre majesté y avait des satellites.

Caroline sentit le trait et devint rouge de colère.

—Brisons là, milord, s'écria-t-elle en redressant la tête avec fierté; il est des choses que je vous défends de me répéter en face.

— Madame, répondit l'impassible Anglais sans se laisser intimider, je ne me serais point permis certaines allusions, si votre majesté n'eût pris l'initiative à cet égard ; je ne fais que me défendre, et mes représailles sont légitimées par le droit de la réplique. C'est bien le moins que dans le combat les armes soient égales.

— Égales, dites-vous ? La plaisanterie est un peu forte. Vous disposez des trésors, des flottes, des armées de la Grande-Bretagne, et moi, je ne dispose pas même de ma personne; écrasée par la force brutale, je n'ai pour moi que mon droit. Est-ce là, milord, ce qu'on appelle en Angleterre combattre à armes égales?

— Eh ! madame, vous n'êtes pas si abandonnée que cela vous plaît à dire; sans parler de vos auxiliaires intérieurs, — nous les connaissons ! — vous avez au dehors des alliés redoutables.

— Des alliés !... moi ? Quels alliés peuvent avoir des rois détrônés ?

— J'ignore ceux qu'ils peuvent avoir, mais je sais que vous en avez un dont seraient jalouses les premières puissances de l'Europe. J'imagine que ce n'est pas pour parler de la pluie et du beau temps que vous échangez des courriers avec Napoléon Bonaparte.

Ce mot arracha Ferdinand de la torpeur où il était resté plongé pendant toute la discussion ; il bondit sur son siége, comme un homme réveillé en sursaut par une détonation violente. Il serait tombé de la lune qu'il n'eût pas été plus dépaysé.

— Bonaparte ! répéta-t-il en regardant alternativement sa femme et Bentinck. Qui est-ce qui parle ici de l'usurpateur !

— C'est moi, sire, répondit froidement l'Anglais. Au point où en sont les choses, il n'y a plus de ménagements à garder ; le moment est venu d'arracher tous les voiles.

— De quels voiles parlez-vous ! demanda Caroline d'une voix dédaigneuse.

— De ceux dont vous couvrez vos intrigues, répondit lord Bentinck avec fermeté ; j'appelle les choses par leur nom. Eh ! croyez-vous donc, ma-

dame, que je n'aie pas percé vos trames? Je connais toutes vos machinations, tous vos complots, et je pourrais au besoin vous nommer tous vos agents, tous vos acolytes, depuis les artisans de désordre que vous entretenez à Palerme, à Messine, à Trapani, dans toutes les villes, jusqu'aux bandits calabrais soudoyés par vous pour nous assassiner, oui, madame, nous assassiner; car tout moyen, tout instrument vous est bon. Vous rêviez, je le sais, de nouvelles vêpres siciliennes, et mon armée tout entière était désignée au couteau de vos sicaires. Le *Te Deum* de Saint-François était le signal de cet abominable massacre, et, par vos soins charitables, l'assassinat devait faire le tour de l'île comme une traînée de sang. Nos cadavres vous auraient servi de marche-pied pour remonter sur le trône où vous n'avez que trop régné pour le malheur de vos sujets. Mais j'étais sur mes gardes, car depuis longtemps j'avais l'œil sur vous, et nous avons pris la liberté de ne pas nous laisser égorger comme des agneaux. Vous voyez, madame, que je suis bien informé.

Caroline reçut ce coup de massue sans sourciller.

Le front haut, l'œil fixe, la narine enflée, la lèvre frémissante, elle écouta jusqu'au bout lord Bentinck sans l'interrompre de la voix ni du geste, sans faire le plus léger mouvement. Quand il eut fini de parler, elle garda le silence quelques instants sans cesser d'attacher sur lui son regard altier, puis croisant ses bras sur sa poitrine en faisant un pas en arrière.

— Quand cela serait! dit-elle enfin d'une voix concentrée, qui m'oserait dire ici que je ne suis pas dans le cas de légitime défense? Quoi! vous venez en Sicile comme des forbans : ports, villes, forteresses, vous prenez tout, vous occupez tout; vous disposez de toutes les places, de tous les emplois, vous bouleversez de fond en comble le gouvernement, et, parce que, forts du droit souverain que nous tenons de Dieu, nous résistons, vous nous détrônez, vous nous proscrivez, vous soulevez contre nous nos sujets, notre propre fils; vous lui donnez jésuitiquement le sceptre à bail pour qu'il en use à votre profit, sans vous compromettre, et vous prétendez que nous acceptions dans un lâche silence, et avec la stupide résignation des rois fai-

néants, tant d'outrages, et que nous baisions à genoux la main qui nous soufflette? Mais vous avez donc oublié qui je suis, qui nous sommes? Vous avez oublié que le sang de Louis XIV coule dans les veines de Ferdinand, et que je suis fille de Marie-Thérèse!

— C'est vous, madame, qui l'avez oublié. Ne deviez-vous pas, par respect pour cet auguste sang, sinon pour vous-même, réprouver les armes déloyales, les guet-apents ténébreux...

— Avais-je le choix des armes? interrompit Caroline avec vivacité? Ne m'avez-vous pas vous-même réduite à la déplorable nécessité de recourir aux guet-apens? Ah! certes, il m'en a coûté de comploter dans les ténèbres au lieu de combattre au grand jour, comme ma mère a combattu. Que n'ai-je eu sa puissance? Que n'ai-je eu en partage un vaste empire, une nation prépondérante! L'Angleterre alors eût compté avec moi, car j'aurais opposé la force à la force. Oh! que de fois j'ai envié la destinée de Catherine II! Ce n'est pas elle que vous auriez osé traiter comme vous m'avez traitée; et moi, à sa place, je vous aurais fait trembler dans votre île.

— L'Angleterre ne tremble devant personne.

— Quelle joie ! quelle ivresse, continua Caroline sans écouter Bentinck, sans lui répondre, d'occuper un trône redouté et de jeter son glaive dans la balance européenne! J'étais née pour l'initiative des grandes affaires, pour les grands événements, et je n'ai fait que végéter sur l'étroit théâtre où Dieu m'a confinée. Il ne m'est pas arrivé de m'y sentir à l'aise et d'y respirer librement un seul jour dans toute ma vie. Que faire d'un État de trois ou quatrième ordre, dont les trois quarts mêmes m'ont été enlevés par la conquête et l'usurpation ? Recevoir le mouvement et ne le jamais donner, quelle ignominie ! Par quelle fatalité ai-je été condamnée à un pareil rôle ? Était-ce ici la place d'une archiduchesse, qui apportait en dot le sang des Césars ? Mieux eût valu pour moi ne régner jamais que de régner ainsi.

— Avec tout cela, dit Ferdinand resté à cheval sur son idée fixe, tu n'as pas justifié ta correspondance avec le tyran corse, si tant est, ma chère Caroline, que tu aies correspondu vraiment avec lui ; ce dont j'aime encore à douter.

La reine aurait pu répondre à son auguste époux que lui-même, naguère, n'y avait pas regardé de si près et ne s'était pas fait scrupule de traiter avec l'usurpateur; mais les récriminations eussent été bien inutiles; l'idée ne lui vint seulement pas de récriminer; à peine songea-t-elle à répondre. Elle laissa tomber sur Ferdinand un regard qui semblait dire :

— Je vous méprise trop pour entrer en discussion avec vous.

Mais hors d'état d'étouffer plus longtemps les rancunes légitimes qui fermentaient dans son cœur, elle éclata tout à coup en reproches.

— Je crois, en vérité, dit-elle au roi d'un ton superbe, que vous attendez de moi des justifications, des excuses! C'est à vous plutôt à m'en adresser, car c'est vous qui m'avez perdue en vous perdant vous-même par votre faiblesse et votre pusillanimité. Oh! que n'avez-vous dans les veines une goutte du sang qui coule dans les miennes! Nous règnerions encore à cette heure, et d'insolents étrangers ne feraient pas la loi chez nous. Mais vous n'avez d'un roi que le nom; vous n'avez ja-

mais su faire tête à aucun danger, et vous fuyez lâchement quand il faut combattre. Ne parlez plus de Louis XIV, vous n'êtes pas son héritier; s'il avait le malheur d'être encore de ce monde, il rougirait de vous et me plaindrait profondément.

Caroline parlait d'une voix de plus en plus animée, et son œil, un instant abattu, étincelait de colère. Ecrasé par cette avalanche, le vieux Ferdinand regardait sa femme d'un air stupéfait.

— Ma pauvre Caroline, lui dit-il d'une voix paterne, y a-t-il du bon sens à se mettre dans un pareil état!

—Hélas! répondit-elle en tombant dans le découragement, je sais trop que je perds mes paroles et que le vent emporte mes justes plaintes. Tout est fini désormais. Prise entre la faiblesse et la violence, il ne me reste plus, je le sais, qu'à reprendre le chemin de l'exil, qu'à ensevelir dans un silence éternel ma défaite et ma honte. Malheur aux vaincus! Triomphez, milord, et l'Angleterre avec vous! Usez et abusez de votre victoire; ne craignez pas que je la trouble par de stériles protestations ou des doléances sans dignité. Non, je ne vous donnerai

pas cette satisfaction. Vous m'avez vaincue par la force, je vous vaincrai par l'orgueil, et si je ne me résigne pas, je saurai me taire. Dépouillée de tous mes droits, déçue dans tous mes rêves, j'abandonne à l'avenir le soin de ma vengeance, quoiqu'il m'eût été doux de me venger moi-même. Mais le siècle est mauvais pour les princes; le monde est plein de rois détrônés, sans compter ceux qui, comme ma sœur, ont perdu la vie avec la couronne. Qu'importe un nouveau désastre après tant de désastres? Ma chute ne fera qu'ajouter un nom de plus au long martyrologe de la royauté. Mais notre épreuve aura son terme; cet orage passera comme tant d'autres, et, retrempée aux sources de l'adversité, la monarchie restaurée renaîtra plus jeune et plus forte pour la consolation, pour le bonheur des peuples et pour l'honneur des principes.

La reine prononça ces dernières paroles avec un calme stoïque, imposant, et son ennemi lui-même fut frappé de la majesté qui régnait dans toute sa personne. Elle sortit sans ajouter un mot, et rendit Bentinck et le roi au tête-à-tête qu'elle avait troublé.

— Vous voyez, sire, dit l'Anglais en revenant de plein saut à son idée, que l'éloignement de la reine est nécessaire ; elle convient elle-même qu'elle intrigue, — Dieu sait dans quel but, — avec Napoléon Bonaparte, et qu'elle a voulu nous faire assassiner. Il n'y aura de repos pour le royaume et pour vous-même que lorsqu'elle aura quitté la Sicile. Pourquoi n'irait-elle pas se reposer à Vienne, et calmer au sein de sa famille les passions qui l'agitent? Tout le monde s'en trouvera bien.

—Faites pour le mieux, répondit le faible monarque encore tout ému de l'orage conjugal qui venait d'éclater sur sa tête, pourvu qu'on lui rende pendant le voyage tous les honneurs qui lui sont dus.

— Votre majesté me fait injure en supposant que jamais je puisse manquer d'égards pour son auguste épouse.

Tout en disant ces mots, il libellait de sa main victorieuse le consentement du roi, et l'ajoutait en post-scriptum au traité secret dont il lui avait soumis, ou pour mieux dire imposé les conditions ; Ferdinand signa le tout sans rien lire. Dans son

trouble et son impatience, il s'estimait heureux d'en être quitte à si bon marché ; nul doute que lui-même ne fût parti pour Malte immédiatement, comme il en avait fait la proposition, pour peu que Bentinck eût insisté ; mais, soit qu'il jugeât la précaution superflue, soit qu'il n'eût pas d'instructions à cet égard, Bentinck se contenta de tenir en charte privée, à la Favorite, le petit-fils de Louis XIV.

Il ne fut pas si facile avec la reine, qui était son épouvantail. Elle reçut l'invitation, sinon l'injonction, de partir incognito dans le plus bref délai, et de retourner sans bruit à Castelvétrano, en attendant le navire qui devait la conduire beaucoup plus loin. En cas de résistance, un escadron de dragons britanniques avait ordre de lui composer une escorte d'honneur. C'était le mot poli dont Bentinck s'était servi, par égard, et sa manière de tenir par oleà Ferdinand.

— Eh bien ! mon père? dit le roi à son confesseur quand il se retrouva seul avec lui.

— Eh bien ! mon fils ? dit le révérend père à son pénitent.

Ils ne s'en dirent pas davantage et se regardèrent d'un air piteux. Le roi fut le premier à prendre son parti, et il le prit gaiement.

— Par saint Janvier! reprit-il en se frottant les mains, j'avoue que je souperai ce soir de meilleur appétit qu'hier.

# LXIV

## UNE EMBUSCADE.

—

Les adeptes de Saint-Paul, que nous avons laissés dans les prisons de Trapani, n'y restèrent pas long temps. En les arrêtant dans la grotte de Polyphême, la police ne savait pas elle-même qui elle arrêtait; instruite par ses espions qu'un rassemblement suspect devait avoir lieu dans une caverne du mont Eryx, elle avait commencé par mettre la main dessus, sauf à se raviser plus tard s'il y avait lieu.

—Empoignez toujours, avait-elle dit à ses sbires, ensuite on s'expliquera tout à son aise.

Le matin, lorsque le justicier apprit que les prisonniers n'étaient autres que les membres de la philanthropique Confrérie des Nobles, c'est-à-dire la fine fleur de l'aristocratie trapanaise, et qu'on n'avait saisi ni procès-verbaux ni corespondance ni papiers d'aucune espèce, il vint en personne rendre aux détenus la liberté, en se confondant en excuses et en rejetant toute la faute sur la maladresse de ses agents qui, pourtant, n'avaient fait que suivre à la lettre leurs instructions. Le comte Allégroni et ses complices en furent quittes pour une nuit passée en prison. La mystification de la police fut complète. Aussi, comment voir un conspirateur dans l'homme aux camées? Si la noble et charitable Confrérie tenait ses assemblées la nuit, dans une caverne, d'une façon si mystérieuse, c'était par humilité chrétienne, afin de mieux cacher ses œuvres pies.

On devine que Fabio fut excepté de la commune délivrance, et qu'il resta sous les verrous afin de purger sa contumace ; mais l'affaire du duel n'était

pas son plus grand danger; depuis que la délation de la Zingara l'avait signalé aux soupçons de ses ennemis, comme l'auteur probable du meurtre de la Spagnola, depuis surtout que le major Dudley l'avait reconnu dans la chambre de Rafaella, et que lui-même avait été son propre accusateur, il ne pouvait se faire et ne se faisait en effet aucune illusion sur le sort qui l'attendait.

Un courrier fut expédié sur le champ au général Mac-Farlane qui se trouvait encore à Mazzara, et, en attendant ses ordres ou son arrivée, le prisonnier fut tenu au secret le plus rigoureux. Le geôlier n'était pas disposé à se laisser ravir sa proie une seconde fois; il avait de plus, une revanche à prendre et une vengeance à satisfaire. Plus d'appartement noble, plus de visites, plus de ménagements. Mis au pain et à l'eau comme le dernier des criminels, Fabio fut jeté dans un cachot sombre, humide, avec les fers aux pieds et aux mains. Il n'y avait pas loin de son cabanon à un dammuso d'Artali. C'est alors seulement qu'il connut la captivité dans toute son horreur et les raffinements de la barbarie civilisée; condamné à un

silence absolu, à une solitude inexorable, privé d'air, de mouvement, de lumière, il avait, dans les froides ténèbres où il était plongé, comme un avant-goût du cercueil, moins le renoncement éternel et l'éternel repos des morts. Sa vie entière passait et repassait devant lui avec ses déceptions, ses mécomptes, et l'amertume des regrets ne faisait qu'envenimer encore la plaie saignante du présent. Tourment des souvenirs ! Quand le passé n'est pas pour le cœur un refuge, un lieu d'asile et de paix, il est de tous les supplices le plus douloureux, le plus aigu, et il est irrévocable !

Fabio comptait ses jours par ses fautes, et se voyait frustré du dernier espoir qui lui restât, celui de se réhabiliter par une action éclatante et de reconquérir ainsi l'estime de la reine et l'amour de Rafaella. Il faudra qu'elles m'admirent ! s'était-il dit orgueilleusement. Et maintenant, rejeté du haut de son rêve dans un abîme sans fond, il demeurait sous le poids du mépris. Plus de réhabilitation pour lui, plus de pardon : il n'avait en perspective qu'une mort infamante pour couronner une vie avortée.

A cette heure de sincérité et de repliement, il se rendait ce triste témoignage, qu'il avait tout poursuivi par le désir sans rien atteindre dans la réalité, et que tous ses projets avaient fait naufrage à l'heure de l'exécution. Esclave de la fausse position qu'il s'était créée lui-même, il n'avait été, en définitive, ni le mari de Rafaella, ni l'amant de la reine, car la nuit de la Barbara n'avait pas eu de lendemain. Il en était de ses rêves d'ambition comme de ses rêves d'amour : ils s'étaient tous évanouis au moment où il les croyait près de se réaliser. Son patriotisme même n'avait été ni plus efficace ni plus fécond. Des paroles ne sont pas des actes, et la haine qui ne se traduit pas en faits n'est que vent et fumée. Il n'aurait pas même en mourant la consolation de monter sur l'échafaud comme un martyr politique ; il y monterait comme un assassin.

Était-il victime d'une organisation fatalement et radicalement impuissante, ou si, capable virtuellement d'une grande destinée, il avait subi l'influence d'une mauvaise étoile ? Il se posait cette question sans la résoudre. Que d'hommes dont

l'histoire est celle de Fabio ! Combien qui ébauchent tout sans rien conduire à terme, et qui, dans le fol enivrement de leur présomption, prennent l'aspiration pour l'action, les fantômes du sommeil pour des réalités de la vie pratique et positive !

Le temps est lent dans les fers. Rien ne marquait pour Fabio le cours des heures, rien ne séparait, rien ne distinguait à ses yeux la nuit du jour : que le soleil éclatât radieux dans l'espace, ou que la lune baignât la nature de ses molles et pâles clartés, les ténèbres de son cachot étaient toujours les mêmes, et nulle voix du dehors, pas même celle du geôlier, n'interrompait le silence inflexible de son tombeau. Fidèle à son rôle de dissimulation, le comte Allégroni n'avait pas demandé à le visiter, et son ami le peintre Errante, malgré l'amitié du général Mac-Farlane, n'en avait pu obtenir la permission. On se rappelait trop la part qu'il avait eue dans sa première évasion, pour lui donner les moyens d'en préparer une seconde.

Un jour, ou plutôt une nuit que le prisonnier était plongé dans ces silencieuses ténèbres et ab-

sorbé dans ses lugubres méditations, la porte de sa prison s'ouvrit à l'improviste, et il se vit entouré de sbires. Il crut que sa dernière heure était arrivée et qu'on avait résolu de le fusiller sans forme de procès. Poussé malgré lui par le plus impérieux de tous les instincts, l'instinct de la vie, il interrogea les bourreaux, mais il n'obtint d'eux aucune réponse ; leur consigne était évidemment de se retrancher dans une réserve cruelle et de lui laisser ignorer le sort qu'on lui préparait.

On brisa la chaîne qui lui liait les pieds, mais sans rendre à ses bras la liberté, et on le conduisit dans la rue dans un profond silence. Là d'autres sbires attendaient les premiers, et le funèbre cortége, ainsi renforcé, traversa la ville d'un pas précipité par les rues les plus obscures et les plus détournées. On arrive à la porte ; elle s'ouvre d'elle-même, comme par enchantement ; les ponts-levis s'abaissent, les sentinelles se rangent,... on est dans la campagne. Bientôt on s'arrête, et les sbires consignent leur prisonnier à un détachement de carabiniers qui les relèvent. Fabio est garrotté sur un cheval et placé au milieu de la troupe, puis l'on prend

au grand trot et toujours en silence, la route de Palerme.

Fabio commença dès lors à comprendre qu'on le transférait dans la capitale pour donner sans doute à son procès plus de solennité et de retentissement. Il devinait juste : décidés à faire un exemple éclatant sur le meurtrier de la Spagnola, les Anglais n'avaient pas trouvé qu'une ville de province comme Trapani fût un théâtre assez vaste pour le coup de vigueur qu'ils voulaient frapper ; sans compter que, dans l'état de fermentation où étaient les Palermitains, la vue d'une procédure sommaire, suivie d'une exécution à grand spectacle, ne pouvait que produire sur eux un effet salutaire. Bref, la translation du prisonnier avait été décrétée.

Son escorte, autant qu'on en pouvait juger au milieu des ténèbres d'une nuit sans étoiles, se composait d'une douzaine d'hommes commandés par un officier et assistés d'un fiscal, nom qu'on donnait alors aux magistrats du ministère public. Pas un mot ne fut échangé entre l'escorte de Fabio, et les carabiniers même ne se parlaient pas entre

eux. Cette marche silencieuse à travers l'obscurité avait quelque chose de sinistre, de tragique surtout quand on songeait que le point de départ était un cachot et le terme un échafaud.

On franchit les premiers milles sans rien distinguer et sans faire aucune rencontre. Passant rapidement sous le mont Eryx dont les hauteurs invisibles plongeaient dans les nuages, on déboucha dans les vastes pâturages qui, du pied de la montagne, s'étendent jusqu'à la ville d'Alcamo. Jusque-là les pas des chevaux avaient retenti bruyamment sur les rochers et les cailloux du chemin ; une fois dans les prairies, l'herbe les étouffa, et rien ne troubla plus le silence de la nuit.

Fabio, privé de l'usage de ses bras, et livré par conséquent, comme Mazeppa, à tous les caprices, à tous les mouvements de la monture qui l'emportait vers la mort, serré de près, d'ailleurs, par son escorte qui veillait sur lui, surtout le fiscal, avec des précautions inouïes, Fabio n'entrevoyait pas même la possibilité de s'échapper, et s'abandonnait à sa destinée avec la résignation désespérée de la nécessité. Il n'en subissait pas moins,

à son insu, l'heureuse influence du voyage ; le brusque passage de son cachot sans air à l'air libre et pur des campagnes, avait dilaté sa poitrine. Il respirait plus à l'aise, et son sang rafraîchi circulait dans ses veines avec une facilité nouvelle. Ce bien-être physique réagissait malgré lui sur son esprit, et donnait à ses idées une direction plus calme sinon plus gaie ; la pensée de la mort le dominait moins tyranniquement, et quelque chose qui ressemblait à l'espérance s'agitait sourdement au fond de son cœur.

L'aube pointa et lui découvrit à l'horizon le temple de Ségeste. Reporté violemment à Rafaella, dont la chère image régnait à jamais sur ces ruines consacrées par elle, il tomba dans une mélancolie qui n'était pas, quoique profonde, sans charme et sans douceur. Le souvenir du bonheur, dit le poète, est cruel dans l'adversité ; et cependant Fabio contemplait sans amertume ces lieux bénis par l'amour. Il lui semblait retrouver, en les voyant, celle qu'il avait perdue ; il entendait sa voix et jusqu'au frôlement de sa robe dans les soupirs des longues herbes froissées par la brise ; il

respirait sa suave haleine dans les parfums du matin.

— Rafaella ! s'écriait-il en lui-même dans l'ardeur de ses aspirations passionnées et sanctifiées par l'approche du moment suprême ; noble Rafaella ! j'ai mérité la mort pour vous avoir trompée ; mais, s'il faut mourir, je veux mourir à vos pieds de repentir et d'amour !

Cependant, la caravane avait ralenti sa marche et allait en ce moment au pas sous la colline de Ségeste ; quoique le jour fût levé, les objets étaient encore fort peu distincts ; la nature était comme enveloppée d'un linceul gris. Le temple dessinait vaguement sur les vapeurs du matin ses colonnes sveltes et son gracieux fronton. Les grandes montagnes d'alentour sortaient lentement des ombres du crépuscule. La plaine était déserte ; on n'apercevait ni troupeaux ni pâtres à l'horizon.

Tout à coup une décharge effroyable éclata au milieu de la caravane et presque sous les pieds des chevaux : deux carabiniers tombèrent ; les autres se rallièrent immédiatement en tirant leurs pistolets de leurs fontes, et en ayant soin de placer entre

eux le prisonnier; mais ils ne découvraient personne, lorsqu'une seconde décharge encore plus meurtrière que la première, et qui semblait partir de terre, leur fit voir à quelques pas d'eux, les assaillants embusqués et couchés sous les hautes herbes, le seul rempart qu'ils eussent trouvé dans ces vastes solitudes sans habitations, sans bois, sans rochers, sans accidents d'aucune espèce. Les cavaliers poussèrent droit sur l'ennemi, qui fut bientôt debout et qui soutint de pied ferme leur choc et leur décharge ; mais, en ce moment, l'officier tomba sous la balle d'un tirailleur posté seul à vingt pas du champ de bataille, et dont tous les coups portaient. Cette perte démoralisa le reste de la troupe, réduite, en quelques minutes, à cinq ou six hommes.

Fabio, garrotté sur sa selle, ne pouvait prendre aucune part au combat; mais il profita de la confusion générale pour lancer son cheval du côté de ses libérateurs. En voyant sa proie lui échapper, le fiscal poussa un cri de bête fauve.

— Tuez-le! tuez-le! cria-t-il aux carabiniers en écumant de rage et en leur désignant Fabio; de

cette manière, au moins, il n'échappera pas vivant à la justice, et la loi sera satisfaite.

Cette recommandation féroce était un ordre impératif dans la bouche d'un magistrat, et les soldats obéirent avec la docilité passive de la discipline militaire : plusieurs coups de feu partirent à la fois dans la direction du fugitif; il fut atteint ainsi que son cheval, et tous les deux roulèrent sur l'herbe de la prairie. Après ce lâche assassinat, les carabiniers, ceux du moins qui n'étaient pas hors de combat, tournèrent bride, avec le fiscal en tête, et tous ensemble reprirent au grand galop la route de Trapani.

Les vainqueurs, au nombre de neuf, étaient masqués, à l'exception du tirailleur sous la balle duquel avait péri l'officier, et qui n'était autre que notre vieil ami Rosario, le braconnier de la Barbara. Mais les huit autres, qui étaient-ils? Ces combattants mystérieux étaient des Béati-Paoli trapanais commandés par Allégroni en personne. Deux avaient été blessés dans l'action, et un tué sur place; ce dernier, le chevalier Vito-Vitali, que l'on retrouvait toujours au poste le plus péril-

leux, avait rendu l'âme en laissant échapper de ses lèvres mourantes ces quatre mots qui résumaient toutes ses passions, toute sa vie :

— Vengeance !... Artali !... Madone !... Absolution !...

Et, tandis que d'une main il faisait le signe de la croix, il serrait de l'autre sa carabine dans la dernière convulsion de l'agonie.

Allégroni s'empressa de porter secours à Fabio qui gisait sans mouvement, et qui perdait son sang par plusieurs blessures; une seule était grave, mais l'était horriblement ; la balle, entrée par le côté, s'était logée dans les régions du cœur, où elle avait dû faire des lésions considérables. Le blessé fut dégagé de ses liens et porté sans connaissance près de la source au caroubier qui coule au pied de la colline. Là, on banda ses blessures sans le rappeler à lui-même, tant son évanouissement était profond. Couché sur l'herbe humide, il ne donnait aucun signe de sensibilité physique ou morale ; son visage plombé et tourné du côté du temple avait déjà la pâleur de la mort ; ses yeux, naguère si vifs, paraissaient éteints pour

toujours; sa respiration courte et intermittente disait seule que la vie ne l'avait pas abandonné! Penché sur lui avec la sollicitude d'un médecin et la tendresse d'un père, Allégroni attendait avec anxiété son retour à la vie. Debout à côté de lui, Rosario recevait les ordres du comte en dévorant ses larmes.

Pendant ce temps, les morts, y compris Vito Vitali, avaient été ensevelis sur le lieu même où ils avaient péri, et les blessés étaient transportés à la Barbara, à l'exception de Fabio, qu'on avait craint de déplacer.

Le soleil s'était levé radieux sur les montagnes; les rayons naissants doraient le front du mourant, comme le marbre d'une statue, et baignaient ses membres glacés sans les réchauffer; la brise du matin se jouait dans ses cheveux noirs; la nature en fête semblait insulter par ses splendeurs riantes à la mélancolie de cette funèbre scène.

En ce moment parut une litière qu'on n'avait pas entendue venir, et une femme qui en occupait le fond poussa un cri déchirant à la vue du blessé.

# LXV

## ADIEUX.

—

Lorsque la barque qui emportait Fabio eut disparu aux yeux de Rafaella, et qu'elle se retrouva seule dans sa chambre de Mazzara, elle tomba dans un morne accablement ; elle ne pleurait pas, — elle avait tant versé de larmes, qu'elle n'en avait plus à répandre, — mais son œil sec avait perdu son éclat splendide, et une pâleur matte décolorait son jeune et frais visage. Elle ne voulait recevoir ni

voir personne ; rien ne l'intéressait plus, elle ne donnait à sa parure que les soins indispensables. Que lui importait maintenant sa beauté ? Sa jeunesse même était pour elle un objet d'épouvante, car elle éternisait sa solitude et sa douleur. Pourquoi vivre désormais, et pour qui ?

Elle passait de longues heures, de longues journées, à sa fenêtre, l'œil fixé sur la mer et absorbée dans une contemplation sans objet, car elle ne regardait, ne voyait, n'entendait rien ; la nature était morte à ses yeux comme le monde. Son oncle et la vieille baronne ne lui épargnaient pas les consolations ; mais, ignorant la vérité, leurs paroles n'avaient pas de sens, et, comme toujours, portaient à côté. Elle ne les recevait pas moins avec douceur et ne témoignait ni impatience ni fatigue.

— Je n'ai besoin que de repos, dit-elle un jour à son oncle, mais d'un repos absolu. Je sens qu'une retraite au couvent me fera du bien. Voulez-vous m'y conduire?

— Soit ! répondit le baron, heureux de la voir prendre elle-même l'initiative d'une diversion dont il ne soupçonnait pas toute la portée. Puisque nous

ne pouvons rien sur les événemenîts, autant vaut les attendre au couvent qu'ailleurs. Alcamo n'est pas si loin de Mazzara.

Rafaella ne répondit rien : elle avait son projet, projet mystérieux, inébranlable, dont elle gardait le secret soigneusement, afin, sans doute, de n'avoir point à discuter sa résolution avec la philosophie voltairienne de son oncle. Elle parlait bien d'une retraite monastique, mais ce qu'elle ne disait pas, c'est que cette retraite était, dans sa pensée, irrévocable, éternelle. Le cloître ou Fabio, telle est l'alternative où elle s'était de tout temps placée : Fabio perdu pour elle, il ne lui restait plus que le cloître. Car que faire dans le monde sans une affection absolue, un intérêt exclusif? Elle appartenait à Dieu par le plus irrémissible, le plus terrible de tous les vœux, le vœu du désespoir.

Le jour du départ arrivé, on se mit en route comme la première fois, Rafaella en litière et son oncle à cheval, afin, disait celui-ci, qu'une seule pierre ne pût échapper à ses investigations, car sa passion archéologique dominait toutes les inquiétudes, toutes les alarmes que lui inspirait le sort de

Fabio. Il appelait cela le triomphe de l'antiquité : *Triumphus antiquitatis*. On partit le soir pour éviter la chaleur du jour, et, remontant le fleuve Mazzara jusqu'à sa source, on prit la ligne droite à travers les gorges escarpées et solitaires du mont Polifo. On marcha toute la nuit sans rien voir, au grand regret du baron, qui avait compté sur la lune pour reconnaître une vingtième fois à Salemi, la position d'Halycia, ville siculo-grecque qui jamais, s'écriait-il avec orgueil, ne paya tribut aux Romains. Au lever du jour, on descendit des hauteurs de Calatafimi dans la plaine de Ségeste, et l'on entendit même de loin la fusillade des carabiniers et des Beati-Paoli.

— Voilà des chasseurs bien matineux, dit le baron sans se douter de rien.

Pour Rafaella, elle n'entendit même pas les coups de feu, tant elle était absorbée en elle-même. Elle ne sortit de sa préoccupation qu'en apercevant le temple de Ségeste aux premiers rayons du soleil, et fut saisie, à la vue de ce monument qui lui rappelait tant de choses, d'une émotion violente : c'est là que Fabio l'avait aimée, c'est là

qu'il l'avait reniée ! Sa vie était concentrée dans ces deux termes, qui la résumaient tout entière.

En approchant de la source au caroubier, elle laissa tomber ses yeux machinalement sur le sombre groupe qui était auprès. D'abord, elle ne distingua rien ; mais, après quelques pas elle vit un homme pâle couché sans mouvement sur l'herbe de la prairie, et cet homme..... Elle n'en put voir davantage, elle en avait trop vu ; ses yeux se fermèrent, un cri déchirant lui brisa la poitrine.

— Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il? s'écria le baron en pressant son cheval qui était resté en arrière.

Mais, avant qu'il eût rejoint sa nièce, elle s'était élancée de sa litière pour aller tomber à genoux à côté du blessé, Fabio était revenu à lui-même au cri poussé par elle, et ne vit qu'elle en rouvrant les yeux. Elle !... Rafaella !... à genoux devant lui !... Quel réveil ! Quel rêve ! Où donc se trouvait-il ? Était-il déjà mort ? Était-elle morte aussi, et leurs âmes réconciliées s'étaient-elles réunies à jamais dans le céleste Elysée de l'éternel amour ? Toutes ces idées et bien d'autres que nulle langue humaine ne saurait exprimer, lui traversèrent l'esprit

confusément, avant qu'il eût conscience de la réalité. Enfin, la mémoire lui revint et avec elle le sentiment de son état. Ses joues se colorèrent, ses yeux voilés brillèrent d'un feu rapide, un sourire ineffable passa sur sa bouche.

— Rafaella !

Tel fut le premier mot, le seul qu'il put articuler, et en prononçant ce nom chéri, une auréole lumineuse parut illuminer son front ; mais elle s'éteignit promptement ; il fit un effort pour parler sans y parvenir, ses lèvres et ses yeux se fermèrent ; la pâleur du tombeau se répandit de nouveau sur son visage.

— O Fabio ! Fabio ! s'écria l'infortunée Rafaella, dont tous les ressentiments s'étaient évanouis, Fabio, m'entendez-vous ?... Répondez-moi ! Au nom de notre amour, réponds, réponds-moi !

Fabio ne répondit point, mais une légère pression de sa main, qu'elle avait prise dans les siennes, lui prouva qu'il l'entendait, et la fit palpiter d'espérance.

La tête penchée sur son visage et ses cheveux mêlés aux siens, elle réchauffait de son haleine ses

joues glacées ; elle épiait du regard avec une fixité fébrile le premier mouvement de ses yeux ou de ses lèvres. En face de la mort, ou du moins de son image, tous les torts de Fabio étaient pardonnés, oubliés ; hélas ! n'étaient-ils pas expiés cruellement ? Quelle colère ne se fût apaisée dans un moment si solennel, si douloureux ? Rendue tout entière à l'amour par la pitié, Rafaella s'abandonnait sans résistance et sans contrainte aux entraînements de son cœur. La présence de son oncle et même celle du comte Allégroni ne lui causaient ni embarras ni distraction ; la passion foule aux pieds, dans ces crises suprêmes, les froides convenances du monde et les hypocrisies de la dissimulation ; d'ailleurs, l'état des deux vieillards était moins fait pour intimider que pour exciter la compassion : tous les deux pleuraient amèrement ; l'un croyait voir expirer une seconde fois sous ses yeux le fils unique que Dieu lui avait donné, puis ravi ; l'autre perdait celui qu'il avait choisi lui-même pour l'assister dans ses vieux jours, il tremblait du moins de le perdre ; car la défaillance de Fabio se prolongeait d'une manière alarmante ; une pâleur

de plus en plus livide inondait son visage ; ses mains glacées se roidissaient dans celles de Rafaella ; un silence tragique régnait sur ce tableau de deuil ; on n'entendait que les sanglots entrecoupés des deux vieillards unis à ceux de Rosario.

En ce moment, une seconde litière, escortée de plusieurs cavaliers, arriva par la route de Palerme. Comme les morts étaient ensevelis et les mourants transportés à la Barbara, rien ne trahissait le sanglant combat qui venait d'avoir lieu, et la caravane traversa le champ de bataille sans rien remarquer ni se douter de rien. Mais, comme elle passait près de la source au caroubier, le baron Schininà s'entendit appeler par une femme qui occupait seule le fond de la litière ; il se retourna, et poussa un cri sourd en reconnaissant la reine Caroline. C'était elle, en effet, qui de la Favorite où nous l'avons laissée sous le coup de sa défaite, retournait à son exil de Castelvétrano. Or, par une fatalité cruelle, Ségeste était sur son chemin, comme il s'était trouvé sur celui de Rafaella. Quelle rencontre ! Dieu les amenait-il donc là pour voir mourir, l'une son premier, l'autre son dernier amour ?

Caroline n'avait pas reconnu Fabio, qui lui était caché par Rafaella, mais elle avait le pressentiment d'une catastrophe, et les pleurs du baron ne firent que la fortifier dans ses appréhensions. Elle mit pied à terre aussitôt, en ordonnant à sa litière et à son escorte d'aller l'attendre à deux cents pas de là, sur la route de Calatafimi.

— Maintenant, dit-elle au baron, vous pouvez parler. Pourquoi pleurez-vous ? Que s'est-il passé ?

— Hélas? madame, je l'ignore ; tout ce que je sais, c'est que mon pauvre filleul a été blessé ; c'est lui que vous voyez là couché sur le gazon.

— Lui !... Fabio !... blessé !... sécria la reine en changeant de couleur et en reculant d'un pas. Par qui ?

Comme le baron ne répondait pas, il y eut une pause.

— Mais enfin, reprit la reine avec une brusquerie qui déguisait peut-être une émotion qu'elle ne voulait point laisser paraître, ne me direz-vous pas ce qui est arrivé ?

— Mon ami le comte Allégroni est là, qui pourra

vous le dire ; car pour moi, madame, je n'ai pas eu le courage de l'interroger.

Sur un signe du baron, le comte s'approcha et raconta tout à la reine, depuis l'arrestation de Fabio, dans la grotte de Polyphème, jusqu'à la délivrance qu'il payait si cher.

— Et qu'allait-il faire à Trapani? demanda Caroline avec une préoccupation visible.

— Je puis le dire à votre majesté : il y venait en bon Sicilien pour rendre la liberté à sa patrie, au péril de sa vie, et à vous, madame, le trône dont les Anglais vous ont chassée.

— Sa blessure est-elle grave? demanda Caroline avec un intérêt de plus en plus vif.

— Jugez-en, madame, répondit Allégroni en lui montrant de la main la pâle figure du blessé.

La reine hésita quelques secondes, puis s'avança résolument vers Fabio. L'œil sec, la narine ouverte, les lèvres serrées, elle le regarda quelque temps en silence, plongée dans une rêverie sombre et tout entière aux souvenirs qui l'oppressaient. C'est à peine si elle prenait garde à Rafaella qui, de son côté, ne l'avait pas encore aper-

çue. Agenouillée, les mains jointes, auprès du mourant, et la tête penchée sur son sein, la malheureuse enfant n'avait rien entendu, rien vu. Absorbée dans sa douleur, indifférente, étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, elle priait Dieu pour ne le pas maudire, mais sa prière n'était qu'un élan sans paroles. Quelle langue a des mots capables de traduire de telles émotions? Sa prière terminée, elle leva les yeux au ciel, comme si elle se fût attendue à en voir descendre un ange, ou Dieu lui-même, pour rendre à Fabio le mouvement et la vie. C'est alors seulement qu'elle aperçut la reine debout devant elle, et les bras croisés sur sa poitrine, dans l'attitude d'une méditation profonde. Elle fixa sur sa rivale un œil haineux; puis, étendant tout d'un coup son bras vers elle en se renversant en arrière :

— N'approchez pas! s'écria-t-elle d'une voix égarée; éloignez-vous! Mon instinct me dit que sans vous il ne mourrait point. Oui, oui, j'en suis certaine, vous êtes la cause de sa mort; c'est vous qui l'avez tué!...

Caroline tressaillit. Elle sentit remuer dans les

profondeurs de son être quelque chose qui ressemblait au remords.

— Elle a raison, se dit-elle en elle-même, si je ne l'avais pas jeté moi-même dans ces entreprises hasardeuses, puis chassé de ma présence après l'avoir attiré, il n'aurait pas tenté l'action désespérée qui l'a fait arrêter, il ne serait pas là mourant... mort... à mes pieds; oui, c'est moi qui l'ai tué!

Appuyant fortement la main sur ses yeux, elle détourna la tête comme pour échapper à la vue accusatrice du blessé; mais tout-à-coup, par une de ces brusques révolutions qui lui étaient habituelles, les mauvaises passions triomphèrent de sa sincérité, et l'orgueil, la colère, la jalousie, se ressaisirent d'elle violemment. Honteuse comme d'une faiblesse du bon mouvement qu'elle venait d'avoir, aigrie d'ailleurs par l'échec politique qu'elle avait éprouvé la veille, elle retourna la tête avec emportement, et fixant sur Fabio un regard terrible :

— Je suis vengée! dit-elle d'une voix sourde.

Ce mot féroce ne fut entendu de personne, mais Rafaella devina par une intuition magnétique l'a-

troce pensée qui l'avait dicté; elle se releva avec indignation, et dominant Caroline de toute la hauteur de son innocence, de son désespoir :

— Ah ! lui dit-elle avec une dignité écrasante, on ne vous a pas calomniée. J'aimais à vous croire meilleure que votre réputation, mais elle vaut encore mieux que vous; vous êtes bien la reine implacable, la femme sans entrailles qui a pour sceptre un poignard et pour couronne un bandeau de sang. La mort même, la mort causée par vous n'assouvit pas vos fureurs. Jouissez donc de votre ouvrage; repaissez vos yeux du spectacle de vos victimes, et priez Dieu qu'il vous pardonne, car nous, jamais nous ne vous pardonnerons, jamais!

La force à ces mots manqua à Rafaella; sa voix mourut dans les larmes, elle retomba à genoux en sanglotant.

Caroline était vindicative, emportée, cruelle, mais elle avait dans le caractère un côté magnanime. Bien loin de l'irriter, les paroles de Rafaella, la désarmèrent, et son attendrissement la ramena, par une transition aussi brusque que la première, à des sentiments plus humains; son cœur impérieux

s'amollit, ses yeux altiers se mouillèrent; et, s'agenouillant elle-même à côté de la jeune fille en pleurs :

— Pleurons-le ensemble, lui dit-elle en cédant à son émotion : nos pleurs et nos vœux réunis le rappelleront peut-être à la vie.

En ce moment, Fabio fit un mouvement imperceptible ; sa poitrine se souleva légèrement, un faible soupir s'échappa de ses lèvres : ses paupières se rouvrirent, et il eut la force de se dresser sur son séant à l'aide de Rosario qui le soutenait de son bras vigoureux. Il fut quelques instants à se recueillir, à se reconnaître, et arriva subitement à une clairvoyance effrayante, car elle était comme le prélude et l'avant-coureur de la suprême lucidité des esprits purs, délivrés par la mort de l'obscure prison des sens. Tous les voiles se déchirèrent; son front, ses yeux s'illuminèrent ; fixant un regard calme et profond sur la reine et Rafaella, toutes les deux agenouillées à ses côtés, il devina d'un coup d'œil ce qui avait dû se passer entre elles et en elles, plus encore ce qu'elles avaient tû que ce qu'elles s'étaient dit. Il prit une de leurs mains dans chacune

des siennes, et, après quelques efforts, pour retrouver la parole :

— Pardonnez-moi, leur dit-il d'une voix faible, mais distincte, et pardonnez-vous l'une à l'autre. Il n'y a eu qu'un coupable, et ce coupable repentant expire à vos pieds en expiation de ses faiblesses et de ses perfidies. Tout est consommé, je le sens; la mort est là qui m'appelle. Et pourtant il est triste de mourir si jeune, sans avoir rien fait pour les autres ni pour soi-même, sans laisser une œuvre, un souvenir, un nom! Hélas! je meurs sans m'être réhabilité, je meurs tout entier.

Il fit une pause dont le silence ne fut troublé que par les sanglots étouffés de Rafaella. Caroline ne pleurait point, elle ne faisait aucun mouvement; mais les palpitations précipitées de son sein révélaient la violence de ses émotions.

— Je meurs, reprit Fabio après un moment de repos, mais ma mort est une délivrance, puisqu'elle m'arrache à l'ignominie de l'échafaud. Cher comte Allégroni, c'est à vous et à l'héroïque dévouement de vos amis que je dois le bonheur de mourir entouré de tout ce que j'aime. Merci! soyez béni! Vi-

vez pour la Sicile, pour cette bien-aimée patrie que je porte dans mon cœur avec vous, et qu'avec vous aussi j'aurais voulu servir. Puisse mon sang versé pour elle être fécond en vengeurs ! Adieu, comte, adieu ! Et vous, mon parrain, mon père, adieu ! Adieu, mon fidèle et bon Rosario ! Pensez tous à Fabio, parlez ensemble de lui quand il ne sera plus.

A ces mots, dont les derniers furent prononcés avec peine, le blessé eut une faiblesse qui lui ôta la parole ; personne ne la prit ; on n'avait de forces que pour pleurer. Que faire, que dire dans un pareil moment ? Fabio revint à lui, mais sa voix défaillante était presque éteinte, quoiqu'il eût toute sa connaissance.

— Enterrez-moi là-haut, dit-il avec une extrême lenteur et en levant les yeux vers le temple qui dominait ce tableau funèbre ; ne mettez rien sur ma tombe, vous la trouverez bien sans cela, et je ne veux pas que les indifférents viennent troubler la paix de mes mânes. Adieu, madame ! adieu, Rafaella ! continua-t-il en serrant d'une même étreinte les deux mains charmantes qu'il tenait dans les

siennes. Adieu ! adieu ne m'oubliez jamais. Je ne mourrai pas tout entier si je vis dans votre mémoire. Laissez-moi cet espoir en mourant, c'est ma dernière consolation. Hélas ! nous nous sommes fait bien du mal sur la terre ; nous nous retrouverons au ciel ; là tous les maux sont réparés ; là, plus de rivalités, plus de jalousies, plus de souffrances ; là l'amour est immense, immortel comme Dieu, infini comme lui. En attendant le bienheureux jour des réunions éternelles et de la paix sans terme et sans orages, aimez-vous ici-bas, aimez-vous pour l'amour de moi. Soyez heureuses. Régnez, madame, et vous, Rafaella...

Ici, la parole lui manqua ; ses lèvres remuaient encore, mais il n'en sortait aucun son ; bientôt elles cessèrent tout mouvement ; ses mains glacées se crispèrent dans la dernière convulsion de l'agonie, sa tête tomba sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent pour ne plus se rouvrir.

Il était mort.

Rosario le soutenait encore dans ses bras ; les deux vieillards assistaient tout en larmes le pauvre braconnier, et les deux femmes, à genoux près de

ce corps inanimé, échangeaient des regards de désolation. Le silence régnait, un silence profond, solennel ; on n'entendait que le murmure plaintif de la fontaine et le frémissement de la brise dans les feuilles du caroubier ; peut-être était-ce l'âme invisible du jeune homme qui soupirait en prenant son vol vers les régions inconnues d'où l'on ne revient pas.

Quand tout fut consommé, Caroline se releva la première ; elle se ressouvint qu'elle était reine et qu'elle devait l'exemple de la résignation, du courage ; elle ne pleurait pas, mais elle était d'une pâleur effrayante, et son cœur se brisait en soupirs refoulés, étouffés. Elle serra fortement la main des deux malheureux vieillards, même celle de Rosario, mais elle ne put trouver un seul mot d'exhortation ni de consolation.

Faisant pour parler un effort violent :

— Mon enfant, dit-elle à Rafaella en la pressant dans ses bras, chère enfant, je sais ce que vous perdez.

— Je perds tout, madame,... tout !...

— Non, ma fille, répliqua la reine avec une

gravité mélancolique, il vous reste le premier des biens, la jeunesse. Tandis que moi... oh! moi! vous ne pouvez comprendre ce que je souffre... on ne saura jamais ce que j'ai souffert sur la terre.

Ne pouvant plus résister à son attendrissement, elle s'éloigna rapidement et remonta dans sa litière sans avoir retourné une seule fois la tête. A peine y fut-elle enfermée qu'elle éclata en sanglots désespérés.

Les dernières volontés de Fabio furent exécutées fidèlement. Il fut enseveli dans le temple de Ségeste, ce temple si cher à son cœur qu'il n'avait pas voulu le quitter même après la mort; aucun signe, pas même une croix, pas même une pierre ne marqua la place où il dormait du dernier sommeil. Rosario creusa la fosse, le comte et le baron y déposèrent le corps du jeune ami qui aurait dû leur survivre. A genoux et en prière au seuil du monument, Rafaella voulut assister jusqu'à la fin à ces tristres cérémonies. Chaque pelletée de terre qui retombait sur cette dépouille adorée, lui donnait une secousse au cœur et lui causait dans tous les membres un frisson convulsif; à la dernière

pelletée, le comte Allégroni, qui s'était contenu jusqu'alors, tomba sur la poussière comme une masse inerte, et y demeura sans mouvement. On le crut mort, il n'était qu'évanoui.

— Mon fils ! mon fils ! s'écria le malheureux père en revenant à la vie, mon pauvre fils !

Il lui fut impossible d'ajouter un mot à cette exclamation déchirante ; les sanglots étouffèrent sa voix ; il fondit en larmes dans les bras de son ami.

La mort sanglante de Fabio, ces soins funèbres, cette séparation brusque, éternelle lui avaient rappelé si vivement la perte de son propre fils, qu'il lui semblait le perdre et l'enterrer une seconde fois. Quand il fut un peu calmé, il repartit pour Trapani, où ses amis eurent de la peine à le reconnaître, tant cette seule journée l'avait vieilli. Il ne fit plus dès lors que languir dans la solitude de son palais désert, et mourut bientôt après ces catastrophes, triste, isolé, déçu dans toutes ses espérances et sans avoir vu réaliser un seul de ses rêves.

Avec lui périt ce qui restait en Sicile du mys-

térieux tribunal de Saint-Paul, et, sauvé par là de la sentence capitale prononcée contre lui, Artali devint président de la grande cour criminelle.

La mort d'Allégroni entraîna aussi la dissolution de la Confrérie des Nobles, qui disparut sans retour.

Resté seul avec sa nièce sur ce théâtre de mort, le baron Schininà fut en proie à un désespoir si violent, que la nécessité de le secourir arracha quelque temps Rafaella à l'égoïsme passionné de sa propre douleur. La sœur de charité l'emporta cette fois encore sur la femme. Elle ajourna même, en voyant son oncle dans cet état, l'accomplissement de son vœu monastique : comment abandonner à son affliction et à la solitude un vieillard si malheureux et si bon ? Elle était incapable d'une telle cruauté, et se dévoua, nouvelle Antigone, à cet Œdipe inconsolable. Au lieu de continuer sa route vers le monastère d'Alcamo, elle retourna avec lui à Mazzara.

Le temps, qui n'avait aucune prise sur elle, finit cependant par adoucir les regrets du baron.

Sa passion archéologique fut une diversion puissante et endormit sa blessure si elle ne la guérit pas. Pourtant il mourut sans avoir mis au jour le grand ouvrage de toute sa vie, cette *Trinacria Vetus* dont il nous a tant parlé.

Si nous ne disons rien de la baronne, c'est qu'il n'y a rien à en dire : réduite depuis longtemps à la vie végétative, elle mourut le même jour que son mari, comme si le même fil eût lié l'une à l'autre ces deux vieilles vies.

Rafaella remplit son devoir filial jusqu'au bout avec une constance héroïque ; mais elle resta pâle comme une statue d'albâtre et personne ne la vit jamais sourire. Quand la mort de ses derniers parents lui eut enfin rendu sa liberté, elle distribua ses biens aux pauvres, et, faisant au monde un éternel adieu, elle entra en religion au couvent d'Alcamo.

Jamais plus belle et plus pure victime ne s'immola sur les autels du Christ. On prétend qu'en voyant tomber sous les ciseaux sacrés sa magnifique chevelure blonde, le peintre Errante, qui assistait à la cérémonie du voile, ne put retenir une excla-

mation de douleur et d'indignation, et qu'il dit en sortant de l'église :

— Une pareille barbarie est faite pour rejeter dans les bras du paganisme tous les artistes qui ont l'amour du beau.

Nous avons oublié de dire que, longtemps encore après les funérailles de Fabio, un homme venait prier et pleurer, la nuit, au temple de Ségeste : cet homme était le braconnier Rosario.

# LXVI

## DÉPART.

—

Caroline fut rendue le soir même à Castelvétrano. Elle en était partie pleine d'illusions, d'espérances ; elle y revenait désabusée, vaincue, et, pour l'achever, quel coup l'avait frappée au temple de Ségeste ! L'amour qu'elle avait eu pour Fabio, et dont elle croyait s'être guérie, n'était qu'endormi ; il s'était réveillé sur son cadavre. On ne sent tout le prix d'un bien qu'en le perdant à

jamais, et l'irrévocable rend le regret plus cuisant. Combien ne l'est-il pas davantage quand il est irrité par l'aiguillon du remords!

— Car enfin, se disait-elle dans le secret de son âme, je lui ai porté malheur, c'est moi qui l'ai tué!

Atteint dans ses fibres les plus sensibles, son cœur saignait à la fois par toutes ses blessures. Précipitée du haut de ses rêves, déçue en même temps et dans sa tendresse de femme et dans ses ambitions de reine, il ne lui restait, à la suite de tous ses projets, de tous ses mécomptes, que l'isolement et la proscription. On ne revient pas de si terribles chutes. Dominée, écrasée par le sentiment de sa défaite, Caroline ne songeait pas même à continuer une partie si visiblement perdue; il y a des expériences qu'on ne recommence pas deux fois. Et qu'entreprendre avec un Ferdinand! Ses mines étaient éventées, ses trames percées à jour; ses ennemis prévenus avaient les yeux ouverts, et la force matérielle, la force brutale résidait tout entière dans leurs mains. Tout ce qui était possible, elle l'avait tenté : elle avait échoué. Engager une nouvelle lutte eût été courir à un

nouvel échec. Il n'y avait plus de chances pour elle que dans l'imprévu des événements.

Comme toutes les natures fières et fortes, elle subissait sans les ratifier les arrêts de la nécessité ; sa patience n'était pas de la résignation, son orgueil protestait sourdement ; qui sait même si elle avait abandonné toute espérance ? Si noir que soit l'horizon, il y a toujours quelque point lumineux par où passe un rayon de soleil.

Du reste, à son retour de Palerme, elle se retrancha dans une solitude absolue et un silence impénétrable. Il ne sortit de sa bouche ni plaintes ni reproches, pas même l'allusion la plus indirecte, la plus éloignée aux catastrophes qui l'avaient frappée. L'intention de Bentinck était, — on l'a vu, — de la renvoyer à Vienne, et il s'était attendu de sa part à une résistance désespérée au moment décisif ; son attente fut trompée ; soit que la Sicile lui fût devenue odieuse, soit qu'elle espérât trouver des vengeurs dans sa famille, Caroline s'exécuta sans prononcer une seule parole.

Le vaisseau destiné à la transporter sur le continent était à l'ancre à Mazzara ; elle s'y rendit de

Castelvétrano, seule, dans sa litière, comme s'il se fût agi d'une promenade. Castroné, qu'elle n'avait pas voulu revoir, s'était flatté, à son insu, de l'enlever en route, et il avait compté, pour cela, sur les Calabrais ; mais il comptait sans eux et sans les Anglais.

Francatripa avait maintenu si mal la discipline dans sa bande, qu'elle s'était dispersée dans les bois de la Ficuzza et dans les gorges de la Madonie, où chaque partisan guerroyait pour son propre compte. Il lui fut impossible de réunir dix hommes, et il suivit lui-même le torrent du mauvais exemple. Son nom disparaît dès lors des annales militaires des Deux-Siciles pour prendre place à côté des Testalunga, des Fra Diavolo et autres rois des montagnes.

Parafanti, lui, n'était pas caché depuis vingt-quatre heures dans les carrières de Sélinonte, que les Anglais étaient instruits de sa présence par la Zingara, sa voisine, et il fut surpris par eux dans sa retraite comme un sanglier dans sa bauge. Une partie de sa bande périt sur place en voulant résister, le reste fut fait prisonnier; lui-même

passa en conseil de guerre et fut un beau matin fusillé sur les remparts de Trapani.

Quant à Pandigrana qui, fidèle à la consigne, attendait sur les hauteurs du mont Bibino l'ordre de fondre sur Syracuse, il était trop loin pour qu'on pût songer à recourir à lui. Plus heureux que ses deux collègues, il manœuvra si bien qu'il finit par atteindre son but; incorporé plus tard dans l'armée napolitaine, sa bande y forma le noyau d'un régiment de ligne dont il fut nommé colonel.

Pour en revenir à Castroné, il se trouva dans l'impossibilité de tenter le coup de main qu'il avait prémédité, mais il n'abandonna pas pour cela son projet : battu sur terre, il se retourna du côté de la mer, et, révoquant à son tour les pouvoirs de son *Alter Ego* maritime, il reprit, sans dire pourquoi, le commandement de son brick.

Le jour fixé pour le départ de la reine était donc arrivé; toutes les troupes britanniques cantonnées dans les places voisines avaient été échelonnées sur la route qu'elle devait parcourir; mais ce déploiement de force était bien superflu, et Mac-Farlane en fut pour ses précautions inutiles. Le seul

incident du voyage n'était pas de nature à porter ombrage à la Grande-Bretagne.

Au moment où Caroline passait en vue de Boncévino, le lévrier de Fabio s'élança sur la litière et la suivit quelque temps en poussant des hurlements plaintifs, comme pour demander compte de son maître à la reine. Ce reproche indirect lui serra le cœur : les souvenirs des carrières de Sélinonte et du temple de Ségeste se dressèrent tout à coup devant elle comme autant de spectres accusateurs, et, vaincue par l'émotion, elle tomba au fond de sa litière en fondant en larmes. La douleur l'empêcha de voir Pipo qui portait un crêpe à son bonnet de police, et qui regagnait tristement la cassine avec le lévrier, non moins triste que lui. Fidèles l'un et l'autre au même souvenir, au même regret, ils vieillirent, ils moururent ensemble à Boncévino ; et, en pleurant son jeune et bien-aimé capitaine, l'invalide ne soupçonna jamais, dans la simplicité de son cœur, qu'il eût été la première cause de sa mort.

Il parlait toujours de tuer la Zingara ; pourtant il ne la tua point, et la vieille pythonisse mourut de

sa belle mort, c'est-à-dire de sa laide mort, comme elle avait vécu.

Cependant, la reine avait atteint Mazzara, et, sans s'arrêter dans la ville, elle se rendit au port immédiatement. Peu de monde y était rassemblé ; car les Anglais avaient caché, par excès de prudence et pour prévenir une démonstration possible en faveur de Caroline, le jour précis de son embarquement. Mac-Farlane la reçut au rivage, entouré d'un brillant état major et d'un régiment d'élite qui bordait la haie. La reine ne lui parla point ; à peine jeta-t-elle sur lui un coup d'œil hautain ; et, comme il lui offrait la main pour passer dans la chaloupe qui devait la conduire au vaisseau, elle refusa son aide et s'appuya sur le bras d'un simple matelot. Au moment où elle mit le pied sur le navire de l'exil, elle fut saluée par une salve d'artillerie ; mais elle répondit à ces honneurs dérisoires par un sourire de mépris, et descendit sans échanger une parole, un regard avec personne, dans la chambre qui lui était destinée.

Les ancres étaient levées, le vent propice ; on artit aussitôt. En voyant fuir cette Sicile qu'elle

ne devait jamais revoir, elle ne put retenir un soupir ; une douleur poignante envahit son âme ; et cependant, que laissait-elle après elle ? Un complot déjoué, un trône usurpé, un ennemi victorieux et son dernier amour au tombeau. Quand le panache ardent de l'Etna descendit sous l'horizon, il lui sembla voir Castoréo se voiler la tête de sa robe de moine et lui faire un suprême adieu.

La traversée fut longue et orageuse : on fut obligé, à cause de la guerre, d'aller passer par Constantinople, et l'on compta les jours par les tempêtes. Dès la sortie du port de Mazzara, on avait remarqué un brick sans pavillon qui suivit le bâtiment tout le jour et toute la nuit ; au lever du soleil on l'aperçut encore, et l'on continua à l'apercevoir les jours suivants. C'était le brick de Castroné, qui, n'ayant pas réussi à enlever la reine sur terre, se flattait d'être plus heureux sur mer. Ne se sentant pas de force, malgré la résolution de son équipage, à attaquer seul un vaisseau de guerre anglais, son dessein était de le suivre jusque dans les mers de l'Archipel, et là de s'associer quelque pirate grec qui, alléché par l'appât d'un

che butin, lui prêterait main-forte pour l'exécu-on de son hardi projet. Il atteignit ainsi les Cyclades, mais ces îles lui furent funestes : un matin on ne le vit pas ; une tempête effroyable avait régné toute la nuit. Périt-il dans la tourmente, ou fut-il capturé lui-même par les pirates qu'il voulait embaucher? C'est ce qu'il fut impossible de jamais savoir, car, à partir de ce jour, on n'entendit plus parler ni de Castroné ni de son brick.

Après des fatigues inouïes et des dangers tous les jours renaissants, l'auguste exilée franchit enfin les Dardanelles, et de Constantinople se rendit par terre à Vienne, où l'attendait la triste mort des proscrits, juste et tardive expiation des erreurs et, — disons tout, — des forfaits de sa vie.

Est-il besoin d'ajouter que son départ ne fit qu'affermir en Sicile la domination britannique, et ajourna indéfiniment toutes les entreprises dirigées contre eux? Catane ne remua pas plus que Palerme. En attendant mieux, les deux Emmanuel, Réquécense et Rossi allèrent siéger aux Communes, Gaspard Vaccaro les présida, sans se dou-

ter jamais qu'il eût été premier ministre *in petto*, et que l'exil de Caroline lui coûtait son portefeuille.

Castoréo regagna sa montagne. Seuls dépositaires de son secret, ses trois amis le gardèrent fidèlement, et la Sicile ignore encore aujourd'hui sa romanesque aventure ; Catane même ne connaît que le frère Agathon. Redevenu, ou plutôt resté moine, l'austère anachorète était assis un jour devant sa grotte et tenait à la main une lettre ainsi conçue :

— « Nous avons fait un beau rêve, le réveil « est affreux ! »

Que de choses dans ces dix mots ! On devine la main qui les avait tracés.

— Oui, la reine a raison, se disait le tribun cénobitique en promenant un triste regard sur sa bien-aimée Sicile, oui, c'était un beau rêve, mais c'était un rêve. Le pacte monstrueux conclu entre elle et moi était contre nature, et n'a rien produit parce qu'il ne pouvait, ne devait rien produire. Dieu réprouve les alliances illégitimes; il n'avait pas béni la nôtre. Une voix intérieure me l'avait bien dit tout d'abord. Pourquoi ne l'ai-je pas écoutée ?

C'est Dieu lui-même qui m'avertissait, et il me punit par un mécompte de mon aveuglement volontaire. Caroline est toujours Caroline ; on ne secoue point son passé comme on se dépouille d'un vieux vêtement ; mauvais ou bons, les antécédents sont des titres dont on subit malgré soi la fatalité. La main qui a fait le mal ne saurait le guérir.

Comme il était plongé dans ces réflexions, il vit descendre du haut de la montagne une troupe d'hommes inconnus qui venaient droit à lui. C'étaient les Carbonari que nous entrevîmes un soir au bivouac des Calabrais campés dans les forêts de l'Etna ; poursuivis et dispersés par les Anglais, ces derniers avaient été contraints de se rembarquer précipitamment. Le vieux Bénincasa avait pu regagner ses bois de Sainte-Euphémie ; moins heureux que lui, Scarolla s'était noyé dans le Phare avec le peu qui restait des Indépendants de la Basilicata. Privés par là du seul abri qu'ils eussent en Sicile, les carbonari erraient sans asile à travers les laves et cherchaient une hospitalité qu'ils ne trouvaient pas. Le jeune frère du martyr Capobianco faisait partie de cette troupe de misère.

— Mon père, dit-il à l'ermite avec la franchise d'un cœur intrépide, nous sommes des carbonari calabrais, et nous ne savons où reposer la tête.

— Ah ! vous aussi, lui répondit Castoréo en l'embrassant, vous nourrissez dans vos âmes le divin rêve de la liberté ? Ne vous étonnez donc pas de souffrir vous et les vôtres, et attendez-vous à souffrir davantage encore; la victoire n'est qu'à ce prix, et même, sachez-le bien, la génération qui souffre n'est pas toujours celle qui triomphe ; ainsi, armez-vous de résignation, de constance, et si longue que soit votre épreuve, ne désespérez jamais ; croyez en Dieu, croyez en vous; l'avenir est aux plus patients. Dussiez-vous, comme tant d'autres, mourir avant d'avoir vaincu, espérez encore : la foi sauve les nations comme les hommes, et fécondés, mûris par le sang, par les larmes, les germes semés par les pères éclosent pour les enfants. Prions Dieu, mes frères, prions-le, non pour nous, mais pour la patrie, pour l'humanité ; tout le reste ne vaut pas une prière, pas une pensée.

A ces mots, Castoréo s'agenouilla, les carbonari l'imitèrent ; oubliant leurs propres dangers, leurs

propres souffrances, s'oubliant eux-mêmes, tous ces proscrits, tous ces martyrs élevèrent à Dieu leurs âmes et se retrempèrent en commun aux sources éternelles de l'espérance et de la foi.

---

Ce qui devait arriver arriva. A la paix générale, c'est-à-dire à la chute de Napoléon, l'Angleterre abandonna la Sicile avec une perfidie insigne; et, au mépris des promesses les plus solennelles, les plus saintes, elle livra ses partisans, tous ceux qui s'étaient compromis par elle et pour elle, aux vengeances d'une cour implacable. Déchu de ses fonctions d'*Alter Ego*, le prince-vicaire redevint prince royal comme devant, et le nouveau parlement fut aboli, sans que l'ancien fût rétabli ; c'est là tout ce que les Siciliens gagnèrent à la protection de leurs bons amis les Anglais. Rentré en possession du trône, et plus absolu qu'il ne l'avait jamais été, le vieil exilé de la Ficuzza foula aux pieds, lui aussi, toutes ses promesses et viola sans scrupule tous ses serments. Il est vrai que pour décharger sa

conscience timorée du crime de parjure, il inventa, ou l'on inventa pour lui un tour ingénieux. Comme roi de Sicile, il était Ferdinand III, et Ferdinand IV comme roi de Naples; il réunit en un seul les deux royaumes et prit le titre de Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles; le tour fait, il déclara avec un aplomb sublime qu'un nouveau règne commençait, et que le Ferdinand numéro un ignorait les engagements qu'avaient pu prendre les Ferdinand trois et quatre.

Maître Escobar, pends-toi, tu n'avais pas trouvé celle-là.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES.

| | | |
|---|---|---|
| alcohol | 1 | 12 |
| ag | 2 | 5/6 |
| | 2 | 14 |
| | 6 | 17 |